

1165.2.24
CONTES,

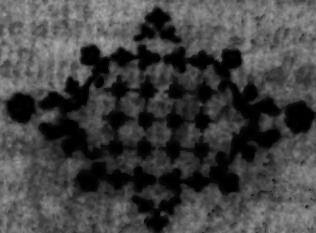
AVANTURES,

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

Recueillis de M. l'Abbé PREVOST, d'Exiles

TOME PREMIER.



A LONDRES.

ET A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

CONTES.

AVANTURES.

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

Recueillis de M. l'Abbé PREVOST.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

ET A PARIS.

Chez DUCHESNE, Libraire, rue de la Harpe, au-dessous de la Tour de St. Jacques.
au Temple de la Sagesse.

M. DCC LXXV.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on présente au Public ne scauroit manquer d'en être favorablement reçu. Il n'est besoin que de le lui faire connoître. On a lu avec plaisir dans le *Pour & Contre* de M. l'Abbé Prevost, quantité d'Avantures, d'Anecdotes & de Faits historiques qui semblent n'y avoir été placés que pour réveiller l'attention du Lecteur, & le dédommager, pour ainsi dire, par une lecture amusante, d'une autre ou trop sérieuse, ou trop abstraite. Ce sont comme autant de perles parsemées avec art sur une étoffe précieuse. Dans un ouvrage qui embrassoit tous les genres de Littérature, il étoit nécessaire d'intéresser également & ceux qui s'appliquent par état aux Sciences, & ceux qui n'y cherchent que de l'agrément & du plaisir. C'est ainsi que par un mélange ingénieux d'Histoires & de Dissertations plus graves, M. l'Abbé Prevost attachoit à ses Feuilles le Curieux comme le Sçavant, l'Homme de Lettres, comme l'Homme du monde.

CONTES

iv. AVERTISSEMENT.

On a cru que ce qui faisoit en quelque sorte l'assaisonnement d'un ouvrage tel que le Pour & Contre, seroit lui-même une lecture amusante & agréable. C'est dans cette vüe qu'on a recueilli les Aventures, les Anecdotes & les Faits historiques qui sont répandus dans les vingt Volumes du Pour & Contre. On ne s'est point borné, comme on avoit dessein d'abord, aux Pièces qu'on peut appeller du style de M. l'Abbé Prevost, quoiqu'il n'en ait point inventé le sujet; on a pris indifféremment & celles qu'il a ornées lui-même, & celles qu'il rapporte telles qu'il les a copiées ou traduites dans les différens Auteurs. Du nombre de ces dernières sont les Aventures d'une belle Musulmane, celle des Mines de Suède, la Relation de Georges Pines, l'Histoire de Cidal Acmet, & beaucoup d'autres semblables. Au reste toutes les Pièces qui composent ce Recueil méritoient d'y avoir place, soit par la singularité des Faits qu'elles contiennent, soit par le mérite de l'invention, & les graces du style, soit enfin par le rapport que plusieurs ont avec l'Histoire.

CONTES,



CONTES, ANECDOTES,

HISTOIRES, &c.

AVANTURE INTÉRESSANTE

DES MINES DE SUÈDE.

TOUT le monde a entendu parler de ces Mines de Suède si vantées, dans lesquelles on assure qu'il se trouve des habitations aussi régulières que sur la surface de la terre, composées d'un grand nombre de familles, qui ont leurs Chefs, leurs Juges, leurs Maisons, leurs Marchés, leurs Boutiques, leurs Ministres & leurs Eglises; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les Sociétés les plus paisibles & les

mieux policées. A la vérité ceux qui les composent sont pour la plupart des Brigands, qu'un travail forcé rend utiles au monde, après avoir mérité d'en être bannis pour leurs crimes; mais comme on ne rejette jamais ceux qui demandent volontairement d'être occupés aux Mines, il s'y trouve aussi quantité d'honnêtes gens que la pauvreté & la misère ont réduits à cette nécessité; & la sévérité de la justice, qui force tout le monde au devoir, empêche que les scélérats n'y causent du trouble à ceux qui ne leur ressemblent pas.

Un Voyageur Anglois, étant en Suède, occupé à la recherche de tout ce qui appartient aux fossiles, voulut connoître par ses propres yeux ces demeures souterraines. Il prit un Guide qui sçavoit la Langue Angloise, & s'étant muni de la permission du Roi, il descendit dans la Mine la plus célèbre, à l'aide d'une machine il trouva, comme il s'y attendoit, des assemblées nombreuses, de l'un & de l'autre sexe, mais dans un état moins florissant qu'il ne se l'étoit figuré sur les relations communes. L'image de la plus affreuse toin

feré s'y offroit de toutes parts. Les habits, les trous auxquels il entendoit donner le nom de Maisons, les alimens, tout y ressentait l'horreur d'une si affreuse prison. Aussi la tristesse & la pâleur étoient-elles peintes sur tous les visages, & les Chefs même ne paroissent pas se trouver mieux de leur condition. L'Anglois fut frappé particulièrement de la vûe d'une Loge assez commode, qu'on lui fit remarquer, comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un Ministre Luthétien, qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le Voyageur, & parlant facilement la Langue Latine, il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations, & par les lumières du Guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, une femme entra dans la Loge, les yeux en larmes, & s'étant jettée aux pieds du Ministre, elle lui parla quelque temps avec toutes les marques d'une vive douleur. L'Anglois ne comprit rien à son langage; mais il lui trouva

rant de beauté & de jeunesse, qu'étant surpris de voir une personne si aimable dans ce lieu d'horreur, il attendit à peine qu'elle eut fini son discours pour en marquer de l'étonnement au Ministre. On lui apprit son histoire, qu'il a ainsi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upsal, d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient destinée en mariage à un homme de son rang; mais l'amour, qui ne respecte pas toujours l'ordre, lui avoit mis d'autres sentimens dans le cœur pour un Aventurier, qui s'étoit établi dans la même Ville, & qui avoit employé toutes sortes d'artifices pour la séduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui, sans être avare. Il avoit acquis des richesses considérables, auxquelles la fraude & le vol avoient eu la meilleure part; mais il en étoit prodigue, & l'on admiroit seulement qu'avec des dépenses excessives où son goût pour le plaisir l'engageoit continuellement, il pût trouver des ressources pour réparer ses profusions. Personne n'avoit encore eu le moindre soupçon des voyes secretes qui le soutenoient

ET ANECDOTES.

dans l'opulence, lorsqu'ayant disposé sa Maîtresse à quitter la maison de son père pour le suivre, il fut obligé par ménagement pour une famille puissante de disparoître avec elle aux yeux du Public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le Village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de Voleurs, dont il étoit le Chef, & qui lui apportotent fidelement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adresse. Le partage qui se faisoit du butin étoit suivi d'un grand souper, auquel la nouvelle épouse ne fut d'abord admise qu'avec réserve; mais comme il étoit impossible que la visite régulière de tant d'Etrangers, & les discours qui leur échappoient dans la chaleur du vin, ne lui fissent pas naître quelque défiance, son mari ne crut point le secret assuré, s'il ne lui en faisoit volontairement l'ouverture. Elle en frémit. Peut-être regrettera-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais sa folle passion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bien-tôt les yeux sur la honte de son état, & sur ce qu'elle en devoit crain-

dre à l'avenir. Insensiblement elle prit part elle-même au désordre, en se chargeant du partage & du récelement des vols.

Il y a moins de communication en Suède qu'en France entre les lieux habités, parce que l'usage des Postes n'y est pas si bien établi, & cette raison avoit fait espérer aux Voleurs, que dans un Village détourné, quoiqu'à une distance médiocre d'Upsal, ils pourroient demeurer à couvert jusqu'à ce que leur Chef eût fait approuver son mariage aux parens de sa femme. Cependant le Ciel avoit permis que sans le sçavoir, ils eussent choisi la retraite la plus dangereuse pour leur sûreté. Elle touchoit à une Terre qui appartenoit au Pere de la jeune Dame, & le hazard lui fit survenir quelques affaires, qui l'y conduisirent. Il apprit de ses Paysans qu'on voyoit depuis quelques semaines une assemblée nombreuse dans le voisinage. Les circonstances lui firent naître de la curiosité. Il s'y transporta le soir, & l'envie d'approfondir le mystere, ne faisant qu'augmenter par la vue de plusieurs personnes de fort mauvaise mine

qui arrivoient à la file, il s'introduisit assez heureusement, dans la confusion, pour rencontrer sa fille, & la reconnoître. La surprise & la colere ne lui laisserent point assez de modération pour se taire jusqu'à l'éclaircissement. Il arrêta sa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amèrement sa fuite, & il voulut sçavoir d'elle avec qui elle se trouvoit; & par quel motif elle avoit quitté sa maison. Le mari, qui ne tarda point à le remettre, se crut perdu, s'il ne prenoit une résolution vigoureuse. Il le fit arrêter par ses Satellites, remettant à délibérer avec eux de quelle maniere leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne douterent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert; le plus grand nombre de ces Scélérats fut d'avis de se défaire de lui, & cette opinion eut prévalu, sans les instances & les larmes de la jeune Dame, qui vint à bout d'attendrir le cœur de son mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit se trouver exposée; elle & toute la bande, & ne voyant point d'autre voye pour se sauver, elle consentit à la nouvelle propo-

sition que fit un des Associés, de retenir ce Pere importun dans une espece de prison, jusqu'à ce qu'on eût pris d'autres mesures. Ce parti leur parut d'autant plus certain, que l'ayant obligé de confesser qu'il étoit venu seul, & personne ne s'étant présenté après lui, ils se flatterent que le temps ne leur manqueroit pas, pour mettre ordre à leurs résolutions. Mais ils ignoroient que ses Domestiques étoient dans la Terre voisine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur Maître, & n'augurant pas bien de l'assemblée nocturne où ils sçavoient que sa curiosité l'avoit conduit, attrouperent les Payfans de sa dépendance, & se rendirent avec des armes à la maison du Voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vûe confirmant leur défiance, ils les arrêterent tous, en demandant leur Maître avec menaces. Leur voix qu'il entendit, lui donna la hardiesse de lever la sienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorsqu'ils eurent appris de lui de quelle maniere il avoit été traité, ils firent main-basse sur une partie des Voleurs. Ses ordres obtin-

rent à peine que le reste fut épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de Brigands ; il n'eut point d'inquiétude sur le sang que ses gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq Voleurs dont la troupe étoit composée, il n'en restoit que dix-sept vivans, avec leur Chef & sa fille. Il les fit conduire sur le champ aux Prisons d'Upsal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant se dépouiller tous d'un coup des sentimens paternels, il prit sa fille avec lui, pour ne pas l'exposer à la honte d'un châtimement public. Mais elle entra mal dans ses vûes ; car prévoyant bien que son mari ne sortiroit de la prison que pour aller au supplice, l'amour plus fort que l'honneur, lui fit compter la vie pour rien, s'il falloit la conserver sans lui. Elle se déroba de la captivité où elle étoit retenue chez son pere, & s'étant rendue à la Prison publique, elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle se reconnoissoit complice.

Une générosité si bizarre causa de l'étonnement à toute la Suède. L'admi-

raison augmenta encore, lorsqu'ayant été interrogée par les Juges, qui avoient déjà tiré des Voleurs la confession de leurs crimes, elle répondit avec une fermeté & une présence d'esprit qui leur causa de l'embarras. Elle entreprit de justifier son mari par quantité de raisons, dont la principale mérite d'être rapportée. Sous le regne de Charles XII. un Déserteur Danois, qui étoit passé au service de Suède, rendit un service signalé à l'Armée Suédoise. Le Roi qui ne laissoit jamais de belles actions sans récompense, se fit amener ce brave Soldat, & lui demanda, après l'avoir comblé d'éloges, par quelle marque de reconnoissance il souhaitoit d'être récompensé. Vous pouvez faire ma fortune, répondit-il effrontément, & satisfaire mes inclinations sans qu'il vous en coute rien. Etant pressé de s'expliquer, il confessa que la raison qui lui avoit fait quitter sa Patrie, avoit été la crainte du supplice, qu'il avoit mérité par plusieurs vols; que dès l'enfance, il avoit été porté à dérober tout ce qui se présentoit à ses yeux, sans que ce penchant pût être arrêté par aucune

considération ; que le conservant encore dans toute sa force , il n'avoit point d'autre grâce à demander que la permission de voler impunément dans toute l'étendue de la Suède ; avec cette restriction néanmoins qu'il promettoit de le faire sans violence , & qu'il seroit soumis à la Justice ordinaire , s'il manquoit à sa promesse. La jeune Suédoise assurant que le Roi s'étoit fait un plaisir de le satisfaire , & qu'il lui avoit fait même expédier des Lettres , qui le mettoient à couvert de châtimement , en concluoit que le vol sans effusion de sang , tel que son mari l'avoit toujours exercé , ne devoit pas passer en Suède pour un crime capital , ou du moins que dans un cas où une personne de son rang se trouvoit mêlée , il méritoit l'indulgence dont le Roi Charles avoit donné l'exemple. Pour elle , à qui l'on auroit pu reprocher de la bassesse , elle se croyoit justifiée , disoit-elle , par les engagements & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé son mari sans connoître la malheureuse profession où il s'étoit engagé ; il n'avoit pas dépendu d'elle , après cette connoissance , de lui ôter son

cœur, qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raisons étoient trop foibles pour faire impression sur le Sénat d'Upsal. Les Voleurs furent condamnés aux Mines avec leur Chef. La considération du Père porta seulement les Juges à excepter la jeune Dame, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par sa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel sa volonté n'avoit point eu de part. La Sentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de représentations, ni d'efforts capables de lui faire abandonner son mari. Elle n'usa de la liberté qu'il lui rendit, que pour se faire transporter à l'entrée des Mines, où il étoit déjà descendu avec ses complices; & par une résolution plus surprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faisoit difficulté de la recevoir dans la machine qui sert à descendre, elle attendit qu'il y fut descendu quelqu'un; & elle saisit ce moment pour se laisser glisser au long de

la corde, en se déchirant les mains, & au risque de se casser mille fois la tête dans un trou aussi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de son Pere de prendre d'autres mesures pour s'y opposer ; & quoique les loix contre le rapt soient moins sévères en Suède que dans plusieurs Etats du Nord, il auroit pu du moins faire annuler un mariage qui blessait toutes sortes de règles. Mais l'honneur de sa fille étant perdu sans remède, il ne fut pas fâché de la voir ensevelie dans un lieu qui n'est guères différent du tombeau.

Quoique son mari y fût occupé aux travaux pénibles qui font son châtimen^t, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de considération par les Chefs de la Mine, & par le Ministre. Sa conduite méritoit autant cette distinction que sa naissance. Elle sentoit son malheur sans en être abattue, & elle tiroit des circonstances de sa condition tout ce qui pouvoit contribuer à sa consolation & au soulagement de celui qui avoit ruiné son honneur & sa fortune. La visite qu'elle rendoit au Ministre, & les larmes que le Voyageur Anglois

lui vit répandre, venoient d'une nouvelle disgrâce de son mari, qui ayant pris querelle avec quelque Mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureusement. Mais les instances que le Voyageur joignit aux siennes, lui firent obtenir la grace qu'elle demandoit.

On ne se permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractère auroit été le modèle de son sexe, si la fortune eût voulu qu'elle se fût attachée à un honnête homme. C'est ainsi que nos attachemens décident presque toujours du fond de notre conduite, sur-tout ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement assez de forces dans elles-mêmes pour marcher sans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.



AVANTURE
D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux personnes qui passaient sur le Pont-Neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroissoit être dans quelque danger pressant, mais à qui la frayeur même, ou quelque passion violente, ôtoit la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au spectacle qu'ils apperçurent. Une faible lumière que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme, qui continuoit de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandoit grace du moins pour la vie.

Un homme de belle taille & mis fort proprement, la pouffoit malgré elle au long du Parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup sur le mur, il paroiffoit prêt à la jeter dans la Seine, lorsqu'ayant changé de mouvement, & la repouffant au contraire vers le milieu du Pont : va, lui dit-il, tu n'es pas digne de mourir; & sautant légèrement sur le mur, il se précipita lui-même sans ajouter un seul mot.

Quoique toutes ces circonstances se fussent passées si vite, que les deux passans n'avoient pas eu le temps de revenir de leur première surprise, la compassion naturelle les porta aussi-tôt à courir vers les degrés qui se trouvent en divers endroits au long de la rivière; & prenant le parti d'aller jusqu'à ces bateaux de passage qui sont vis-à-vis des Quatre-Nations, dans l'espérance de pouvoir s'en servir pour faciliter leur dessein, ils y arriverent en effet si heureusement, qu'ils virent presque au même instant flotter le cadavre, & si près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni aviron sur les bateaux,

ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne se fussent avisés de descendre plus bas au long du rivage, jusqu'à ces especes de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles communiquent l'une à l'autre, & que les dernières sont presque au milieu du courant, ils s'avancèrent assez pour n'avoir plus besoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puisqu'il n'étoit pas différent d'un corps sans vie. Mais après avoir été suspendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit quantité d'eau, fit connoître que toute sa force n'étoit pas épuisée. La connoissance lui revint presque aussi-tôt. Il demanda à ses Libérateurs où il étoit, & par quel coup du ciel il se trouvoit entre leurs bras. Ensuite se rappelant lui-même toutes les circonstances de son aventure, il les remercia vivement du service qu'ils lui avoient rendu. Que la raison est foible, leur dit-il d'un ton fort tranquille, & qu'elle nous sert mal dans le transport d'une passion vio-

lente ! Mais , si c'est après avoir été témoin de ma folie que vous êtes venus si généreusement à mon secours , dites-moi , ajouta-t'il , ce qu'est devenue la malheureuse qui m'a troublé l'esprit , & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible sort auquel je me suis exposé. Ils lui raconterent tout ce qu'ils avoient vû , & de quelle maniere ils s'étoient mis en état de le secourir , sans avoir eu le temps de faire la moindre attention à sa Compagne. Hélas ! reprit-il avec un soupir , elle est indigne du soin qui m'inquiète encore ; mais n'importe : s'il ne s'est passé qu'un moment depuis ma chute , vous la retrouverez peut-être sur le Pont-Neuf , & vous l'aideriez à retourner chez elle , où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux Libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le satisfaire ; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés , & qu'il leva plusieurs fois la voix pour se faire entendre. N'ayant pû découvrir personne , il attendit quelques passans , qui venoient de la rue Dauphine , & leur ayant demandé s'ils n'avoient pas rencontré une Dame à

pie & sans suite, il apprit d'eux qu'ils en avoient vû une vers le carrefour de la rue de Bussy, sous l'escorte du Guer, qu'elle avoit prié, en leur présence, de la conduire chez elle. Il étoit clair que c'étoit celle qu'il cherchoit.

Il regagna aussi-tôt le Quai avec autant d'empressement de pénétrer le fond de cette aventure, que d'ardeur pour continuer ses services. Il trouva le malheureux Inconnu dans le lieu où il l'avoit laissé, mais assez rétabli pour s'occuper avec beaucoup de liberté d'esprit des soins qui convenoient à sa situation. Après avoir appris que la Dame étoit en sureté, il pria ses deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étoient, pour lui faire connoître s'il devoit les croire aussi capables de discrétion que de zèle, & s'il pouvoit leur accorder autant de confiance qu'il leur devoit de reconnoissance & d'affection. L'un confessa qu'il étoit Notaire. L'autre avoit été Intendant de feu M. le Duc de..... & s'étant retiré depuis la mort de son Maître, il vivoit honnêtement de son bien. Ces deux caractères promettant de la sagesse & de la probité,

L'Inconnu ne balança point à s'expliquer avec plus d'ouverture. Je suis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de si honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous fera une loi inviolable du secret. Il leur apprit là-dessus le nom de la Dame qui avoit causé toute son infortune, & priant le Notaire de se rendre sur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit sauvé heureusement, & de lui représenter que pour son propre intérêt, elle devoit s'imposer un silence éternel sur tout ce qui s'étoit passé cette nuit. Dites la même chose à son père, ajouta-t'il, car je m'imagine que dans le premier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils sont capables de se taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon ressentiment. Il lui nomma ensuite un Cabaret peu éloigné, où il alloit se rendre avec l'Intendant, pour faire sécher ses habits, & pour se mettre en état de retourner chez lui sans faire soupçonner son aventure à sa propre famille.

Le Notaire , après s'être acquitté fort habilement de sa commission , le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le pere & la fille dans une profonde consternation , le discours qu'il leur avoit tenu avoit paru les consoler beaucoup , & que sans s'expliquer autrement , ils avoient promis la discrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'Inconnu , en se livrant un moment à ses distractions ; devois-je épargner sa vie , & quelle fureur m'a fait tourner mes vûes contre la mienne ? Mais ne pensons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je suis trop engagé avec vous , reprit-il , en regardant ses deux Libérateurs , pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré ; & si je veux me mettre en droit de vous demander le secret sur ce qui s'est passé à vos yeux , je dois vous marquer , par une confiance volontaire , que je vous crois capables de le garder. Ecoutez ma triste & honteuse histoire.

Je suis l'aîné d'une famille fort riche , & je serois marié depuis long-temps

d'une manière convenable à ma naissance, si la force d'une passion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu insensible à tous les avantages de la fortune. Un monstre, dont je ne dois plus parler qu'avec horreur, mais assez charmant pour se faire adorer, m'a séduit il y a deux ans ; c'est la fille unique d'un Médecin qui demouroit alors dans mon voisinage. Je la voyois avec mes sœurs, chez lesquelles elle se croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendresse inexprimable. A peine avoit-elle atteint sa douzième année. Je ne pus lui cacher mes sentimens. Elle ne me désespéra point par sa réponse ; mais soit qu'elle eut alors le cœur plus vertueux, soit qu'elle fut déjà assez rusée pour ménager ses avantages, elle cessa de voir mes sœurs, & elle parut se faire une étude de m'éviter. J'employai tant de soins pour la rejoindre, qu'ayant trouvé l'occasion de lui parler à la promenade, je lui fis des plaintes amères de son absence affectée. Elle m'écouta, & si j'étois enchanté de sa figure, je le fus encore plus de son caractère, lorsque m'ayant confessé

qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi, elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aisément, & la connoissance en même-temps qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes, qui lui avoient fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois sacrifié tout dès ce moment, & je lui fis connoître sans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obstacles si foibles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai quelques semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir, & désespéré de lui trouver tant de constance à me refuser, je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison, malgré la résistance que je trouvai à sa porte, & que je ne pus attribuer qu'à ses ordres. Son père averti que j'avois menacé ses domestiques d'employer la violence, en fit des plaintes au mien : mais loin de nuire à mes vûes, cette démarche y servit doublement, parce qu'elle me fit naître la pensée de m'adresser directement au Médecin, & qu'elle a toujours éloigné les soupçons de

mon père, à qui divers incidens venus à la suite auroient pu faire ouvrir les yeux sur ma conduite.

Au lieu dont de penser à l'exécution de mes menaces, je demandai honnêtement à voir le Médecin, qui ne put me refuser cette faveur. Je l'accusai tendrement de me causer un chagrin mortel, en prenant parti contre moi, sans avoir connu la nature de mes sentimens & de mes intentions. Ayant presque trente ans, j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond sur mon caractère & sur mes promesses: or, j'aimois sa fille avec les sentimens d'un honnête homme, & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouser. La permission de la voir que je le conjurois de m'accorder, ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette espérance. Enfin je le laissois le maître de prendre là-dessus les précautions les plus propres à guérir son inquiétude, & de régler lui-même les moyens qui pouvoient assurer la fortune de sa fille & mon bonheur.

Ce discours, auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour sont capables d'inspirer, fit plus d'impression
sur

sur le Médecin , que je n'avois osé me promettre. Ses objections se réduisirent à la crainte d'offenser mon pere , & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connoissoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étois libre , à mon âge , d'épouser une fille qui m'avoit plû , & dont la vertu réparoit assez la fortune. Si j'avois quelques ménagemens à garder pour mon pere , il étoit aisé de remplir ce devoir , en lui cachant ma passion & les engagements que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public , sans qu'ils perdissent rien de leur force & de leur sainteté par le mystere. Un langage finet & si sincere me fit obtenir le consentement du Médecin. Il y mit seulement deux conditions ; l'une , que pour lever tous ses doutes , je commencerois par épouser sa fille ; l'autre , que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage , parce que la disproportion de nos forces lui faisoit craindre quelque chose pour sa santé.

Mes sentimens étoient si purs , que sans me plaindre de son sort , qui lui

faisoit mettre un si long obstacle à mes desirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussi-tôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un événement si peu espéré. Nous convinmes que pour faciliter mes visites, & pour cacher mes démarches à ma famille, il se logeroit dans un quartier différent. Je me chargeai du soin de lui chercher une maison commode. Je fis meubler l'appartement de sa fille avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choisi pour la célébration de notre mariage. En évitant toutes les cérémonies éclatantes, j'eus soin que la décence fût observée, & qu'il ne manquât rien d'essentiel à des liens qui devoient faire toute la douceur de ma vie.

Vous admirerez ma retenue, dans un siècle où l'on ne fait plus gloire de tant de modération. Depuis deux ans que j'ai formé cette malheureuse chaîne, je ne me suis rien permis qui ait blessé mes promesses. Trop content de la liberté que j'avois à tous momens de

voir une femme que j'adorois , & d'observer avec soin le développement de ses charmes , j'attendois , sans impatience , le terme auquel je m'étois assujetti. J'employois toute mon étude à lui inspirer du goût pour moi , par la douceur de mes manieres , & par les témoignages continuels de ma tendresse. Je me fis même une occupation sérieuse de me rappeler tout ce que l'éducation & l'usage du monde ont pu me communiquer de goût & de lumieres , pour lui former le cœur & l'esprit. Je croyois m'appercevoir tous les jours qu'elle profitoit de mes soins , & avec cela je lui donnois les meilleurs Maîtres , & je n'aurois pas souffert quelque chose à son usage , si je n'eusse pas crû que c'étoit ce que la Cour & la Ville pouvoient offrir de plus exquis. J'ai passé deux années entieres dans cet enchantement , reventu du monde , des plaisirs de mon âge , du commerce même de mes amis ; enfin ne pensant qu'à fuir tout ce qui pouvoit me détourner d'un lieu où je trouvois tous les biens réunis. Mon pere , qui s'est apperçu du changement de ma conduite & de mes inclinations , m'a pressé mille fois de

lui expliquer un mystere qui l'allarmoît. Il s'est même défié que l'amour m'avoit engagé dans quelque démarche téméraire ; mais ses soupçons n'ayant fait qu'augmenter ma vigilance , j'ai toujours réussi fort heureusement à tromper la sienne.

Il y a trois jours que m'entretenant avec le Médecin , de la santé de sa fille , qui me paroissoit assez forte pour dissiper toutes ses craintes , je le fis souvenir que le terme dont nous étions convenus étoit fort proche , & que s'il n'avoit plus de meilleure raison à m'opposer , il étoit temps de me céder des droits que j'avois bien mérités. Elle n'étoit point présente à ce discours. L'opinion que j'avois de son innocence m'auroit fait appréhender de lui offrir des images qui lui auroient paru nouvelles. S'il m'étoit quelquefois arrivé de hasarder devant elle quelque badinage de cette nature , j'avois crû m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien , & respectant sa modestie , je m'étois hâté de changer de langage. Cependant son pere m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit souhaitée pour me l'abandonner entiè-

rement, je ne fis plus mystere de l'esperance où j'étois de passer bien-tôt la nuit comme le jour avec-elle. On proposa même de célébrer nos plaisirs par une fête, à laquelle je consentis qu'on invitât quelques-uns de ses plus proches parens, que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre secret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand souper qui devoit se faire demain, & m'étant avisé de feindre chez mon pere que je dois partir le matin pour aller passer huit jours dans la Maison de campagne d'un ami, je me promettois de les employer avec bien plus de douceur au premier exercice de ma tendresse. Je vais cet après-midi, & si je puis le dire, avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire, chez mon innocente & modeste Maîtresse. Je ne la trouve point au logis. Son pere m'apprend qu'elle lui a demandé la permission d'aller au Palais pour s'y donner quelques bijoux; qu'elle est sortie dans un *Fiacre*, suivie de son Laquais, & que devant souper ensuite chez une de ses Tantes, elle ne pouvoit être de retour avant dix ou onze heures.

L'impatience de la voir , & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire , me conduisit sur le champ au Palais. Je passe inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez son pere , sans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaisir que je m'étois proposé , & ne pouvant me retirer sans avoir vû ce que j'aimois uniquement , je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant sur la satisfaction qui m'étoit assurée le lendemain , que m'étant livré d'avance à tous mes transports , je pensai que rien ne m'obligeroit de remettre si loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre , étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au Médecin , qui parut y entrer volontiers. Dans cette résolution , je me fis un nouveau plaisir d'aller au-devant de ma verrueuse Maîtresse , & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit , j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue , seul , parce que j'avois renvoyé chez moi mon Laquais , pour colorer mon absence par

quelque excuse ; & ne voulant point paroître avant qu'elle eut quitté sa tante , parce que je pensois toujours à ménager sa modestie.

Elle sortit enfin. Son Laquais lui avoit amené une Chaise à Porteurs , qui se mit en marche aussi tôt. J'étois à vingt pas de-là pour l'attendre au passage , & j'avois déjà la bouche ouverte pour parler aux Porteurs , lorsque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le Laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la Chaise , & s'adressant à sa Maîtresse , j'entendis qu'il la prioit instamment de retourner sur le Quai des Orfèvres. Il passeroit qu'il n'étoit pas tard , & qu'elle pouvoit encore disposer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte , elle y consentit. Les Porteurs prirent le chemin que le Laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'esprit qui eut l'air de crainte ou de soupçon , la curiosité suffisoit seule pour me porter à la suivre. Quelle affaire pouvoit l'appeller à onze heures de nuit sur le Quai des Orfèvres ? Je me ran-

geai soigneusement contre une porte pour laisser passer la Chaise, & marchant à quelque distance, j'arrivai sur le Quai aussi-tôt que les Porteurs. Ils s'arrêterent à la porte qu'on leur montra. Le Laquais introduisit sa Maîtresse dans la maison, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer aussi-tôt que je l'eus vue disparaître, & passant sans faire la moindre question aux Porteurs, qui me prirent apparemment pour un habitant de la même maison, je m'engageai dans une allée obscure qui me conduisit au pied d'un escalier.

Je montai avec quelque frayeur, quoique j'eusse pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils se firent ouvrir la porte du second étage, & la fermerent aussi-tôt sur eux. J'y prêtai curieusement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commençant déjà à s'emparer de mon cœur, je fus plus alarmé du silence qui regnoit autour de moi, que je ne l'aurois été de toute autre explication de mon sort. L'impatience me prit; mais voulant garder encore quelques mesures, je frappai

fort doucement, & je parlai de même à une petite Servante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé si Mademoiselle..... étoit-là pour long-temps, elle me répondit qu'elle l'ignoroit; mais que sa Maîtresse n'étoit point accoutumée à souffrir si tard les Demoiselles dans sa maison. Ce discours me fit trembler. Quelques mots d'explication, que j'eus la force de demander avec la même douceur, ayant achevé de m'apprendre dans quel funeste lieu j'étois, il ne s'en fallut guères que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris, & par toutes les violences où cette affreuse aventure étoit capable de me porter. Cependant un reste d'espérance combattant encore mes mouvemens, je demandai pour unique grace à la Servante, de me faire entrer sans bruit dans l'anti-chambre, où elle avoit eu ordre de demeurer. Un louis que je lui présentai, la disposa tout d'un coup à me servir, & s'imaginant que j'avois dessein de me procurer quelque plaisir, elle me fit diverses objections, que je laissai sans réponse. L'ayant priée seulement de me dire où la Demoiselle s'étoit retirée, elle ne

se fit pas presser pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'anti-chambre.

Vous expliquerais-je toute ma honte ? Je m'approchai de cette porte , & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet , m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faisoit le sujet de cette modeste conversation. Le plus vil des hommes s'applaudissoit de m'avoir couvert d'opprobre , & se félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il se plaignoit qu'on lui avoit refusé trop long-temps.

En un mot , je compris par les discours de ces honnêtes Amans , qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit imposées , ils avoient choisi ce jour-là pour se dédommager d'une si longue contrainte , & qu'on ne me réservoir que les restes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé sur le champ deux infames..... Je les aurois noyés dans le sang l'un de l'autre : mais une porte épaisse & bien fermée les garantissant contre mon

premier transport, je pris le parti de descendre, & de remettre leur chârimment à la porte de la rue. L'heure, le lieu, tout m'assuroit d'une pleine vengeance. Je quitterai la servante, sous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-temps. Ayant retrouvé les Porteurs qui attendoient impatiemment à la porte, je me hâtai de les payer, & je les pressai de se retirer. La nuit n'étoit pas si obscure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je passai à les attendre, ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me causa une joie cruelle. J'aurois souhaité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître ensemble, je ne vis que mon indigne rival, qui tournoit la tête de côté & d'autre, pour découvrir les Porteurs. J'aurois pu fondre sur lui, & lui arracher la vie par mille blessures. La crainte que sa compagne n'eût le temps de m'échapper, étoit la seule raison qui m'arrêtât, lorsque m'ayant aperçu, il prit tout d'un coup la fuite avec tant de vi-

relle, que je désespérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amèrement au ciel, en l'accusant d'injustice; & ne gardant plus de mesure, je me précipitai vers la porte, pour assurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame, qui me prit sans doute pour son Amant, se trouva sur le seuil à ma rencontre. Je la saisis avec un transport inexprimable, & la menaçant de l'égorger si elle jettoit le moindre cri, je la traînai vers les degrés du Parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris sur le champ la résolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action, l'empêcherent d'abord de me reconnoître, mais n'ayant pû longtemps s'y méprendre, elle s'évanouit dans mes bras. Loin d'en être attendri, je sentis redoubler ma fureur par la difficulté de la faire avancer dans cet état: les efforts que je fis pour la porter, lui rappellerent bien-tôt la connoissance. Elle poussa quelques cris, qui ne pouvoient être bien éclatans dans la foiblesse & le trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le Parapet, & je la forçai de monter.

Peut-être ne se défioit-elle pas encore de mon dessein. Je n'avois pas prononcé un seul mot. Mais lorsqu'elle conçut, par le mouvement que je fis pour la pousser contre le mur, que je pensois à me défaire d'elle, sa résistance devint si animée, qu'elle me fit craindre de n'être pas le plus fort. Elle me saisit le bras, & le serrant jusqu'à m'ôter le pouvoir de m'en servir, elle m'adressa d'une voix à demi étouffée par la crainte, tout ce qu'elle crut capable de me toucher. Je ne lui répondois pas, & plus obstiné que jamais à me délivrer de ma honte, je me servois de l'autre bras pour la courber sur le mur, dans l'espérance de la pousser plus facilement avec le genou. Ce fut dans ce moment que je crus entendre quelqu'un qui s'avançoit sur le Pont. Elle l'entendit comme moi, & l'espérance d'être secourue redoubla ses forces. Je conçus, en effet, que j'allois manquer ma vengeance : le désespoir s'empara de mon cœur, & ne doutant pas qu'avec la rage de me voir enlever ma proie, je n'eusse aussi-tôt la confusion d'être reconnu, & dès le jour suivant, celle d'entendre

publier mon aventure dans tous les quartiers de Paris, je pris la funeste résolution de me précipiter moi-même. Ce ne fut pas sans avoir balancé un moment si je ne me servirois pas de mon épée pour ôter la vie d'un seul coup à celle qui alloit peut-être triompher de ma mort ; mais je crus être encore mieux vangé par le mépris. Je la repoussai, avec quelques expressions qui me furent arrachées par ce sentiment, & je me lançai sans précaution dans la Riviere.



AVANTURE DE MISS B...

MISS B... n'avoit que quinze ans, lorsque sa mere l'avoit amenée à Londres, dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, suppléeroient pour son établissement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, jusqu'au troisieme hiver, qu'elle commença à se montrer en public, & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination, accompagnée d'une simplicité charmante, la rendoit aussi aimable à ceux qui jouissoient de son

entretien , que l'éclat de son visage , & la beauté de sa taille , la faisoit trouver admirable à ceux qui ne faisoient que la voir.

Avec quel plaisir sa mere ne lui voyoit - elle pas surpasser ainsi ses plus tendres souhaits ? Elle se flattoit déjà qu'il n'y auroit qu'à choisir pour elle , entre tous les partis de la Ville. Un bien médiocre n'étoit pas une proposition qui pût être écoutée ; & la plus grosse fortune , sans titre , n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'assemblée publique où Lucinde ne parût. Parloit-on d'un Bal ? Elle y étoit invitée la premiere. D'un Concert ? d'un Opéra ? On étoit sûr de l'y trouver. Elle étoit aussi assidue à la promenade du Parc qu'à l'Eglise. Dans quelque lieu qu'elle se montrât , elle s'attiroit les regards de toute l'assemblée. Entre les jeunes gens , c'étoit une regle de lui faire des politesses pour s'acquérir une réputation de galanterie , comme c'étoit une nécessité de s'attacher à elle , & de suivre des impressions dont on ne pouvoit se défendre.

L'un des plus empressés , fut le jeune

Lord M. Comme il avoit peu de biens , il ne se flatta point que sa qualité fût une raison de s'attendre à des préférences ; mais se trouvant néanmoins enflammé d'une violente passion , il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. Une figure brillante , de l'agrément dans l'esprit & dans les manières , une réputation déjà faite par cent aventures qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes , enfin tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie , lui attira bien-tôt des distinctions qui désespérèrent ses rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter , il ne déguisoit ses progrès qu'à sa mere , & il crut sa victoire certaine , lorsqu'il la vit aussi empressée que lui à favoriser ce déguisement. Je passe sur mille circonstances où l'adresse eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des assemblées de *Vaux-Hall* , qui ont succédé à l'Opéra Italien , & qui venoient de la même source. Un grand Jardin , orné d'un Bois , & de tout ce qui étoit propre à favoriser les plaisirs , servoit de rendez-vous pendant la nuit à la Cour & à la Ville. Les danses & les festins y étoient

multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuse quantité de flambeaux, & au bruit de toutes sortes d'instrumens. C'étoit manquer de goût, & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été du moins une fois au *Ridotto* de Vaux-Hall. Miss B... étoit plus faire qu'une autre pour y paroître avec éclat, & sa mere ne pensoit point à la priver de cette satisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienséances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour par bien des aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge suspect. Elle se fit avec des barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit se mettre au-dessus de toutes les craintes, & parer à tous les soupçons?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais le jeune Lord ne put ignorer qu'on devoit être à Vaux Hall. Il y avoit un Bois, & dans ce Bois des allées plus sombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être si bien éclairées. Il s'y rendit, pour le seul plaisir de voir de loin Miss B..., car il ne vouloit point s'approcher, mal-

gré elle & sa mere. Cependant il trouva moyen de lui faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle, & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-temps au bout d'une allée, & cela avec tant de sagesse & de discrétion, qu'elle fût la seule de sa compagnie qui l'apperçût. Comment refuser de lui dire deux mots? Mais deux mots seulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout d'un coup, & les allées sombres en fournissent pour mille besoins. Il est certain que Miss B... ne fut absente qu'un moment. Cependant avant la fin de la saison, sa mere s'est trouvée forcée de retourner avec elle en province. On a compté neuf ou dix mois depuis la nuit du Ridotto jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médifance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner? On a chagriné Miss B... par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouser un vieux Marchand, qui s'est trouvé heureusement disposé à compter pour rien la

médifance. Ceux qui ſçavent la vérité de l'avanture, ont trouvé Miſſ B... fort heureuſe qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & croient qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du Ridotto.



A V A N T U R E

D'UNE JEUNE FILLE

DE LA CAMPAGNE.

A Trois milles de Londres, le jeune Lord Amphile, qui a déjà fait parler de lui du vivant de son pere, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les Pays étrangers avec une Actrice de la Comédie, possède une fort belle Maison, autour de laquelle est la principale partie de son bien. Entre plusieurs Fermiers, il en a un fort honnête & fort industrieux, qui s'est procuré quelque bien par son travail, & qui ayant perdu sa femme, est demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute sa consolation. Cette fille, qui se nomme Louise, passoit pour une des plus aimables personnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer

d'admirateurs, & plusieurs de ses voisins lui avoient déjà fait des offres fort avantageuses, mais elle avoit refusé de les écouter sans le consentement de son père, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque Mylord Amphile vint passer quelques semaines dans sa Terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bien tôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractère, il prit aussi tôt la résolution de la voir: & s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le Fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hazard l'y faisoit entrer pour lui rendre une visite familiere, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Louise apprenant qui il étoit, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de graces & de politesse qu'il n'en avoit attendu d'une jeune per-

bonne de cette condition. Il fut satisfait de ses manieres, & charmé de sa beauté. L'ayant entretenue quelque temps d'un air libre & enjoué, il la salua civilement, & la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Mylord devint plus assidu près d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, & ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Louise fut également flattée de sa conquête, & de la perspective de tant de plaisirs; cependant le sentiment de l'honneur & celui du respect qu'elle portoit à son pere, lui firent surmonter son penchant. Avec quelques précautions que Mylord eut conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du Fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeste. Louise lui confessa une partie de la vérité, & lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités de Mylord, son adresse,

les agrémens de ses discours & de sa personne, triompherent d'un cœur simple & innocent. Elle ne put se défendre de le voir, de l'écouter avec plaisir, & croyant qu'il étoit impossible que son cœur ne fût pas d'accord avec sa langue, elle lui laissa gagner tant d'ascendant sur toutes ses volontés, qu'il la fit absolument consentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit se joindre pour partir, furent choisis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques soupçons qui survinrent au Fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres mesures. Mylord trompé dans son attente, retourna chez lui, sans avoir pu pénétrer d'où venoient des obstacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fut encore plus surpris de recevoir la visite du Fermier, qui lui reprocha hardiment le dessein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur par la ruine d'une chère fille qui faisoit toutes les délices de sa vie. Des plaintes si amères & si justes, confondirent le coupable. Il se trahit par sa rougeur & par son embarras. Sa ressource fut

fut de traiter l'accusation de chimère. Il soutint que rien n'étoit si éloigné de sa pensée, & que s'il avoit pris plaisir à badiner innocemment avec Louise, il ne s'étoit passé rien de plus entre elle & lui. Le Fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin, & le conjurant, les larmes aux yeux, d'être assez généreux, pour ne pas outrager un pauvre Vieillard dans la seule chose qui fût sensible à son cœur; il se retira sans être tout-à-fait rassuré.

Quoiqu'une visite si touchante eût fait d'abord quelque impression sur le cœur de Mylord, il étoit trop galant homme pour laisser prendre le dessus aux impressions de l'humanité & de la vertu, sur les mouvemens de sa passion, & sur son goût pour le plaisir. Dès le soir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louise à un rendez-vous, qu'il lui donna dans sa propre maison. Il lui représenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même se livrer à sa tendresse & ouvrir l'oreille à son intérêt, que d'être en but aux mauvais discours de l'envie sans en tirer aucun

avantage ; qu'à l'égard de son pere , il seroit aisé de le satisfaire en lui donnant sa Ferme à vie , & que le bon homme auroit d'ailleurs assez de joie en apprenant que sa fille seroit aimée constamment , & traitée toute sa vie comme une Reine. Louise méditant sur la force de toutes ces raisons , son silence fut pris pour un secret consentement. On ne perdit point un moment si favorable. On l'embrassa , on lui promit une tendresse & une constance éternelles. Le plaisir que sa crédulité lui fit trouver à de si charmantes promesses , l'empêcha de s'appercevoir que la nuit s'avançoit. Il étoit bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au Château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste Fermier après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude , ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu sa Fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avoit vue chez Mylord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre , & il insiste absolument à le voir. Son cœur abîmé de

chagrin se soulagea d'abord par un torrent de pleurs ; & passant aux invectives les plus amères , il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait , contre sa parole d'honneur la plus forte & la plus expresse. Mylord se figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle ; & protestant à son Fermier qu'il ne lui demanderoit pas un sou de sa Ferme pendant tout le reste de sa vie , il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avoit causé. Mais le vertueux Vieillard rejeta cette offre avec indignation : non , Mylord , dit-il à son maître , je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma Fille , ni de recevoir le prix de sa honte & de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance fera du moins le mépris , & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs , que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la malheureuse Fille que vous avez trompée , je ne la verrai plus. Elle se repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéissance qu'elle me doit. Et pour vous , Mylord , je prie le Ciel de vous

traiter comme sa justice & sa sagesse lui feront juger qu'il le doit, ceux qui sacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage, & qui se font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce discours, il lui tourna le dos en redoublant ses pleurs.

Mylord ne le vit pas plutôt sorti, que se remettant aisément de cette fâcheuse scène, il donna ordre qu'on lui tint prêt un carosse à six chevaux dans lequel il se rendit sur le champ à Londres avec sa maîtresse. Depuis six semaines qu'elle y est avec lui, il n'y a point de plaisirs qu'il ne lui ait fait goûter; mais si l'on en juge par le sort de plusieurs autres Filles qu'il a trompées successivement, cette félicité sera courte; son destin sera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la Ville, & la prédiction de son Pere ne sera que trop infailliblement vérifiée.



53

AVANTURES

SINGULIERES

*D'un Espagnol dans l'Isle de la
Jamaïque.*

IL y a dans la Jamaïque un Canton montagneux où les Anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit désert parce que le terroir en paroît stérile, & que les accès en sont extrêmement difficiles. Son étendue est d'environ sept lieues de circonférence. Il est entouré de tous côtés par un Marais, qui est toujours rempli d'eau, ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reste à fermer jusqu'alors l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en est qu'à deux lieues, il se trouvoit quelques langues de terre sèche qu'il n'étoit pas aisé de distinguer du reste de la surface, parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roseaux

que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La Colonie Angloise n'étant pas encore assez nombreuse pour occuper l'Isle entière, il n'étoit pas surprenant que cette portion inaccessible eût été négligée jusqu'alors. On s'étoit attaché, comme il arrive toujours dans ces sortes d'établissmens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'est la sûreté & l'intérêt qui reglent ordinairement ce choix.

Une révolte des Nègres causoit un embarras extraordinaire aux Anglois. Le mal devenant plus sérieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles Troupes, qu'on crut suffisantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été exposés aux dernières insultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce secours pour commencer à se défendre, ils firent prendre les armes à tous ce qui se trouva parmi eux de personnes capables de les porter.

Les troupes Angloises de la Jamaïque s'étant avancées dans l'Isle pour donner la chasse à un gros de Sauvages

qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui sont en culture; l'ennemi, quoique fort supérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point assez pour la tranquillité des Anglois, parce que les Barbares se ralliant aussi facilement qu'ils se dissipent, les mêmes allarmes pouvoient renaître aussi-tôt. On résolut de profiter de leur première épouvante, & de les suivre de si près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'espérance qu'un peu de sang répandu diminueroit la hardiesse avec laquelle ils se présentoient à tous momens. Ce dessein n'eut point le succès qu'on s'étoit promis. Les Fuyards s'échappèrent avec plus de vitesse qu'on ne put les poursuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux Anglois de s'engager trop avant.

La poursuite n'avoit pas laissé de durer un jour presque entier; de sorte que la seule approche de la nuit étoit une forte raison de s'arrêter. Ils se trouvèrent sur le bord du Marais qui environne les Montagnes dont j'ai parlé.

L'endroit étoit commode , & la saison assez douce pour leur permettre d'y passer la nuit. Ils préférèrent ce parti à une marche longue & dangereuse qu'il auroit fallu faire dans l'obscurité. Après avoir reconnu les environs , il y en eut quelques-uns qui profiterent du reste du jour pour descendre dans le Marais ; & le hazard les ayant fait tomber sur une langue de terre fort sèche , ils gagnèrent insensiblement le pied des Montagnes , d'où ils retournerent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort sombre , ils étoient tous à reposer tranquillement , lorsque les Sentinelles effrayées par un spectacle extraordinaire , répandirent l'alarme dans toute la Troupe. La face des Montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le Ciel , & dont le nombre ne faisoit qu'augmenter à vûe d'œil. Quoique la distance fût médiocre , il étoit impossible de distinguer la cause de cet embrasement ; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru désert , personne ne pouvoit se figurer que ce fût un ouvrage

humain. On étoit sûr d'ailleurs que les Nègres qu'on venoit de poursuivre, avoient pris une route différente. Les chefs Anglois, MM. Morton & Aiglise, se contenterent néanmoins de faire passer à leurs gens le reste de la nuit sous les armes, & remirent à examiner le lendemain quelle sorte de péril ils avoient à craindre.

Pendant ce temps là les Chasseurs qui avoient traversé le Marais quelques heures auparavant, résolurent ensemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoissoient. Comme ce dessein étoit contraire à l'ordre des Chefs, ils l'exécuterent secrètement. C'étoit la curiosité seule qui les conduisoit. Ils retrouvèrent heureusement leur route, & s'étant avancés jusqu'aux Montagnes, ils reconnurent bien tôt que les flammes partoient du sommet de plusieurs grands arbres qui étoient dispersés sur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils monterent avec beaucoup de peine, pendant l'espace d'une heure, malgré les difficultés d'un lieu des plus sauvages. De quinze qu'ils étoient, il y en eut deux qui tombèrent

malheureusement, & qui perdirent la vie en roulant jusqu'au bas de la Montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune, arrivèrent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres, dont la lumière leur avoit servi de guide.

Ils se croyoient fort proche de l'éclaircissement qu'ils désiroient. Cependant ils n'apperçurent rien aux environs des arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture; & pour comble de chagrin, les arbres de cette Côte n'étant chevelus qu'au sommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper; de sorte qu'au pied même de l'arbre où ils se trouvoient, la flamme se découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaisseur du feuillage. L'impatience qu'ils ressentirent d'avoir fait inutilement un voyage si pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fusils, en manquant l'arbre & les flammes. Ils tirent au feuillage, & quelques-unes de leurs balles portèrent si heureusement qu'elles firent tomber à leurs pieds une

chasse pesante qu'ils reconnaurent aussitôt pour le corps d'un Nègre.

Les Lecteurs doivent trouver jusqu'à présent que ce récit a tout-à-fait l'air d'un Conte de Fées. Mais peut-être seront-ils contents de la manière dont cette Relation ramène les choses à la vraisemblance.

Les treize Aventuriers sentirent diminuer leur hardiesse à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu se trouver seul dans les Montagnes; & que non-seulement tous les arbres où l'on appercevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque Nègre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque troupe nombreuse de ces Barbares, qui n'avoient pas formé une si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablés par le nombre, fit penser les Anglois à la retraite. Ils emportèrent seulement le corps du Nègre, pour faire foi de leur Avanture à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à descendre pour regagner le pied de la Montagne, les ayant retenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils

arriverent à l'entrée du Marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent rassurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils se croyoient poursuivis. Il ne consistoit qu'en trois personnes, dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité; ils rendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Nos Anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (*) que c'étoit trois Espagnols; & aux marques de leur joye, qu'ils avoient essuyés des malheurs dont ils se croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ses chagrins; car il avoit à peine soixante ans. Les deux autres étoient son fils & sa fille, qui

(*) Les Anglois qui passent en Amérique apprennent ordinairement l'Espagnol.

paroissoient être encore dans la fleur de leur jeunesse. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint si brun qu'il étoit peu différent d'un Nègre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le sont communément les Espagnols; & quoiqu'elle fut vêtue d'une manière fort bizarre, elle paroissoit extrêmement belle. Les Anglois vouloient être informés sur le champ du détail de leur Avanture; mais le Vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour se retirer. Il apprit avec joye qu'ils étoient soutenus par un corps de Troupes considérable, & il les pressa de le conduire à leur Chef. Il ne se laissoit pas en chemin d'embrasser ses enfans, & de marquer par toutes sortes de témoignages sa reconnoissance à ses libérateurs.

Le Colonel Morton qui commandoit la petite armée Angloise, étoit prêt à lever son camp, lorsqu'on lui apprit que treize de ses gens revenoient des Montagnes. La joye de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils

si'en eussent en même-temps offert les preuves. Tout le monde souhaitoit avec impatience d'entendre le Vieillard Espagnol, de qui dépendoit l'éclaircissement de tant de merveilles ; mais l'attente commune fut trompée par la prière qu'il fit aux Chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le discours qu'il leur tint.

Le triste état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confesser que je suis un homme de quelque distinction. Les deux personnes qui m'accompagnent sont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoissance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin si je devois vous expliquer toutes les circonstances de mon Avanture. Elles me font rongir depuis que je suis libre ; mais la rigueur de mon sort ne m'a pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempéramment qui satisfera votre curiosité ; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage

ET ANECDOTES. 63

me jeta sur la côte de cette Isle. J'étois parti du Mexique avec ma famille, & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'Espagne que j'avois quittée dès ma jeunesse. Un vent favorable nous avoit conduits jusqu'à la sortie du Golfe, lorsque nous fumes accueillis d'une si furieuse tempête que tout l'art des Matelots n'y pût résister. Le Pilote m'avertit que le vaisseau faisant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de sûreté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richesses, pour sauver mon épouse & six enfans que j'avois d'elle. Mes domestiques les portèrent heureusement hors du vaisseau, & j'en sortis après eux, sans regretter autre chose que mes Matelots & mon Pilote, qui furent sans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe, avec quelque espérance de gagner une côte inconnue que nous croyions appercevoir malgré l'obscurité; mais la mer ne souffrit pas longtemps ce fardeau. Un nouveau soulèvement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouse y périt avec quatre de mes enfans

& huit de nos Domestiques. Pour moi, que la colere du Ciel reservoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus sauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvais sur le sable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois si serrés contre mon sein que mes bras obéirent avec peine lorsque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuse mere & le reste de ma triste famille. Je ne me souvenois pas même de l'infant où la violence des flots m'avoit séparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant assis proche des deux enfans que j'ai sauvés, un mouvement de tendresse naturelle me les fit saisir, au milieu du trouble, & dans l'extrémité du péril.

Hélas ! si je bénis le Ciel de mon salut, ce n'est point avec la joye qu'inspirent ses bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur ? La vie qu'il m'a laissée ne m'a servi qu'à sentir mes pertes, & à les

pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me restoient eut la force d'adoucir mon désespoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penser à les secourir. En parcourant la Côte, pour chercher quelque poisson qui pût servir à leur nourriture, j'aperçus deux corps qui flottoient sur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes Domestiques. Ils paroissoient morts, mais je ne laissai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la satisfaction de leur voir ouvrir presque aussitôt les yeux. Juste Ciel ! Il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouse & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins sollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'osai-je point me flatter de cette espérance ?

Après avoir passé plus de quinze jours sur le rivage, sans pouvoir obtenir sur moi de m'en éloigner, je montai enfin sur la Côte, suivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignorasse absolument dans quel Pays j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la

moindre crainte qu'il fût désert. Cependant je fus surpris qu'après avoir marché l'espace de plusieurs milles, je n'apperçusse aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce Marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des Montagnes. Mais cette dernière raison fut ensuite le motif qui m'y fit chercher un passage. Je me flattai que du sommet de quelques Monts nous pourrions découvrir dans les Plaines voisines des Maisons & des Habitans. Nous traversâmes le Marais avec beaucoup de peines. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiser nos forces. Il ne nous restoit pour nourriture qu'un petit nombre de poissons secs. La fatigue, la faim, & la tristesse, me firent regretter mille fois d'être échappé au courroux de la Mer.

Nous n'apperçûmes rien autour de nous qui fût propre à nous inspirer le moindre espoir, & nous passâmes le reste du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le soir vers l'intérieur des Montagnes, je dé-

couvertis une fumée épaisse, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtasmes de suivre ce rayon d'espérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fussions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais si grossiers & si sauvages, qu'il n'y avoit qu'une misère extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre soumission & notre petit nombre, les rassurerent. L'obscurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur Cabane n'étoit pas seule, comme je me l'étois d'abord figuré; car si j'eusse pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'un de l'autre, peut-être aurois je pressenti à quoi j'allois être exposé en les abordant pendant la nuit. & la prudence m'auroit fait remettre à nous présenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroissoit s'élever que d'une seule cheminée. Enfin, soit malheur, ou défaut de prudence, c'est à cette démarche inconsi-

dérée qu'il faut attribuer les fautes qui causent aujourd'hui ma honte , & qui ne peuvent même être excusées par la nécessité qui me les a fait commettre. Les Sauvages n'étoient que dix ou douze dans cette première Cabane. Mais tandis que je m'efforçois de leur faire connoître par mes signes le besoin que nous avions de leurs secours , il en sortit quelques uns qui avertirent leurs voisins de notre arrivée. Dans un instant , nous fumes environnés d'une multitude de ces Barbares ; & le bruit qui se faisoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence ; mais leur admiration s'exprimoit d'une manière fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les graces & tous les charmes de l'enfance , attiroit particulièrement leurs regards. Sa robe (*) étoit d'une étoffe d'or , que l'eau de la Mer

(*) Cela ne paroîtra point étrange à ceux qui sçavent avec quel air de magnificence les Espagnols affectent de rentrer en Espagne , lorsqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

n'avoit point ternie ; & sa coëffure qui étoit enrichie de diamans relevoit encore son éclat naturel. Je la tenois par la main , & je la rassurois par mes discours , lorsqu'elle me fut enlevée par quelques femmes Sauvages , sans que je pusse m'opposer à un dessein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je sentis dans ce moment des transports , qui ne peuvent être bien conçus que par un pere. Je me précipitai au milieu de la foule , sans rien ménager. J'abbaïtis en passant sept ou huit Sauvages. Je rejoignis ma fille , & je la pris entre mes bras. On ne s'opposa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire dans le murmure de tous les Spectateurs qu'ils condamnoient l'entreprise de leurs femmes ; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vûes , que de caresser un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendresse paternelle ne se rassure pas si aisément. Mon imagination se représenta aussitôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille , & dans l'ardeur de ce sentiment ; je formai un projet affreux , que j'exécutai sans délai , avec autant de bon-

heur que d'impiété. Je plaçai ma fille au milieu du cercle, que formoient les Sauvages, & je me jetai à genoux devant elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux Valets de suivre mon exemple. Je joignis les mains, je me prosternai le visage contre terre, je proférai un long discours avec le ton d'une prière; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration, & faire passer ma fille pour une Divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes, je ne doutai point que si les Sauvages adoroient quelque chose, ils ne comprissent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration, & je me flattai de leur inspirer pour ma fille un respect conforme à cette idée.

Ils me regarderent pendant quelque temps d'un oeil qui marquoit leur surprise; mais je découvris bien-tôt par leur silence, & par leurs gestes respectueux, l'impression que mon artifice avoit fait sur eux. En effet, après un murmure d'un moment, par lequel ils se communiquoient apparemment leur pensée, je les vis tomber à genoux, &

rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi, comme s'ils eussent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaise fortune m'a fait commettre. Je suis porté à vous en faire l'aveu, par l'espérance que le Ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aisé après cela d'entretenir les Sauvages dans la même opinion; & le second fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils respectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette disposition ne s'est point relâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confesserai aussi que pour établir mieux mon entreprise, j'eus soin dès la première nuit de ne laisser prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire observer la même chose : Des Sauvages, faciles à tromper, se sont persuadés sans peine qu'elle vivoit sans alimens.

Lorsque j'eus reconnu dans la suite qu'ils avoient une vénération particu-

liere pour le feu , je profiterai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit , en allumant quelquefois un grand feu sur le sommet de la Cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne Divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille , c'est d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient soin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous surprendre après neuf ans de séjour dans un lieu tel que celui dont nous sortons , elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légères incommodités de l'air & des saisons.

Je ne m'arrêterai point à la description de leurs mœurs & de leurs usages , qui n'ont rien de plus extraordinaire que ce que vous connoissez des autres Sauvages. Leur nation n'est point nombreuse , ce qui m'a fait croire qu'elle est peu ancienne , & que c'est le hazard qui

a conduit, comme moi, leurs Fondateurs dans ces Montagnes. Stupides comme ils sont, il m'a été impossible de tirer d'eux le moindre éclaircissement là-dessus, même après avoir appris leur langue. Ils ne sçavoient pas mieux si leur pays est une Isle, ni quel est son nom & son étendue; & je viens d'entendre pour la première fois de vos Compagnons, que je suis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir si long-temps parmi ces Barbares, c'est premièrement l'ignorance de ce que nous avions à espérer en les quittant, & la crainte de nous exposer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicatesse de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois résolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raison, qui devoit peut-être nous faire souhaiter de ne jamais revoir l'Europe? Je crains par des confessions si sincères, de vous faire perdre les sentimens favorables que notre malheur a pu vous inspirer :

mais j'agis par le motif que je vous ai déjà déclaré.

La beauté de ma fille n'ayant fait qu'augmenter avec l'âge, je m'aperçus, lorsqu'elle eut passé sa douzième année, qu'un grand nombre de jeunes Sauvages la regardoient avec d'autres yeux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Je ne pouvois m'y tromper. Leurs soins, leurs assiduités, la jalousie même que je voyois naître entr'eux, & plusieurs querelles sanglantes dont elle devint la cause, me firent craindre qu'une passion brutale n'éteignît tôt ou tard leur respect. Ce fut alors que je pensai sérieusement à quitter l'habitation. Mais pour combler mes malheurs, je tombai dans une maladie violente. Le danger de ma fille m'en parut plus pressant; car à quoi n'auroit-elle pas dû s'attendre si la mort l'eût privée de mon secours? Je me crus obligé de la marier. Mais hélas! à qui? Pouvois-je donner une fille que j'aime plus que moi-même, à un misérable Sauvage? Il falloit donc la donner à l'un de mes deux Valets. Quoi? la

filles d'un homme tel que moi devenir l'Épouse d'un vil Domestique ! Cette mortelle pensée faillit seule de me mettre au tombeau. Enfin, pressé de mon mal, & troublé du danger de ma chère fille, après avoir invoqué le Ciel avec un ruisseau de larmes, après l'avoir pris à témoin de la nécessité fatale où j'étois réduit, je pris le parti de la donner à son frère; de sorte que vous voyez ici dans la même personne l'épouse & la sœur de mon fils.

Ma santé ne fut pas plutôt rétablie que je me repentis amèrement de ma témérité. Devois-je perdre si aisément toute confiance au secours du Ciel, & le croire moins intéressé que moi à prendre soin de l'innocence ? J'avois commis un mal, non-seulement irréparable, mais qu'il n'étoit pas même en mon pouvoir de faire cesser; car mes enfans concurent une si violente passion l'un pour l'autre, qu'il me fut impossible de leur faire renoncer à la qualité d'époux. J'admirois quelquefois cette tendresse ardente qu'il ne dépendoit plus de moi d'arrêter. J'examinai si la

nature pouvoit être blessée d'une union qui doit avoir été nécessaire dans l'origine du genre humain, & sans laquelle on ne conçoit pas que les hommes aient pu se multiplier. Mais je n'étois pas long-temps à reconnoître que dans quelque sens qu'on explique le passé, ce qui est défendu aujourd'hui par les loix divines & humaines, ne sçauroit être innocent. Si quelque chose pouvoit me tenir lieu d'excuse, & déguiser mon crime à mes propres yeux, c'étoit la nécessité de notre situation qui n'étoit guères différente de celle des premiers hommes; car un sentiment invincible de fierté ne me permettoit pas de regarder des Sauvages & mes Valets comme des hommes d'un même ordre que moi, & mon fils étoit le seul par conséquent qui pût être l'époux de sa sœur, lorsque la crainte d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette pensée diminuoit un peu les alarmes de ma conscience; mais elle refroidissoit le desir que je devois avoir de quitter les Sauvages, parce que je ne pouvois trouver cette excuse que par-

mi eux. Cependant il n'y a point de considération qui ait pu me faire balancer cette nuit à saisir l'occasion de nous remettre en liberté. J'espère seulement que l'honneur & la religion vont être des motifs assez forts pour faire consentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'est pour commencer à les y exciter par la honte , que je vous découvre en leur présence toute la vérité de notre Avanture.

Il me reste à vous apprendre la fin de notre esclavage , & la cause de ces feux dont vos Compagnons m'ont assuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux Sauvages qui étoient hier à chasser sur le bord de la Montagne , apperçurent plusieurs de vos gens au pied de la Côte , & retournerent à l'habitation fort effrayés de ce spectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les Cabanes , & leur rapport ne tarda point à venir jusqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vus étoient des Européens ; c'étoit des hommes vêtus , me dit-on , comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon sang

s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus sur la raison que j'avois eue capable de m'arrêter chez les Sauvages. Je serois parti sur le champ, si l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le Marais : mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit assurer nos espérances ; il me vint à l'esprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je persuadai aux Sauvages d'allumer pour leur sûreté tous les feux que vous avez vus sur la Côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale Divinité, il me fut aisé de leur faire croire que c'étoit le seul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils se hâtèrent de monter au sommet des arbres, je les assurai qu'ils ne pouvoient choisir de meilleure place pour vous inspirer de l'effroi. Mon espoir étoit au contraire de faire naître votre curiosité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ jusqu'au jour pour en découvrir la cause. J'étois à quelque distance avec un gros de Sauva-

ges, lorsque j'ai entendu les coups de fusil que vos gens ont tirés sur la Montagne. Ce qui a effrayé mortellement les Sauvages, m'a paru le signe certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faisant entendre que j'allois m'exposer au péril pour l'amour d'eux; mais bien sûr de ne les revoir jamais, & de joindre bien-tôt mes Libérateurs, que j'ai apperçus effectivement à l'entrée du Marais.

Ce discours, & le témoignage de reconnoissance dont il fut accompagné, excitèrent une généreuse compassion dans le cœur des Anglois. Ils ne changerent point le dessein qu'ils avoient de partir, n'ayant aucune raison qui pût les porter à troubler le repos des Sauvages, mais à la priere des Espagnols, ils firent une décharge générale pour avertir les deux Valets qui étoient restés dans les Montagnes, de quel côté ils devoient chercher leur Maître. On les vit arriver peu d'heures après. Les Sauvages, selon leur rapport, avoient été fort consternés au bruit qu'ils

avoient entendu. M. Morton reprit le chemin de la Colonie Angloise, où les Espagnols reçurent toutes sortes de civilités & de secours, jusqu'à ce qu'ils trouverent l'occasion de passer dans l'Isle de Saint Domingue.



AVANTURES

D'UNE BELLE

MUSULMANE.

UN jeune Gentilhomme de Bohême nommé *Verdinitz*, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage, & se consolait par le bonheur de plaire à la fille de son Maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit *Hradisch*, ville de Bulgarie. *Verdinitz* soutenu par l'amour, & par l'espérance qu'il avoit d'engager sa Maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son Patron; & s'étant aperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son économie. Il y réussit si heu-

fement, que le Turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité ; & le prenant un jour à part il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteré que je n'ai de celle d'aucun Turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi ; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zele. Verdiniz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Aussi-tôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres ; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vû de personne, il le mena par plusieurs détours dans un Cabinet qui étoit au fond de son appartement, & dont il ouvrit la porte avec une grosse clef. Le lieu étoit obscur, & la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort ferrée,

il ne paroïssoit guères différent d'une prison. C'est ici, dit l'Avare, que je tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des sommes immenses, qui font le fruit de mon travail & de mes épargnes; & continuant d'ouvrir plusieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richesses sans nombre. Vous confesserai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je suis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un sur qui je puisse me reposer du soin de mon trésor, quelqu'un qui veille sans cesse à le garder, qui m'avertisse au moindre bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je suis. Me promettez-vous cette marque d'affection? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous serez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi sa promesse alloit l'engager, ne balança point à se lier par les plus redoutables sermens. Le Vieillard fort satisfait renouvella ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au-delà de ses desirs, & fermant avec soin toutes les ar-

moires , il embrassa de nouveau son Esclave , lui recommanda le secret & le zèle , & sortit du Cabinet dont il tira la porte aussi-tôt sur lui.

Cette surprise , le plus bizarre effet peut être que l'avarice ait jamais produit , auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru ; car dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement , il fut tenté de s'en prendre à lui-même & de se casser la tête contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté son Maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table , & qui dans la crainte qu'on ne découvrit sa route , attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être apperçu , le laissa si long-temps à jeun que le seul manque d'alimens faillit à lui causer la mort. L'amour , l'horreur de la solitude , la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier , & dont il n'avoit aucun moyen de se défendre , tout se réunissoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la visite de son Maître , & quelques mets excel-

lens qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions , & comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même-temps à la vigilance , à la discrétion , à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pû prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard , & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans allarmer son Avare , & par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste ; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du Ciel ou de quelque circonstance favorable que le temps pouvoit faire naître. En effet , après plus de quinze jours de ce martyre , il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre , & levant les yeux vers ce secours inespéré , il apperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille , comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de distin-

guer le son d'une voix qui tâchoit aussi de se faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le servir, & s'étant approché, sa joie fut égale à sa surprise en reconnoissant sa Maîtresse qui étoit au sommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre; mais la grille les tenoit séparés malgré eux. *Plomby*, c'est le nom qu'elle prend à la tête de ses Mémoires, rendit compte à son Amant de toutes les allarmes que son absence lui avoit causées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs soupçons, & plus ingénieuse à se faire des sujets d'inquiétude qu'à trouver des raisons de se rassurer, elle avoit vécu pendant plusieurs jours dans des agitations mortelles, jusqu'au moment que son pere, dont elle observoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du Cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être observé & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit secretement pourvû, elle n'avoit pas douté que dans quelque intention que ce pût être il ne vint *Verdinita*

renfermé. Elle avoit eu besoin ensuite du secours d'un autre Esclave , pour se procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle , & quoiqu'elle fit peu de fond sur sa fidélité , elle avoit mieux aimé s'exposer au risque d'être trahie , que de manquer une occasion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit espérer autrement.

Verdiniz raconta de son côté à la rendre Plomby tout ce qu'il avoit souffert dans sa solitude , & de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie qu'ils ressentoient de se voir ils se flatterent que l'amour ne laisseroit pas leur bonheur imparfait , & qu'à quelque prix que ce fût ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur seule occupation pendant plusieurs nuits ; mais lorsque l'ouvrage étoit déjà fort avancé & que l'Amant attendoit l'heure où sa Maîtresse avoit compté de le finir , il fut extrêmement surpris de voir paroître sur l'échelle au lieu d'elle , l'Esclave dont elle avoit employé les secours. Il apprit de lui que sa Maîtresse avoit été mariée le

même jour , suivant l'usage des Turcs ; c'est-à-dire , sans avoir été prévenue , & qu'elle venoit d'être livrée à son mari qui étoit le Gouverneur de Hradisch. En quittant néanmoins la maison de son pere , elle faisoit dire à Verdinitz que ce n'étoit point sans un mortel déplaisir qu'elle se voyoit forcée de céder à la violence ; qu'elle l'aimeroit toujours ; qu'elle disputeroit long-temps les droits du mariage au Gouverneur , & qu'elle l'exhortoit à se hâter avec le secours de l'Esclave , de se sauver de sa prison , pour l'aider à se mettre elle-même en liberté , ce qui lui seroit peut-être plus facile que dans la Maison de son pere , ou ce qui étoit du moins beaucoup plus nécessaire & plus pressant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne résista pas long-temps à des efforts animés par l'amour & par la jalousie. Mais au moment qu'il se vit libre & prêt à sortir , il fut arrêté par un scrupule embarrassant. Il se voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent , qui ne lui appartenoit point à la vérité , mais auquel sa Maîtresse devoit avoir

part un jour par le droit de sa naissance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à sa liberté, & sans argent on ne réussit point dans ces entreprises. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer : ne lui étoit-il pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embarras, & pour le dédommager de toutes les espérances auxquelles elle seroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agiterent long-temps. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une serrure que la grille. Les instrumens étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule loi qu'il suivit. A quelque sort que l'amour & la fortune pussent le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la Maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'Esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas la même délicatesse. A peine se vit-il seul que ne doutant pas, sur les soupçons qui ne manquent point de se répandre dans la Maison d'un Avare, que le lieu où il étoit ne contînt le trésor de son Maître, il ne put résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre sa charge plus riche en choisissant ce qu'il croyoit remarquer de plus précieux, l'arrêterent si longtemps, qu'il fut surpris par le Turc. Cet Avare, à qui sa passion ne permettoit jamais de jouir d'un sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son Cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bien-tôt qu'il se faisoit du mouvement dans ses especes. Il ouvrit brusquement la porte, & sa présence glaça de frayeur le misérable Esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage il auroit eu assez de force pour l'étrangler de ses propres mains, s'il n'eût voulu connoître ses complices. Il se croyoit volé jusqu'au dernier sou, & quoiqu'il n'apperçut point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert sans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant après bien des marques de fureur, & des interrogations sans ordre, il comprit par les réponses du Criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, & qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette assurance l'ayant rendu plus tranquille, il se fit raconter toutes les circonstances de l'Avanture, & l'Esclave qui n'avoit pas d'autre ressource que la sincérité pour sauver sa vie, lui confessa non-seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ses liaisons avec Plomby, & l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à son Mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'Esclave en avoit espéré. Il fut empalé vif dès le lendemain.

Verdinitz apprit bien tôt son triste sort , & les recherches que son Maître faisoit pour le découvrir ; nouveau sujet de frayeur , qui , dans une ame vulgaire , auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuse de sa situation , il ne faut pas remettre plus long-temps à déclarer qu'il fut soutenu par deux circonstances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire sur l'amitié d'un riche négociant de Hradisch , fugitif de Bohême , qui l'avoit toujours traité moins en Esclave qu'en homme d'une considération distinguée dans leur patrie commune , & chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du Cabinet de son Maître. Sa vie étoit non-seulement à couvert dans une Maison si sûre , mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de son Maître , & de pouvoir ainsi régler les siennes. L'autre ressource étoit de pouvoir se figurer avec raison que quelques aveus que son Maître eût pû tirer de l'Esclave qu'il avoit fait punir , il n'y en avoit point qui pût tourner à sa

honte , ni le faire accuser d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pû craindre que sa tendresse pour Plomby , & les desseins qu'il avoit sur elle ne fussent connus de son pere , il s'imaginait bien que ce ne feroit pas là de ces lumieres qu'on se hâte de communiquer à un mari , & par conséquent qu'il n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du Gouverneur , ni plus de difficultés à vaincre dans l'entreprise qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs , dans la Bulgarie, tirant quelque avantage du voisinage des Chrétiens , sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la Turquie , & leurs demeures même ne sont pas si inaccessibles , qu'un Voyageur curieux , qui s'attire un peu de considération , n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement , & jamais sans la présence du Maître ; mais il se trouve quantité de riches Turcs qui affectent de se relâcher quelquefois de la sévérité Musulmane , pour faire connoître à leurs voisins que la politesse & le goût de la société ne sont pas des vertus igno-

rées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les Provinces frontieres les Esclaves Chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les Chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoi qu'il en soit le Gouverneur de Hradich, loin de passer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdiniz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa Maîtresse. Il le communiqua à son Hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la nécessité que de l'amour; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, & son premier Maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pû donner de ses nouvelles à sa famille, & faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la ten-

dressé de Plomby une raison assez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert sur sa naissance & ses richesses à l'ami chez lequel il s'étoit retiré , & cette confiance n'avoit pas peu servi à lui assurer son affection & ses services. Il continua donc de lui ouvrir son cœur & de lui demander l'assistance qui convenoit à son projet. C'étoit de lui faire secrètement un équipage de Voyageur , digne d'une personne de sa naissance , & de le conduire à quelque distance , dans un lieu détourné , où il l'iroit prendre , & d'où il reviendrait dans la Ville avec des marques de distinction & d'autres soins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un Esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des Domestiques Bohémiens , qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ces vûes , lorsque le Négociant qui vouloit le servir à toutes sortes de prix , & se ménager son amitié , l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans sa patrie , lui offrit hardiment de se déguiser lui-même en Domestique , de faire déguiser de même

sa femme avec son fils , & une de ses filles , qui étoient les seuls de ses enfans assez âgés pour cette entreprise , & de l'accompagner , au risque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions ; l'une , qu'il se logeroit dans le quartier de la Ville le plus éloigné de sa Maison ; l'autre , que cette mascarade ne dureroit pas plus de dix jours , parce qu'il comptoit de faire passer pendant ce temps-là son absence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de sa famille dans quelques Villages voisins.

Verdinitz , moins prudent que brave & honnête , accepta cette proposition avec des transports de reconnoissance , & pour donner plus de vraisemblance à la qualité de voyageur Bohémien qu'il vouloit prendre en se présentant au Gouverneur , il fit quelques lettres de recommandation , sous divers noms connus à Hradisch. Elles étoient adressées à plusieurs personnes dont le Négociant connoissoit les affaires , & comme on ne leur demandoit que de simples civilités pour un homme de distinction qui voyageoit dans leur pays
par

par curiosité & par estime, ils se flattèrent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le Négociant & son fils disposerent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vêtu suivant l'usage de Bohême, & suivi de ses quatre confidens qui passerent d'abord aisément pour les gens de sa suite. Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre long-temps les ordres du Gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pû lui causer fut bien-tôt dissipée par les caresses & les civilités du Gouverneur même, qui prit la peine de venir au devant de lui. Comme il parloit facilement la langue Turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son voyage que l'inclination particuliere qu'il

avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la Ville. Son Maître fut un des plus pressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le Négociant ne joua pas moins heureusement son rôle. Le Gouverneur, gagné particulièrement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la Ville, & mille choses que Verdinitz avoit eu le temps de connoître aussi bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au Bohémien, & dès le même soir il résolut de se procurer le jour suivant la vue de Plomby, & peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme & la fille du Négociant à titre de Domestique, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur pere, de feindre dès le premier jour qu'elle se trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en

prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanseras où il s'étoit logé , il lui proposa de les renvoyer à sa maison , mais de permettre qu'il fit voir auparavant sa fille au Gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre , déjà trop engagé pour s'y opposer long - temps , se pays de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au Gouverneur , avec un air de confiance , qu'il avoit avec lui une Maîtresse chérie , qu'il s'étoit proposé de mener dans tous les voyages ; mais que la difficulté des voitures commençant à l'effrayer , il pensoit à la laisser à Hradisch où il la reprendroit à son retour ; & comme il n'étoit pas naturel quelle pût demeurer seule dans un Caravanseras , il vouloit le prier de lui donner un azile dans son Serrail , ne doutant pas que s'il étoit honnête homme il ne lui accordât volontiers cette faveur pour l'obliger , & que s'il ne l'étoit pas , il ne fût porté à la lui accorder de même , dans l'espérance de tirer quelque parti d'une jeune personne qu'on livroit volontairement entre ses mains. Verdi-

nitz espéroit encore qu'avec les précautions qu'il vouloit prendre il seroit impossible au Gouverneur de distinguer les traits d'une fille qu'il alloit lui faire voir en habit d'homme ; & son projet étant de se revêtir aussi-tôt lui-même d'un habit de femme , & de se faire porter au Serrail à sa place , il se flatta de conduire si heureusement son entreprise , avec d'autres artifices dont il se réservoir l'exécution , que ni lui , ni le Négociant , ni sa famille n'auroient à craindre aucun danger.

En effet , ayant déclaré le lendemain qu'il devoit partir la nuit suivante , il proposa au Gouverneur , après s'être promené avec lui une partie du jour , de passer par son Caravanseras ; & lorsqu'il en fut à peu de distance , il lui expliqua tout ce qu'il avoit médité. Celui-ci , loin de se faire presser , accepta ses propositions avec joie. Il vit la jeune personne dans un lieu où l'obscurité avoit été ménagée , & quoiqu'elle n'eût point tout-à-fait changé d'habit , on avoit eu soin de lui faire prendre une posture & quelques autres marques qui faisoient reconnoître son sexe. Cette

visite d'ailleurs ne dura qu'un moment. Verdinitz , après l'avoir recommandée au Gouverneur comme ce qu'il avoit de plus cher , ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du pays , & que pour tromper les curieux il la feroit porter au Serrail dans la nuit. Les adieux se firent à l'instant. Le Négociant avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cette nouvelle scene. Verdinitz , déguisé en femme , & le voile Musulman sur la tête , se livra à deux Porteurs , tandis que la fille , dont il alloit faire le personnage , tâchoit de faire le sien , en se mettant à la tête de son équipage , & en sortant de la Ville. Elle n'eut pas de peine à regagner sa Maison , où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reste de sa famille.

Ainsi le téméraire Bohémien se trouva seul à soutenir tout le poids de son entreprise. Il arriva à la porte du Serrail , où le Gouverneur n'avoit pas manqué de donner des ordres pour le recevoir. Quelques vieilles femmes qui étoient à l'attendre , le conduisirent dans un appartement où elles l'assure-

rent qu'il seroit servi avec toutes sortes de soins. Il affecta d'y donner quelques marques de tristesse & d'ennui. On lui promit que le Gouverneur ne tarderoit point à venir le consoler lui-même. C'étoit sa principale crainte ; mais comme il avoit prévu cet embarras , il déclara naturellement qu'il étoit résolu de ne voir aucun homme , & que malgré toute la reconnoissance dont il se croyoit redevable au Gouverneur il ne recevrait pas sa visite jusqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans sa maison. Cette réponse qui fut portée sur le champ au Gouverneur lui causa de l'étonnement & de l'admiration. Il parut bien-tôt que son dessein , en le recevant , avoit été de le faire servir à ses plaisirs ; mais cette affectation de sagesse à laquelle il ne s'étoit point attendu , l'obligea de suspendre ses desirs , pour examiner du moins si elle étoit sincère. Cependant il fit donner ordre à toutes ses femmes de voir & de caresser l'étrangere comme une personne qui devoit être quelque temps leur compagne. La curiosité , l'obéissance , le desir de s'amuser , les y

conduisit presque toutes. Plomby fut la seule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fiere Plomby avoit causé depuis son mariage de cruels chagrins au Gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuse point à son mari, & son désespoir étoit de n'en point deviner la cause. Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient sa tendresse pour Verdinitz & le souvenir continuel qu'elle conservoit de la sienne. Dans certains momens elle avoit tellement irrité son mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez son pere, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne desiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les rémoignages de haine & de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut assez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangere, pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins, & ce seul motif l'empêcha de voir Verdinitz à son arrivée. Mais ensuite étant venue

à penser que c'étoit peut-être quelque belle Esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connoître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup d'œil, & dans les premiers transports elle eut pour son Amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moyens de hâter leur liberté; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec le Négociant se trouva retardée par des obstacles, qui venoient de la disposition intérieure du Serrail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du Gouverneur étoient libres de se promener au Jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le Négociant se trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le secours de son fils, il lui seroit facile de profiter de l'obscurité pour dérober son entreprise. Il devoit reprendre aussi-

tôt l'habit de son sexe , & le faire prendre aussi à la compagne de sa fuite , pour se rendre ensemble à la maison du Négociant , où rien n'auroit pu les troubler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque moyen de se retirer en Bohême.

Malheureusement la partie du Jardin où les femmes avoient la liberté de se promener , étoit séparée par un treillage fort épais , de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aisément , ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occasion & les moyens , un peu de retardement n'étoit pas une si forte raison de s'affliger : mais il restoit deux affreux sujets de crainte , contre lesquels il sembloit que le courage & l'adresse n'avoient aucune ressource. L'un étoit la difficulté de faire savoir au Négociant par quel obstacle on se trouvoit arrêté , & de l'avertir du jour où l'on seroit parvenu à le surmonter. L'autre , incomparablement plus terrible , étoit la barbe de Verdinitz , qui croissoit à vue d'œil , & qu'il étoit impossible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obli-

geant d'y donner les premiers soins ; Verdinitz pensoit déjà à s'écorcher plutôt le visage qu'à se trahir par une difficulté si légère. Cependant comme c'est l'usage des femmes Turques de se faire raser une partie de la tête , Plomby ne désespéra point de pouvoir dérober quelques rasoirs aux Esclaves qui la servoient. Elle s'y employa aussi-tôt si ardemment , qu'elle y réussit avant la fin du jour. Son Amant se trouva ainsi d'autant mieux à couvert , qu'affectant de porter les cheveux longs , pour marquer que dans l'absence de celui qu'il feignoit de regretter , la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure , les traces de sa barbe , qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaisse qu'il ne convenoit à son âge , paroissoient moins après avoir été rasée , que s'il eut été obligé de se faire raser aussi la tête.

Les deux Amans n'eurent point d'autre peine à essuyer pendant quelques jours , que celle d'être souvent troublés par les femmes du Gouverneur , qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangere. Le soir ils ne manquoient pas de se rendre au Jardin ,

& trouvant toujours quelque prétexte pour se retirer à l'écart, ils cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un arbrisseau. Le bois lui en parut assez pourri pour ne pas résister long-temps à l'effort de ses mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bien-tôt il eut fait un trou assez large pour y passer en rampant contre terre.

Mais que leur servoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient par certains d'y trouver le Négociant avec les secours nécessaires pour les délivrer? La fortune veilloit aussi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient ensemble & qu'ils se livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un Marchand étranger, qui avoit été introduit au Serrail pour vendre divers bijoux au Gouverneur & à ses femmes, & qui leur fut présenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le soin que le Négociant avoit pris pour se déguiser, n'empêcha point Verdinitz de le recon-

noître. Il se ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit assez pour convenir de la nuit & de l'heure où les échelles & les autres secours devoient être au pied du mur. Le zele du Négociant ne surprendra personne, si l'on se souvient qu'avec le motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt. Il promit d'être exact & fidele. Rien ne paroissoit plus capable de retarder l'espérance des deux Amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lûs. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évasion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une si douce attente, & leur adresse leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorsqu'un Esclave, qui leur étoit attaché, sans être tout-à-fait dans leur confiance, vint doucement les avertir que le Gouverneur étoit dans l'antichambre à les écouter, & qu'il paroïsoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils se crurent perdus. Sans être furs qu'il leur fût rien échappé d'assez clair pour faire connoître leur secret

& leur dessein , ils ne douterent pas que cette curiosité du Gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement , & qu'un mot n'eût suffi par conséquent pour les trahir. Dans le premier trouble , ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort , ils ne penserent qu'à se la donner; ou du moins qu'à s'en assurer le pouvoir , en s'armant tous deux d'un des rasoirs qui servoient à Verdinitz.

Heureusement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le Gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles se recherchoient , & le goût qu'elles trouvoient à se voir & à s'entretenir sans témoins , auroit souhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient se dire dans des conversations si longues & si secretes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte , & malgré tous ses soins il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pu jusqu'alors obtenir la liberté de voir l'Etrangere , il résolut de passer ce jour-là sur les considérations qui l'avoient arrêté ; il ouvrit la porte & se présenta civilement. Son air , qui n'a-

voit rien d'irrité , rendit la tranquillité aux deux Amans. Cependant comme il restoit quelques marques d'émotion sur leur visage , & qu'ils affecterent pendant leur entretien , l'un de détourner presque continuellement la tête en feignant de pleurer l'absence de ce qu'il aimoit , l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté ; le credule Gouverneur venant à découvrir les deux rasoirs , les soupçonna d'en vouloir à leur propre vie , & trembla pour leur intérêt plus qu'elles-mêmes. Il se garda bien de leur déclarer ce soupçon ; mais jugeant qu'un mal tel qu'il se l'imaginoit demandoit les remèdes les plus doux , il leur proposa sur le champ les plaisirs qu'il crut propres à dissiper leur mélancolie. Toutes ses femmes furent appelées. Il les laissa ensemble , en leur recommandant de se livrer à la joie , & il donna ordre en particulier à ses plus fideles Esclaves d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby & sur l'étrangere.

Ces tendres Amans remercièrent le Ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs allarmes , & n'attendant

que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regarderent comme la fin de leurs maux. À peine le soleil eut-il disparu qu'ils prirent le chemin du Jardin. Ils ne trouverent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur suffisoit pour passer. Verdinitz força sa Maîtresse de passer la première. Mais les Esclaves, qui, suivant l'ordre de leur Maître, étoient à quelques pas sans être apperçus, ne balancerent point à s'approcher lorsqu'ils virent Plomby disparoître. Ils arriverent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la suivre, & ils l'arrêterent facilement dans cette posture. Avec la clef d'une porte qui servoit de communication aux deux Jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir aussitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour son Amant qu'elle ne se fût point assez avancée vers le mur pour les faire soupçonner du dessein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le Gouverneur averti

de ce qui venoit d'arriver , ne tourna point ses réflexions de ce côté-là , & s'arrêtant à ses premières craintes , il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de désespoir , ou peut-être quelqu'égarément d'esprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroïsoit pas sensée. Le danger lui parut pressant , & sans rien consulter davantage , il donna ordre qu'ils fussent conduits dans leur appartement , & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit servir au funeste dessein qu'il leur supposoit.

Ce revers parut si insupportable à Verdinitz , qu'il eût fait sans doute un horrible usage de ses rasoirs , si l'on ne s'étoit hâté de s'en saisir. Il demeura sans consolation & sans espérance , plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infaillible ; car il ne lui restoit pas la moindre voie pour réparer son malheur , & n'ayant plus le secours de Plomby pour cacher son sexe , il pré-

voyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclaircissemens aussi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre Esclaves qu'il voyoit dans sa chambre, & qui ne lui dissimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour, lui rendoient la violence aussi impossible que la fuite. Enfin, se remettant de son sort à la fortune, il prit la résolution de feindre une maladie violente, qui lui serviroit de prétexte pour demeurer continuellement au lit, & pour prendre si peu de nourriture que venant insensiblement à s'affoiblir, il eût besoin de moins d'efforts lorsqu'il seroit forcé de finir sa vie. Il s'arrêta à cette pensée, & personne ne pensant à s'y opposer, il passa en effet cinq ou six semaines au lit, sans souffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, & consentant à peine le soir à prendre quelques légers alimens dans l'obscurité.

Il n'eut pendant ce temps-là aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas observée avec moins de soins. Mais le Gouverneur, plus étonné que jamais

d'une conduite si extraordinaire , résolut à la fin de le voir & de l'obliger malgré toutes ses résistances à recevoir les secours de la médecine. Il entra dans sa chambre sans l'avoir fait avertir , & le surprenant dans son lit , il fut extrêmement surpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuse , qui le rendoit moins semblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur , ou d'autres causes , qui n'ont jamais été bien approfondies , le pauvre Gouverneur fut attaqué sur le champ d'une apoplexie violente. Les Esclaves , plus attentifs à son accident qu'à ce qui le pouvoit causer , l'emportèrent mourant , & n'apperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adresse de leur cacher.

Le Gouverneur étant mort , sans avoir retrouvé assez de connoissance pour déclarer ses dernières volontés , Plomby , la seule de ses femmes qu'il eût épousée suivant la loi , se trouva d'autant plus libre , que les enfans de son mari étant dans des lieux éloignés de Hradisch , il ne se présenta personne

qui pût lui contester l'autorité. Elle en fit usage aussi-tôt pour se rendre auprès de Verdinitz , à qui elle fit la barbe de ses propres mains : de sorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme , auquel il étoit accoutumé , aucun Turc n'eut le moindre soupçon de son sexe & de son aventure. Ensuite , de concert avec lui , elle fit avertir le Négociant de le venir prendre au Serrail , sous prétexte qu'étranger de Bohême il devoit quelques soins à une femme de sa nation.

Le seul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de son pere , sous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le Serrail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de passer en Bohême avec son Amant , mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit lui revenir , méritoit bien d'être attendu , & Verdinitz même s'étoit rendu à une raison si forte. D'ailleurs il y avoit cent sortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie , qui étoit l'Etat Chrétien le plus voisin ; & le Négociant , homme d'âge & d'expé-

rience, étoit un guide capable de surmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le temps de régler ses affaires, & sur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageusement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là-dessus le parti d'attendre, & Plomby après avoir rempli ses obligations au Serrail, retourna tranquillement chez son pere.

Mais ce ne fut pas sans avoir concerté avec son Amant les moyens de se voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit osé s'en flatter, par la disposition qu'elle trouva dans son pere à pardonner à Verdinitz, & à souhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le souvenir de sa fidélité & de son attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne se lassoit point de marquer de l'admiration pour un Esclave qui s'étoit sauvé de son Cabinet sans toucher à son trésor, & ce fut dans un de ces mouvemens d'estime & de reconnoissance que demandant à sa fille s'il étoit vrai qu'elle eut jamais senti de l'incli-

nation pour lui , il lui confessa que s'il l'eut cru né quelque chose , & s'il lui eut reconnu du penchant pour la Religion de Mahomet , il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son gendre. Elle parla de sa naissance , sur les lumieres qu'elle en avoit reçues de lui-même , & du Négociant. Pour la Religion , sans se hasarder à rien promettre , elle s'engagea seulement à faire elle-même toutes sortes d'efforts pour le rendre Musulman , & elle donna pour nouveau motif à son pere le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Ainsi Verdinitz fut rappelé dans la Maison de son Maître , & fut reçu comme son fils plutôt qu'à titre d'Esclave. Cependant le Vieillard , qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentimens de bonté extraordinaires , se sentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à son trésor , prit le parti de se faire transporter dans le Cabinet où il l'avoit renfermé , & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Verdinitz

demeuroit le maître absolu dans tout le reste de la Maison, & pour achever de se concilier l'affection du Vieillard, il avoit soin de lui porter des sacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de son revenu. C'étoit travailler pour lui même. La mort vint délivrer enfin le Vieillard de ses inquiétudes, & toute sa Maison d'une trop longue contrainte. En expirant il donna sa fille & tout son bien à Verdinitz, sans autre condition que de se faire Musulman.

Il étoit question d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La considération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la Ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnerent quelque temps l'espérance de gagner les Chefs de la Religion. Mais Verdinitz, qui avoit eu le temps d'écrire à Prague & de faire la paix du Négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ses trésors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des Turcs. Ce dépôt se fit si secrètement que les plus curieux y furent

trompés. Le départ du Marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa Maison meublée, & son fils pour la conduire dans son absence, tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau Gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du Négociant qui étoit resté dans la Maison de son père. On rejeta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussi-tôt toutes sortes d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence & pour gage de son retour, sa Maison, celle du Marchand qui devoit l'accompagner, & tout l'héritage du Turc son patron.

On accepta fort avidement cette offre , & ceux qui affectoient le plus de zèle se trouverent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de Plomby , pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. Plomby fut déguisée en homme , & le jour du départ elle passa pour un Esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi , par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légère , & de six chevaux extrêmement vîtes , qu'il croyoit capables de le mettre en sûreté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlèvement de sa Maîtresse. Mais un jeune Turc nommé *Delmet* , amoureux depuis long-temps de Plomby , charmé d'abord du départ de Verdinitz , & désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre , fit éclater si haut ses plaintes que le Cadi fut obligé , par bien-séance & contre son intérêt , de mettre quelques Cavaliers à la suite du Ravisseur , avec ordre de le ramener mort ou vif. *Delmet* partit à leur tête. Il joignit
les

les deux Amans à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit poursuivi, la seule ressource qui lui resta dans un danger si pressant fut de faire sortir aussi-tôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore dans le déguisement qu'elle avoit pris à son départ. Elle acheva de déguiser ses traits à l'aide d'un peu de boue, & s'étant placée derrière la voiture avec le seul Esclave que Verdinitz avoit à sa suite, elle s'anima par l'excès même de sa crainte à jouer son rôle avec intrépidité.

Delmer étant arrivé presque au même moment, on ne se trouva point assez fort pour l'empêcher d'arrêter brusquement la voiture, & de demander où étoit Plomby. Verdinitz & le Marchand feignirent d'être surpris de cette question, & répondirent qu'ils ne pouvoient sçavoir ce qu'étoit devenue une personne qu'ils avoient laissée à Hradich. Quoique les circonstances parussent confirmer cette réponse, & que deux Esclaves n'étant que le nombre qui convenoit pour le service de deux Voya-

geurs , l'attention des Cavaliers ne tour-
na point de ce côté-là ; Delmet ne put
se persuader qu'il eût été trompé dans
les soins qu'il avoit pris pour s'assurer
de l'évasion de sa Maîtresse. Comme il
avoit remarqué que la voiture de Ver-
dinitz s'étoit arrêtée derriere un buisson ,
pendant que Plomby prenoit du temps
pour en sortir , il ne douta pas qu'elle
ne se fût retirée à l'écart de concert avec
ses ravisseurs , & qu'elle ne fût cachée
au long de quelque haie ou dans quelque
maison voisine , où ils étoient surs de
la retrouver. Dans cette pensée il laissa
une partie de ses gens pour garder la
voiture , tandis qu'avec le reste il se mit
à visiter tous les lieux voisins , qui lui
parurent propres à servir de retraite. Il
y employa une partie du jour. Enfin ,
las de chercher , & venant à croire qu'il
s'étoit effectivement trompé en croyant
Plomby hors de Hradisch , il prit une
résolution qui acheva de le rendre tout-
à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdi-
nitz jusqu'à la frontiere , dans la vue
non-seulement de s'assurer du départ
d'un Rival si redoutable , mais d'em-

pêcher, aussi que Plomby ne pût le rejoindre, supposé qu'elle eût quitté sa voiture, comme il se l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pû découvrir. Ainsi pendant deux jours de marche, les deux Amans furent tranquilles sous cette escorte. Si Plomby eut quelques incommodités à souffrir dans la situation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réservait à Prague étoit capable de soutenir son courage. Et ce qu'il y eut de risible dans une Aventure d'ailleurs assez sérieuse, c'est que Delmer ayant enfin quitté la voiture, passa plusieurs jours sur la frontière pour empêcher que l'envie ne prît à Verdinitz de retourner à Hradich, & pour s'assurer qu'il avoit continué sa route.

Nos deux Amans ne tarderent pas à jouir d'une vie toute heureuse dans le sein d'une famille riche & puissante qui vit arriver Verdinitz & sa Maîtresse avec des transports de joie. Le vieux Marchand ne fut pas le moins empressé à les féliciter de leur bonheur, & leur

restitua toutes leurs richesses, qu'il avoit apportées heureusement jusqu'à Prague. Mais lorsque tout paroissoit ainsi se réunir pour les récompenser de leurs peines, ils eurent une allarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur histoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, sans autre compagnie que leurs Domestiques, ils furent surpris de voir entrer dans leur Maison vers le soir dix-huit ou vingt Turcs qui mirent aussi-tôt le sabre à la main, & qui se disperferent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penser à se défendre, ne chercha qu'à se cacher avec Plomby & ses enfans; car sa première idée tombant sur l'ancien sujet de sa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le Cadi de Hradisch ou Delmet qui avoit eu la hardiesse de le poursuivre jusqu'à Prague. Quoique cette imagination fût sans vraisemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les Turcs employèrent à l'exécution de leur dessein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une super-

be fête. Il s'étoient fait suivre non-seulement par quantité de Chariots qui avoient apporté les décorations nécessaires, mais par une compagnie fort nombreuse, qui étoit composée des principales Dames de la Ville. La diligence des Ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bien-tôt fait changer de face à la Maison; & lorsque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient proposé, ils ne penserent plus qu'à tirer le plaisir qu'ils avoient espéré de la frayeur & de la surprise de Verdinitz. C'étoit la jeune la plus distinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, sur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux Amans, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontaient continuellement des usages de Hradisch. La Comédie même, qui fut représentée par les meilleurs Acteurs de Prague, n'étoit que l'Histoire de l'esclavage de Verdinitz & de ses entreprises au Serrail. Enfin, pour exprimer encore mieux l'heureuse fin de ses peines, toutes les machines, & les habits, soit de Musulmans, soit d'Esclaves, qui avoient

servi au divertissement, furent brûlés
sur un bucher dressé exprès dans la
Cour.



AVANTURE

D'UN JEUNE

FLAMAND.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par les vœux solennels dans un Couvent de Flandres, s'évada, & fut arrêté le lendemain par quelques personnes chargées de le poursuivre. Il le fut, heureusement pour lui, devant plusieurs témoins, à qui il apprit en deux mots son nom & son embarras. Il les assura qu'il étoit fils de M. G... Bailli de B... qu'il étoit né par conséquent dans la Religion Protestante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ses principes, & qu'il n'avoit embrassé que par des nécessités de fortune. Ses plaintes n'empêcherent point ses Gardes de lui faire

reprendre le chemin de son Couvent ; ni ses Supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite prison. Il se trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le secours , quelqu'un d'assez charitable pour écrire au Bailli de B... qu'il avoit nommé son pere ; & celui-ci qui l'étoit en effet , sentant toute sa tendresse se réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'absence depuis plus de deux ans , ne perdit pas un moment pour le sauver d'un péril que les préjugés de la Religion lui faisoient croire encore plus pressant. Comme il étoit facile de prouver que son fils n'avoit jamais été Catholique , & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux , la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illusoirs , & sans force , mais seulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroïssoit mériter pour avoir profané si long-temps bien des choses respectables. Cependant les puissantes sollicitations du Bailli , & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux Officiers d'une ville étrangere , parurent des raisons assez fortes pour arrêter la justice.

On lui rendit son fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnerent cette indulgence.

Quoique cette Avanture n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a assez picqué la curiosité de plusieurs personnes pour leur faire désirer d'en sçavoir toutes les circonstances, & sur-tout par quels motifs un Protestant de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans a pu se jeter dans un asile Catholique. C'est ce détail qui rend la relation qu'on va lire fort intéressante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une Dame Catholique de B... arrêtée depuis la fin de la dernière guerre sur le soupçon d'avoir contribué à la dernière victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, se sauva heureusement de sa prison, & gagna une petite ville de Brabant, où la fatigue & la misère l'obligèrent d'avoir recours à la charité des honnêtes gens. Elle y eut trouvé assez de secours pour passer en France avec moins de peine, si elle n'y eût été retenue par une raison qui ne lui permettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ses biens, dont la confiscation étoit déjà certaine, elle laissoit après

elle une fille de sept à huit mois , qui étoit née pendant le temps même de sa prison , & quelques semaines après la mort de son mari. La tendresse maternelle , jointe à ces deux circonstances , lui rendoit cet enfant si cher , que dans l'impossibilité de la prendre avec elle en fuyant , elle avoit été sur le point de lui sacrifier sa liberté & peut-être sa vie ; mais l'espérance que ses amis prendroient soin d'elle après sa fuite , & qu'en demeurant sur la frontière elle pourroit trouver des facilités pour se la faire apporter , avoit soutenu son courage. En effet , elle ne s'étoit pas trompée en espérant qu'elle ne demeureroit pas sans secours : mais ce fut le Gouverneur de la Ville qui eut cette attention lui-même , & qui confia son éducation à quelques personnes d'honneur , avec la condition ordinaire en Hollande , de l'instruire dans la religion Catholique , parce qu'elle y avoit été baptisée.

Cette nouvelle , dont la mere trouva moyen d'être informée , ne servit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de se retirer en France. Elle résolut d'attendre le temps où sa fille auroit la liberté

de disposer d'elle-même, comptant toujours de trouver assez d'occasions de lier commerce avec elle, & de favoriser son évasion lorsque l'âge lui permettroit d'y penser. Elle supplia les personnes qui l'avoient toujours secourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de son travail. Tout le monde prenant intérêt à son infortune, on lui ménagea une situation honnête dans un de ces Couvens de Religieuses où l'usage est d'avoir quelques femmes pieuses hors de la clôture, pour le service extérieur de la Maison. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite, avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt sortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de sa demeure, & dans quelle vûe elle s'y étoit arrêtée si long-temps. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune Captive; mais quoique le voyage ne fût point assez long pour l'effrayer, il falloit des commodités que personne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cherchoient, il survint un contre temps qui

augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du Bailli de B... ce même jeune homme qui a ouvert ici la scène, vit cette jeune personne dans la Maison où elle étoit élevée. Son destin fut de l'aimer après l'avoir vûe, & ses soins furent si ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment elle commença à souhaiter son départ avec moins d'impatience, & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son Amant, dont la prudence ne surpassoit pas l'âge, se persuada peut-être qu'il obtiendrait la liberté de l'épouser, ou du moins il la flatta si bien de cette espérance, qu'elle crut sa fortune assurée par l'amour. Elle en écrivit quelque chose à sa mere : mais l'expérience du monde faisant concevoir à celle-ci le danger d'une fille si chere, elle lui défendit absolument d'entretenir plus longtemps cette pensée, quelque mérite & quelques richesses qu'elle pût trouver dans son Amant; & faisant sur tout valoir le motif de la Religion, elle lui donna ordre de se hâter de la venir joindre, suivant quelques mesures qu'elle avoit prises pour faciliter son départ.

Le respect & l'obéissance l'emportèrent sur l'amour ; mais on crut le sacrifice assez rigoureux pour se permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un Amant chéri , il étoit juste de lui en marquer du moins quelque regret , & de ne pas l'exposer aux suites qu'on craignoit de son désespoir. En un mot , on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu & la nécessité où l'on étoit de le quitter. Lui , sans balancer un moment sur sa réponse , s'engagea aussi-tôt par les sermens les plus redoutables à la suivre au bout du monde. On combattit quelque temps cette résolution ; mais l'amour qui l'avoit inspirée aidant bientôt à la faire approuver , les deux Amans convinrent enfin de partir ensemble , & d'aller droit à N... où étoit la mere , & où ils se flatterent qu'à force d'instances & de soins ils obtiendroient tôt ou tard son consentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites journées de chemin , & leurs mesures furent prises avec tant de précautions , qu'étant arrivés le soir à la frontière , ils se crurent tout-à-fait hors du péril. Mais

il en restoit un qu'ils n'avoient pas prévu, & qu'ils n'évitèrent pas si heureusement. Deux Amans de cet âge, seuls, libres, sûrs du cœur l'un de l'autre, ne passerent point ensemble tant d'heures précieuses, ne se virent, ne s'entretenrent pas continuellement, sans sentir leur vertu exposée à d'étranges épreuves. La modestie défend une fille; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné si brusquement la Maison de son pere, devoit être extrêmement téméraire & entreprenant. Aussi ne laissa-t-il point échapper l'occasion. Il représenta à sa Maîtresse qu'ayant à craindre mille obstacles de la part de sa mere, c'étoit la seule voye certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même succès dans les mêmes occasions. On partit le lendemain, fort contens de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N... après avoir réglé de concert la conduite qu'on y devoit tenir.

Celle de la Demoiselle fut simple. Elle fit à sa mere une relation imaginaire des Avantures de son voyage, & sa figure lui servant de recommanda-

tion, elle obtint facilement la permission de vivre dans le même Couvent, jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de lui ouvrir d'autres voyes de fortune. Le jeune homme, suivant les mesures qu'il avoit prises avec elle, se logea dans la Ville, sous prétexte d'être venu pour faire ses études de philosophie, & trouva bientôt l'occasion de se lier avec le Directeur du Couvent. C'étoit un C. Religieux d'une Maison qui est à quelque distance de la Ville, & qui occupoit, selon l'usage, un appartement commode chez les Religieuses. L'air civil & ingénu du nouvel Ecolier, ses avances d'estime, & la dépense honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques sommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à son pere, disposerent si bien le Directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point avec une protection aussi sûre à lier connoissance avec la mere de sa Maîtresse. Rien n'étant suspect de la main qui le présentoit, il vécut librement dans la partie de la Maison qui étoit hors de la clôture, avec la satisfaction d'y être sans cesse auprès de

ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cause de tous ses malheurs ; car tandis que sa passion n'étoit combattue par aucun obstacle, il oublia que mille raisons devoient le faire penser, du moins pour l'intérêt de sa Maîtresse, à solliciter le consentement de sa mere pour leur mariage. La différence de sa Religion, qu'il s'efforçoit de déguiser, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'espérance que l'âge & les infirmités de la vieille Dame lui donnoient continuellement de se voir bientôt libre par sa mort, sont les seules raisons qu'il apporta depuis pour justifier son imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne se passerent point sans quelques marques d'une passion qu'il satisfaisoit sans ménagement. Toutes sortes de précautions furent employées pour les tenir secretes, & l'on se flatta même qu'il seroit aisé d'en imposer jusqu'à la fin à une mere vieille & dévote, & à quelques autres femmes aussi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres soupçons. L'Amant s'assura par ses libéralités une maison particuliere, à peu

de distance du Couvent , où il s'imagina plus follement encore que sa Maîtresse n'auroit besoin que de quelques heures pour se délivrer de son fardeau. Elle devoit , suivant son projet , regagner ensuite sa demeure , & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui rester de pâleur & de foiblesse. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit assez heureusement jusqu'au moment des grandes douleurs. Mais soit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la secourir , soit par des causes naturelles , l'opération devint si difficile & si dangereuse , que ne voyant plus d'autre ressource que le secours de la mere , les deux Amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit nécessaire de la faire avertir.

Elle vint , sans être encore assez éclaircie , pour se défier de la vérité. Quel spectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote , & qui n'y croyoit pas sa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant aussi-tôt qu'elle eut considéré le danger , elle remit les reproches à des temps plus tranquilles , & elle apporta tous ses soins à la soulager.

Le péril croissant , elle fit appeller le Pere Directeur , qui ne fut pas moins surpris d'une scene si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit d'être l'auteur du désordre , il fut marié sur le champ avec son Amante , & la mort qui sembloit n'attendre que ce moment , la délivra presqu'aussi-tôt de ses douleurs & de sa honte.

Le désespoir du jeune Amant répondit à l'ardeur d'une passion si constante. Ses regrets furent si vifs & si tendres , que la mere même y fût sensible ; & lui pardonnant des fautes dont il n'étoit que trop puni , elle crut lui devoir , comme à son gendre , une partie de la tendresse qu'elle avoit eue pour sa fille. Quoiqu'elle eût besoin elle-même d'être consolée , elle tourna toute son attention sur lui , sans le quitter un moment. Ses soins & ceux du Directeur calmerent ainsi la premiere violence de ses transports : mais cette assistance auroit paru intéressée , si elle eût pû prévoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes secours. Elle étoit menacée d'un coup dont elle se consola moins facilement , & qui fit rouvrir le tombeau

pour elle , huit jours après qu'il fut fermé sur sa fille.

Le secret ne put être gardé si fidèlement parmi les Confidens de cette Avanture , que le soupçon du moins ne s'en répandît jusqu'aux Religieuses , & la délicatesse de leur vertu s'allarmant de tout ce qui pouvoit la blesser, elles firent déclarer sur le champ au jeune homme & à la malheureuse mere , que la bien-séance ne permettoit plus qu'ils remis- sent le pied au Couvent. Un ordre si rigoureux , qui sembloit supposer que cette pauvre Dame avoit eu part à la faute de sa fille , acheva de vaincre le peu de constance que lui laissoient sa douleur présente & ses infirmités habituelles. Elle tomba dans de longs évanouisse- mens , qui tournerent en épilepsie , avec des convulsions si terribles que les spectateurs en étoient effrayés. Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droi- ture du jeune homme & l'excellence de son caractère. Il eut la force de suspen- dre ses propres peines , pour ne s'occu- per que de celles d'autrui , & n'épar- gnant pas plus sa bourse que ses soins , il fit pour sa belle-mere tout ce qu'elle

pouvoit attendre du fils le plus vertueux & du meilleur naturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé de son mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne recommença à sentir ses propres maux que lorsqu'il la vit pour jamais délivrée des siens.

Ses dépenses sans mesure, & les efforts qu'il avoit faits pour surmonter tant de peines, ruinerent également sa santé & sa bourse. Il se trouva dans une situation à laquelle il auroit succombé à son tour, si le Directeur qui conservoit toujours pour lui la même tendresse, ne lui eût rendu des services qu'il n'étoit plus même en état de demander. Il le fit transporter à son Couvent, qui étoit situé, comme je l'ai remarqué, à quelque distance de la Ville. Sa recommandation disposa les Religieux à le recevoir, & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétablissant peu à peu ses forces, ils lui inspirerent du goût pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La suite a fait voir que sa tristesse avoit eu plus de part à ce sentiment que les idées de conversion qu'on lui supposoit. D'ailleurs on conçoit bien

qu'avec les préjugés que la plupart des Protestans ont contre les sociétés Religieuses, il ne se peut guères qu'il ait jamais pensé sérieusement à prendre un état dont il ne connoissoit encore que les usages extérieurs. Aussi confessa-t'il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin, qui ne lui faisoit trouver de goût que dans la solitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde insupportable, la curiosité de s'éclaircir sur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au désavantage des Couvens, le porta à demander l'habit de l'Ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien apperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des mesures jusqu'au dernier engagement, & que la défiance cessant après les vœux, il apprendroit alors tout ce qu'il souhaitoit de savoir. Il les prononça dans cette vûe. Mais ne s'étant apperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant plus à le gêner, que le temps avoit emporté sa tristesse, & tou

res les idées d'infortune qui lui avoient fait goûter la retraite, il se laissa bientôt du joug, & il chercha, pour le secouer entièrement, l'occasion qu'il trouva en effet.



AVANTURES

D'UN GENTILHOMME ANGLOIS;

Relation curieuse de Siberie.

ON sçait en général que la Siberie est l'exil ordinaire des criminels de Moscovie ; mais soit qu'on revienne difficilement de ce lieu de misere, lorsqu'on a mérité d'y être envoyé ; soit que la joye d'en sortir fasse oublier ce qu'on y a souffert , peu de personnes nous avoient instruit de ce qui s'y passe. Quelques malheureux , à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le souvenir de leur infortune passée , donnerent , il y a quelque temps , par la bouche de leur Chef , des éclaircissemens très-curieux sur cette Contrée. Ce Chef étoit un Gentilhomme Anglois , Maître d'un Comptoir à

Petersbourg. Ayant été convaincu d'entretenir avec les Suédois quelques intelligences préjudiciables aux Russiens, il fut condamné à être conduit pour le reste de ses jours en Sibirie. Ses Facteurs avoient eu part à son crime. Ils furent enveloppés dans son châtimement. Quoiqu'il raconte moins ce qu'il a vu que ce qu'il a souffert, sa Relation n'en est pas moins agréable. Voici comme il s'exprime.

Notre voyage ne fut point assez pénible pour le mettre au rang de nos souffrances. Après quelques jours de marche dans une région glacée, où l'épaisseur de la neige ne nous permettoit pas de distinguer la couleur de la terre, nous arrivâmes au bord d'un grand Lac que nos Gardes nommerent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quelques Traîneaux qui devoient servir à notre route. Ils étoient chargés de provisions, & le premier soin de nos Gardes fut de nous faire remarquer qu'on vouloit nous traiter avec humanité. En effet, si l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu même que nous tenions continuellement allumé ne pouvoit nous défendre,

nous

nous eumes peu à souffrir pendant plus de trois semaines que nous fumes traînés fort légèrement sur la neige ou sur la glace.

Dans une si longue route il ne se présenta rien à nos yeux qui pût varier la scene , & diminuer notre ennui. Le Lac n'ayant point assez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords , nous n'apperçumes des deux côtés que des Campagnes couvertes de neige , sans la moindre apparence d'habitation. Ce ne fut que le vingt-troisième jour que les eris de joye de nos Gardes nous avertirent de quelque changement , & le spectacle que nous découvrîmes aussi-tôt leur épargna la peine de nous l'expliquer. Le Lac s'étant rétréci insensiblement , nous apperçumes au pied d'une Colline , qui nous paroïssoit borner depuis longtemps l'horison , quelques Tours d'une prodigieuse hauteur , mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste , puisque leur sommet étoit couvert de croix , & qu'on y voyoit pendre quelques misérables , qui avoient mérité apparemment cette punition par leurs crimes. Nos Gardes nous expliquèrent le sens

de ce spectacle. La Ville dont nous approchions étant le séjour du plus grand nombre des exilés , on vouloit qu'ils fussent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même supplice, & que la vie qu'on leur laissoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara que cet avertissement nous regardoit aussi , en nous exhortant à profiter d'un si terrible exemple.

Nous ne fumes pas long-temps à gagner le rivage , & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous restoient à faire jusqu'à la Ville. Les approches de ce lieu funeste répondoient à l'idée que nous en avions conçue sur la route. La nature sembloit l'avoir oublié dans la distribution de ses bienfaits. On y voyoit le Soleil , mais sans y ressentir sa chaleur , & sans recevoir presque aucun secours de sa lumière. Ses rayons tombant toujours obliquement , les habitans n'y devoient gueres le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la Ville , nous primes moins les bâtimens pour des Maisons que pour des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient désertes , & aussi glacées

que la campagne. Il s'élevait seulement des toits une fumée épaisse, la seule marque qui pût nous faire espérer d'y trouver des hommes.

Nos Gardes qui connoissoient déjà ce triste lieu, nous menèrent directement chez le Gouverneur. Il nous reçut humainement, mais voulant être informé de nos crimes & de notre sentence, pour régler sur cette connoissance la manière dont il devoit nous traiter, il nous fit mener dans une Maison fort éloignée de la sienne, où nous attendîmes assez long-temps ses ordres. On nous les apporta. Ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voisines pour passer le reste de notre vie à la chasse des bêtes sauvages dont elles sont remplies.

J'avoue que ma constance qui s'étoit soutenue jusqu'alors avec assez de fermeté, m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible desespoir. Je ne pus retenir mes larmes. Un sort si affreux me parut plus redoutable que la mort. Je résolus de mourir si je ne pouvois faire adoucir ma sentence, & je conjurai mes Gardes, de m'accor-

der un moment de liberté pour me présenter au Gouverneur. Cette faveur ne me fut pas refusée. Je parus devant l'arbitre de mon sort. Il fut sensible à l'exposition que je lui fis de mes infirmités; & ne voyant point qu'il y eut beaucoup de service à tirer de moi dans les Forêts, il consentit à me laisser vivre à *Ciangut*. C'est le nom de la Ville, ou plutôt de la misérable Bourgade où il fait lui-même sa demeure. En vain lui demandai-je la même faveur pour mes Compagnons. Ils partirent, & j'eus le mortel regret de nous voir séparer.

Mon supplice reçut ainsi quelque adoucissement, mais je n'en fus pas moins regardé des habitans de *Ciangut* comme un criminel & un malheureux proscrit. On me déclara bien-tôt de la part du Gouverneur, qu'il falloit me disposer à expier mes crimes par d'autres châtimens. Ils étoient moins rigoureux, mais ils me parurent si humilians, que l'orgueil agissant encore plus vivement sur moi que mes premières craintes, je sentis renaître la pensée que j'avois eue de me donner la mort.

Il étoit question , suivant l'usage des Moscovites , d'entrer dans la condition la plus opposée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Ma profession étoit le négoce. Je l'avois exercée trente ans avec la distinction qui est particulière aux Anglois , c'est-à-dire , au milieu de l'abondance & des plaisirs , libre , indépendant , servi d'un grand nombre de Commis & de Domestiques ; enfin dans la possession de tout ce qui peut rendre la vie douce & heureuse. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état en qualité de Crocheteur , obligé par conséquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain , & soumis à l'autorité de quelques misérables qui avoient un empire absolu sur ceux qui étoient condamnés au même sort. Cependant pour me consoler de cette affreuse disgrâce , on me proposa l'exemple d'une infinité de gens qui valoient beaucoup mieux que moi. Cette considération eut la force de m'inspirer de la patience. En effet , je ne fus pas long-temps à Ciangut sans y connoître cent personnes de distinction , qui étoient beaucoup plus à plain-

dre , par la distance de leur condition présente à celle dont ils étoient déchus. J'y (*) vis des Généraux d'Armées réduits au métier de Soldat , des Juges du premier Tribunal de Russie forcés d'être toute leur vie Exécuteurs de la Justice , des Seigneurs du plus haut rang devenus Valets d'un Bourgeois ou d'un Fermier ; enfin le renversement le plus insupportable de l'ordre établi par la nature , & par la providence du Ciel. Il est vrai qu'on prétendoit faire rentrer tous ces changemens dans l'ordre , en qualité de punitions ; mais je n'exagère point si j'affure que mon imagination en fut beaucoup plus blessée , qu'elle ne le seroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les pieds.

Cependant ma propre expérience diminua mon étonnement , & je me familiarisai plutôt que je n'aurois cru avec ma misère , & avec celle d'autrui. Je liai connoissance avec quelques-uns de

(*) Ceux qui ont quelque connoissance des usages de Russie , & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre le Grand , ne trouveront rien qui blesse ici la vraisemblance.

ces illustres coupables, & je ne leur trou-
vai point toute la tristesse que leur con-
dition devoit leur causer. Ils reçurent
avec joye mes offres d'amitié. Ils me
raconterent l'histoire de leurs malheurs,
& soit habitude ou force d'esprit, ils
me témoignèrent presque tous une rési-
gnation extraordinaire à leur mauvaise
fortune. Peut-être, faut-il attribuer
cette constance aux sentimens aveugles
de respect & de soumission que tous les
Moscovites ont pour leurs Souverains,
c'est-à-dire, aux mêmes motifs qui por-
tent les Turcs à rendre le cou sans mur-
mure au sabre ou au cordon des muets
du Grand-Seigneur. Ils paroissent per-
suadés comme ceux-ci, qu'une sentence
de mort prononcée par leur Czar est un
passe-port assuré pour le Ciel.

Mais ces idées de Religion que j'a-
vois d'abord admirées, faillirent peu
après de causer ma perte. On ne m'a-
voit jamais chagriné à Petersbourg sur
la religion Anglicane dont je faisois
profession, & je me flattois d'avoir la
même liberté dans mon exil. En effet,
je fus libre, tant qu'on ne se défia point
que je pensasse autrement que les habi-

tans du Pays : mais il étoit impossible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroissais jamais à l'Eglise ; & je ne songeai d'ailleurs à rien moins qu'à sauver les apparences. Le bruit se répandit sourdement que j'étois Hérétique. Je m'aperçus bien-tôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques Exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre ; & pour comble de malheur, les Maîtres de qui je dépendois commencerent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai longtemps à quoi je devois attribuer cette nouvelle disgrâce. Enfin, deux *Papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demanderent d'une manière pressante s'il étoit vrai que je fusse Hérétique. Je répondis ingénument que j'étois né dans l'Eglise Anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec assez de douceur ; mais nous avons ordre du Gouverneur de sçavoir vos opinions, & de vous déclarer que si vous faites difficulté d'embrasser notre foi, vous serez banni dans les Forêts.

Je me plaignis beaucoup de cette menace. Je demandai si la Sentence de la Cour portoit que je dusse changer de Religion. On convint qu'elle ne contenoit rien qui regardât cet article ; mais le Gouverneur qui avoit une autorité absolue sur les Exilés , & qui étoit fortement attaché à la religion Grecque , ne vouloit pas souffrir qu'on en professât d'autre à Ciangur ; de sorte que la principale raison que ces bons Papas firent valoir pour me convertir , fut la volonté de leur Maître. J'ouvris alors les yeux sur la conduite qu'on tenoit depuis quelque temps avec moi , & sur ce que j'avois à craindre du zèle aveugle d'une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide , si je n'eusse eu que la mort à redouter ; mais outre l'étrange humiliation de mon état , je fis réflexion que mon sort étoit devenu plus triste que jamais par le refus que tous les habitans faisoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les Forêts ? J'avois au contraire l'espérance d'y rejoindre mes Compagnons. Je m'étois repenti mille fois de les avoir

quittés. Ainsi sans marquer la moindre résistance à la déclaration que je venois d'entendre ; je demandai , comme une faveur , d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le Gouverneur surpris de ma résolution , après les instances avec lesquelles il se souvenoit de m'avoir vu demander une grace toute opposée , souhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon Avanture ayant fait quelque bruit dans la Ville , son épouse & quelques autres femmes eurent la curiosité de me voir. La compagnie étoit nombreuse. Malgré la pauvreté de mes habits , & l'air de langueur qu'une si longue misère avoit dû répandre sur mon visage , je fus excité par la vue de plusieurs femmes aimables à rappeler quelques restes de politesse dans la maniere de me présenter & dans mes discours. Le Gouverneur , quoique fort humain en apparence , n'en fut pas moins inflexible ; mais son épouse & les autres Dames furent si touchées de la constance qui me faisoit préférer les Forêts au changement de

mes opinions , qu'elles unirent leurs prières pour le fléchir en ma faveur. Il les rejetta avec beaucoup d'opiniâtreté , & je remarquai , en me retirant , qu'elles étoient choquées de lui trouver si peu de complaisance.

Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les entendre , & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ , je me mis en chemin sous la protection du Ciel & sous la conduite de deux Gardes. Nous marchâmes l'espace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur si certain , que les souhaits même me paroissant inutiles , je n'en faisois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le secours du Ciel n'avoit jamais été si proche de moi. Mes Gardes s'arrêtèrent à l'entrée d'une Forêt , & me déclarant que mon voyage étoit fini , ils m'annoncerent un bonheur que je n'avois nulle raison d'espérer.

L'épouse du Gouverneur , picquée du refus opiniâtre de son mari , n'attendit pas le moment de mon départ pour satisfaire son ressentiment. Elle fit entrer dans ses idées quelques-unes de ses amies , qui avoient marqué de la

compassion pour mon sort , & elles résolurent ensemble de me rendre la liberté. Le temps pressoit si fort , que sans pousser trop loin leurs vues dans l'avenir , elles s'arrêterent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes Gardes. Elles y réussirent si bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables , & me servirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le dessein de la Gouvernante , ils m'expliquerent les premières mesures qu'on leur avoit fait prendre pour ma sûreté. La nuit précédente , ils étoient venus dans la même Forêt , avec un Traineau couvert qu'ils y avoient laissé pour mon usage , c'est-à-dire , pour me servir de demeure jusqu'à ce que les Dames eussent pris d'autres résolutions. Les provisions qu'ils avoient apportées pouvoient nous suffire pour quelques jours ; car dans ces vastes Déserts , on voyage long-temps sans trouver de lieux habités , & l'on porte avec soi d'une habitation à l'autre tous les secours qui sont nécessaires sur

la route. Ils me conduisirent vers le Traîneau, qui étoit caché dans l'épaisseur des Arbres. Nous y primes quelques rafraîchissemens, & pour combler ma joye, ils m'assurèrent que la Gouvernante s'étoit engagée avec trois Dames de ses amies à me venir voir l'après-midi, sous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuse visite. Ma reconnoissance s'exprima d'une manière si vive & si tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut satisfaire d'abord la curiosité qu'on marqua de connoître ma Patrie, & le fond de mes Aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infortune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compassion. Ce fut l'effet qu'il produisit. Je vis quatre Dames aussi touchées de mon sort que si le sang ou l'amitié les eut émues en ma faveur. Nous tinmes conseil sur les moyens de finir mon esclavage. Quelques secours qu'elles pussent me procurer, il n'y avoit aucune espérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Petersbourg à

Ciangut, de reconnoître la route & les vastes contrées qui séparent ces deux Villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient seul : mais les Dames n'étoient pas moins inquiètes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entreprise. Il falloit donner une couleur vraisemblable au prompt retour de mes deux Gardes, sans quoi notre secret ne pouvoit durer plus long-temps que leur absence. Il étoit peut-être assez facile de persuader au Gouverneur que j'étois mort en chemin ; mais étant si proche de Ciangut, le hazard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-seulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'exposois la Gouvernante au ressentiment de son mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, sans renoncer à toutes sortes de consolations & de secours ; & s'il falloit vivre dans une solitude affreuse, au milieu des Forêts & des Bêtes sauvages, il m'importoit peu d'être libre, puis-

que je n'avois rien de plus triste à craindre dans l'esclavage.

Je ne sçais à quoi ces fâcheuses réflexions nous auroient conduits, si la force d'un embarras si pressant ne m'eût fait rappeler tout ce qui pouvoit contribuer à mon salut. Je me souvins de mes Compagnons d'exil. Ils étoient quatre; deux Anglois, un Suédois, & un Moscovite. Je proposai à la Gouvernante de leur envoyer les deux Gardes; avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet; car le voyage des Gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du Gouverneur, & le retour de mes Compagnons me faisoit espérer de pouvoir me sauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que parmi les Esclaves qui tremblent au seul nom de leurs Maîtres, l'ordre de la Gouvernante ne fût aussi respecté que celui du Gouverneur même.

Les Gardes partirent. Je demeurai avec les Dames, qui me donnerent de nouvelles marques de leur compassion & de leur estime. La misère où j'étois

encore ne m'empêcha point d'être sensible aux charmes de la plus jeune ; mais je rejettai un sentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes ensemble de pourvoir soigneusement à mes besoins , & de renouveler souvent leur visite. Les Gardes n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce temps étoit si court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc sans regret que je vis partir mes charitables libératrices , assez consolé de l'espérance de les revoir. Comme la nuit approchoit , je me tournai vers mon Traineau , qui devoit servir à me défendre des injures de l'air. Il ressembloit beaucoup pour la forme au corps de nos Carosses , avec cette différence , qu'étant doublé de peaux d'Ours , & n'ayant qu'une ouverture fort étroite , un homme de ma force & de mon âge pouvoit y résister au froid par sa propre chaleur. Il étoit néanmoins si léger , que d'une seule main je le faisois glisser facilement sur la terre ; car nous étions dans la plus belle saison , & le Soleil avoit eu assez de force pour fonder

dre la neige jusques dans les Forêts. Cependant les nuits étoient si froides que je n'attendis pas l'obscurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entrai dans le Traineau ; & j'en fermai la porte avec soin. Ma situation n'étoit pas si incommode que le sommeil ne s'emparât bien-tôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures , avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouissois si heureusement de l'oubli de mes infortunes¹, mon repos fut troublé tout d'un coup par l'agitation violente du Traineau. Je me réveillai avec frayeur , mais ne pouvant m'imaginer d'autre cause de cet accident que les mouvemens qu'on se donne quelquefois dans le sommeil , je ne me défiai point du nouveau malheur qui me menaçoit. Après quelques momens de tranquillité , je sentis que ma demeure recommençoit à trembler , & les secousses redoublerent bien-tôt avec tant de force que le Traineau fut renversé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un gratement continuel qui se faisoit contre les ais de ma Cage.

Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portière, de peur qu'elle ne s'ouvrit d'elle-même, ou qu'elle ne put l'être en dehors; & ce soin joint à la posture gênante où je me trouvois par le renversement de mon Traineau, me fit passer cinq ou six heures dans une contrainte plus affreuse que tous les supplices. Enfin, les gratemens & l'agitation cessèrent; mais je n'en eus pas plus de hardiesse à sortir de ma prison, lors même que je m'aperçus du retour de la lumière. Comme j'avois des provisions suffisantes pour vivre quelque temps sans autre secours, & que je recevois de l'air par une lucarne qui servoit en même-temps à me donner du jour, je résolus d'attendre dans cette situation la visite des Dames, ou le retour des Gardes.

La Gouvernante se souvint heureusement de sa promesse. Elle me vint voir, avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin dissipa toutes mes craintes. Je me hâtai de sortir de

mon Traineau , pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre si j'avois eu quelques témoins de ma foiblesse. Je balançai même si je devois parler de mon Avanture , & sur-tout de ma frayeur ; mais quoiqu'échappé du danger , je songeai qu'il pouvoit se renouveler la nuit suivante , & qu'un peu de conseil ne me seroit pas inutile ; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus sérieusement que je ne m'y attendois , & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cause. C'étoient , me dit-on , les *Benors* , ou d'autres animaux féroces , qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon Traineau après le coucher du Soleil , & de tenir ma porte bien fermée. Ces *Benors* sont une espèce d'Ours qui marchent toujours en grand nombre dans les Forêts de Sibérie. Ils sont furieux & cruels , lorsque la faim les presse , & l'on voit des hivers , où sans craindre les armes des habitans du Pays , ils se précipitent jusques dans les Bourgades pour y chercher leur proie.

Cette soif de sang diminue beaucoup en Été , parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui servent à leur nourriture. Mais ils sont toujours assez dangereux pour se faire redouter , & les Voyageurs n'ont point d'ennemis plus à craindre dans les Forêts. Cependant les Dames me rendirent le courage , en m'assurant que je devois être tranquille dans mon Traineau , & qu'on n'avoit point d'exemple que les Chasseurs , qui ne sont pas logés autrement , y eussent jamais reçu la moindre insulte. Je demeurai sans inquiétude pour la nuit suivante ; & ne voyant plus rien dans mon Fort qui ne me promît un avenir plus heureux , je me livrai avec moins de réserve au plaisir d'entretenir les quatre Dames. La maniere dont elles reçurent mes civilités & mes flatteries me fit juger que la galanterie n'est pas inconnue dans ces climats glacés & barbares. Celle dont j'ai déjà loué les agrémens s'aperçut bien-tôt que je faisois quelque distinction entre elle & ses Compagnes. Ses yeux me dirent mille choses que je ne craignois point d'expliquer en ma faveur ; & je trouvai le

moyen de tirer d'elle , avant que de nous quitter , des marques encore plus certaines de ses sentimens.

Je ne fus pas plutôt seul que jettant les yeux sur le Traineau qui me servoit de demeure , sur mes habits qui tomboient en pièces , enfin sur toutes les circonstances de ma fortune , je ne pus m'empêcher de rire du penchant qui me portoit à la tendresse , lorsque je manquois des commodités les plus nécessaires à la vie. Est-il donc plus doux d'aimer que de vivre , m'écriai-je , en admirant ce qui se passoit dans mon cœur , & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout d'un coup la joye , & dans une situation qui me faisoit regarder la vie comme un fardeau ? Sans chercher plus long-temps la cause de ce prodige , je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le soulagement de ma condition. Je regagnai mon Traineau dans ces charmantes idées , & j'y passai quelques heures avec plus de satisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les suivre.

Les Benors ne manquerent point de

revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclaircissement que j'avois reçu des Dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils pussent me faire étoit d'interrompre mon sommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le Traineau, & je comptai d'essayer ainsi jusqu'au jour la même scene que la nuit précédente. Je m'accoutumois insensiblement au branle, lorsque je m'apperçus que le Traineau étoit poussé avec beaucoup de force & de vitesse, & qu'à juger de l'espace qu'il pouvoit parcourir par la rapidité de son mouvement, je serois bien-tôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait partir. Ma première pensée fut d'attribuer cette Avanture aux Dames, qui étoient fort capables de vouloir se réjouir un peu à mes dépens. Mais quelle appatence qu'au milieu de la nuit & à deux lieues de Ciangut, elles eussent osé risquer leur santé & leur vie même pour se faire un divertissement de ma frayeur ! Cette réflexion ne me ramena que trop juste à la vérité. Je me déliai des Benors. Les cordes qui servoient à tirer le Traineau étoient pendantes. Je

ne doutai point que ces animaux , qui sont fort adroits , n'eussent pu les saisir avec les dents pour m'entraîner dans le fond de la Forêt.

Je me recommandai au Ciel , car il n'y avoit que son secours qui pût me sauver d'un danger si pressant. La seule image d'une troupe d'Ours affamés , qui m'enlevoient avec cette violence , & cette opiniâtreté étoit capable de me causer des transports mortels. Je me figurois déjà le Traineau déchiré en mille pièces , & ces Bêtes cruelles acharnées sur moi avec leurs griffes & leurs dents sanglantes. L'effroi terrible que me causa cette idée m'arracha des cris , ou plutôt des hurlemens , dont je ne m'apperçus que par l'effet qu'ils produisirent , ils épouvantèrent les Benors. Je jugeai du moins par le repos où ils me laisserent pendant quelques minutes qu'ils s'étoient éloignés , & revenant un peu à moi-même , j'osois déjà me flatter que le Ciel avoit entendu ma priere. Mais ils revinrent aussitôt à la charge. Mon désespoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvelai furent

inutiles , & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuse que je croyois inévitable.

Je ne fus pas trainé plus loin , mais les gratemens & les agitations durèrent tout le reste de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes espérances. Je me persuadois au contraire que le jour ne reviendrait que pour éclairer mes derniers momens , & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure , il ne seroit que plus aisé aux Benors de m'arracher de mon azile avec le secours de la lumière. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui passerent par la lucarne me donnerent la hardiesse d'y jeter les yeux ; mais l'ouverture en étoit si étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient assiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laisserent jouir jusqu'au soir. Mais je confesse qu'elle ne fit point renaître mon courage , & que je passai le jour entier dans un tel excès

cès d'abattement que je ne pensai pas même à prendre la moindre nourriture.

Ma seule espérance étoit que la Gouvernante & ses Compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laissé , s'imagineroient aisément mon malheur , & me chercheroient avec assez de zèle pour découvrir mes traces. J'étois résolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon Traîneau. Cependant la nuit arriva , & je ne vis nulle apparence de secours. Mes tourmens recommencèrent dans l'obscurité ; ils durèrent encore jusqu'au jour. Je me trouvai si affoibli le matin que la nécessité me força de recourir à mes provisions. Je continuai ensuite de me flatter , comme j'avois fait la veille , que des femmes de qui j'avois reçu de si généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais sort. Elles pensoient effectivement à moi , mais le succès de leurs soins ne répondoit pas mieux à leurs desirs qu'aux miens.

Enfin , je passai une semaine entière dans le Traîneau , à me livrer tantôt au desespoir , tantôt à l'espérance , à

croire chaque nuit ma perte assurée ; & si je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour , à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le Ciel employa pour m'ouvrir des voyes inespérées de salut. Mes provisions ne pouvant me suffire au-delà de cinq ou six jours , je conçus à la fin du quatrieme , que si je m'obstinois plus long-temps à demeurer dans mon azile , il seroit trop tard pour le quitter , lorsque je manquerois absolument de vivres ; car en supposant que j'échappasse aux griffes des Benors , de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas , je ne pouvois espérer qu'une Forêt de Sapins & d'autres Arbres stériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion , les impressions de ma crainte se trouverent si profondes , que je vis finir toutes mes provisions sans pouvoir gagner sur moi-même d'ouvrir ma portiere. Je demeurai même à jeun le sixieme jour , incertain encore du parti que j'avois à prendre , & comptant toujours sur la générosité des Dames Russiennes.

Mais je sentis à la fin qu'il falloit périr de maniere ou d'autre ; & des deux genres de mort dont le Ciel me laissoit le choix , je connus par une faim dévorante que les griffes & les dents des Benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'étoit le moins certain ; car mes forces étoient déjà si épuisées qu'il m'en restoit à peine pour marcher.

Je sortis du Traineau. Mes premiers pas furent chancellans , & je ne sçais si c'étoit l'effet de ma crainte plus que de ma foiblesse. Je considérai un moment les traces des Benors sur le sable & sur ma demeure. Le cuir qui couvroit le Traineau étoit misérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais , dont l'épaisseur m'avoit défendu , quoiqu'ils fussent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis , & le peu qui en étoit resté portoit l'empreinte de leurs morsures. Ce spectacle me glaça le sang.

Il devoit être environ midi. Le Soleil qui étoit dans toute sa force me rendit un peu de vigueur , & me fit espérer en même-temps que des animaux qui

avoient toujours choisi la nuit pour me tourmenter , ne se présenteroient pas en plein jour sur ma route. Mais de quel côté tourner ? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain espace , je ne voyois à quelque distance de moi que des Arbres aussi anciens que la terre , dans lesquels je ne pouvois m'engager sans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée , & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'Astronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile , comme si rien n'eût été plus pressant pour moi que de m'éloigner du Traineau , & que les Benors n'eussent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au sommet d'une Colline , où je me trouvai forcé de m'asseoir sur l'herbe par foiblesse & par lassitude. Heureusement qu'il me restoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la dernière ressource. J'allois les avaler , lorsque j'aperçus autour de moi un grand nombre de

Champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets sauvage comme une faveur du Ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence. Pour moi qui reconnus dans ce secours un effet sensible de ses soins, je fais profession de lui devoir la vie qu'elle m'a conservée. Il me sembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai si fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, résolu de monter sur un Arbre au coucher du Soleil, & d'en faire mon azile pendant la nuit. J'emportai tous les Champignons que je pus cueillir. Une nourriture si simple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne pussent être de la même utilité dans le besoin. Je me trouve, disois-je, dans l'état où furent les premiers hommes après la création. Ils connoissoient peu ce qui étoit propre à leur servir

d'aliment. Ils ne purent devoir ces lumieres qu'à l'expérience. Je puis les acquérir comme eux par la même voye.

Je marchai avec ardeur en m'occupant de ces réflexions. Mais dans le temps que tout étoit tranquille autour de moi, j'entendis les cris aigus de quelques animaux que je ne pus reconnoître. La peur me saisit de nouveau. J'eus recours à l'Arbre le plus voisin, qui pourroit être ma seule retraite, & je ne fus pas deux minutes à gagner le sommet. Le Soleil étoit encore fort haut sur l'horison. Quelle fut ma surprise d'appercevoir au premier coup d'œil les Tours de Ciangut, qui ne me paroissent pas éloignées de deux lieues ! Je me reprochai amèrement de n'avoir pas pensé plutôt à reconnoître ainsi les environs, & dans le premier mouvement de ma joye, je fus porté à descendre, sans me souvenir des animaux qui avoient causé ma frayeur. Ils étoient néanmoins au pied de l'Arbre. Ce spectacle imprévu m'épouvanta si fort, que perdant l'attention que je devois avoir à ce qui soutenoit mes pieds & mes mains, je tombai au milieu d'eux,

& j'en écrasai un par ma chute. Les autres prirent la fuite, aussi effrayés que moi en apparence, & je demeurai quelques momens étendu près de celui que j'avois tué, sans oser croire encore qu'il fût hors d'état de me nuire. Enfin, le voyant immobile, je me levai sans bruit, & je tournai vers Ciangut.

A peine eus-je fait cent pas qu'un autre bruit, mais trop heureux pour m'en plaindre, me causa encore quelques mouvemens d'épouvante. Je crus entendre la voix de plusieurs personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Mais c'étoit assez que ce fut des hommes pour m'inspirer bien-tôt de la confiance. Je les joignis en un moment, & par un miracle plus incroyable que tout ce que j'ai raconté, je les reconnus pour mes Compagnons d'exil.

Étant arrivés en moins de huit jours avec les deux Gardes au lieu où ceux-ci m'avoient laissé, ils s'y étoient arrêtés quelque temps, surpris de ne pas m'y trouver. Ils y avoient attendu les Dames de Ciangut, qui leur avoient appris ce qu'elles sçavoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eue les

avoient portées pendant plusieurs jours à prendre toutes sortes de voyes pour me secourir. Sous prétexte de chasse, elles avoient envoyé dans la Forêt des personnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune personne qui avoit conçu pour moi quelques sentimens favorables, en avoit paru affligée, sur-tout lorsqu'ayant interrogé plus particulièrement mes Compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naissance, & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru reconnoître elle-même de mon caractère. Cependant la Gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eut pû disparoître absolument avec un Traineau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ses premiers soins. Elle avoit voulu que les deux Gardes & les quatre Exilés demeurassent quelque temps dans le lieu où elle m'avoit vû la dernière fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être

pénible pour des gens qui revenoient de la chasse des Bêtes les plus farouches , & qui avoient passé tant de nuits dans de mauvais Traineaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chasse aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joye que j'eus de me retrouver avec mes Compagnons ne l'emporta gueres sur celle que je ressentis de la bonté des Dames Russiennes , & surtout des tendres sentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de passion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoissance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne servit qu'à l'augmenter. Elles porterent la complaisance jusqu'à nous retenir plus de six mois dans la Forêt de Ciangut. Enfin lorsque la Czarine , après la mort du célèbre Pierre I. son époux , rappella des déserts de Sibérie tous les Exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux , il fallut les quitter , & nous

nous flattames d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conservames de notre côté le plus vif souvenir de leurs bontés.



HISTOIRE

DE DONNA-MARIA, (*)

& du jeune Prince Justiniani.

DONNA-MARIA, sans être d'une famille des plus illustres, étoit née de Parens nobles. Ayant perdu son pere & sa mere dès son enfance, elle demeura sous la conduite d'une tante assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle & de tendresse. Elle parvint à l'âge de quatorze ou quinze ans, sans

(*) On ne sçait pas par quelle raison l'héroïne de cette histoire fut appelée Donna-Maria. C'étoit une Italienne. *Donna* ne se dit qu'en Espagne. C'est *Signora* en Italie. Au reste ces Aventures ne sont point une fiction; & les papiers publics parleront dans le temps de la mort du Prince Justiniani.

H vj

que rien eut altéré son repos & son innocence : mais l'amour vint empoisonner sa vie dans une Campagne solitaire d'où elle n'étoit jamais sortie. Le Prince Justiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort assidument auprès d'elle. Le voisinage d'une de ses Terres lui en procurait la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ses soins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'est que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vûes du Prince, & s'il pensoit à l'épouser. Quoique d'un rang fort inférieur au sien, elle étoit d'un sang noble, & sa fortune n'étoit pas méprisable. Mais elle se livroit au penchant de son cœur, sans s'occuper de ces réflexions, lorsqu'elle se trouva exposée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu jusqu'alors dans la même solitude qu'elle, prit plaisir à voir souvent le Prince dans sa Maison. Loin de s'allarmer pour l'intérêt de Donna-Maria, elle contribua par ses civilités à rendre ses visites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que simple goût pour l'amusement &

la compagnie ; mais l'air complaisant du Prince , qui se croyoit intéressé à la ménager , lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans inclination pour elle , & que celle qu'il marquoit pour sa nièce étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse , avec quelque beauté , & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout à la fois possession d'elle , & firent un progrès presque égal dans son esprit & dans son cœur.

Le Prince & Donna-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup. Mais aux premières marques qu'ils en eurent , ils ne regarderent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire , le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de se voir plus librement. Ils se flatterent quelque temps de cette opinion ; jusqu'à ce qu'étant un peu fatigués de sa présence continuelle , il résolut de concert avec son Amante , de la traiter plus froi-

dement pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette différence ; & s'imaginant que sa nièce pouvoit être sa rivale , elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant , pour garder quelques mesures , elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manieres. La crainte d'offenser le Prince lui fit conduire ses desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Donna-Maria à un jeune homme du voisinage , qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle ; elle régla secrètement toutes les conditions de ce mariage , & elle n'en avertit sa nièce que la veille du jour marqué pour l'exécution.

Le respect de Donna-Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de pere & de mere , la jetta dans un extrême embarras. Malheureusement le Prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine , & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture , pour rendre le succès de ses vûes plus certain. Cepen-

dant l'amour trompa sa prévoyance. Il inspira assez de fermeté à Donna-Maria pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse, & l'aversion qu'elle avoit pour le mariage. La jalousie de sa rivale plus éclairée que jamais, se convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits ; & par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduisit elle-même pendant la nuit dans la chambre de sa nièce le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouse.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette nécessité, pour appaiser l'éclat d'une si étrange Avanture ; ou du moins de la deshonorer dans l'esprit du Prince. Elle prit soin de répandre elle-même ce qui s'étoit passé, en eachant avec une adresse cruelle, que sa nièce s'étoit tirée heureusement des mains du Ravisseur. Le Prince, qui revint quelques jours après, n'eut besoin que d'un moment d'entretien avec sa Maîtresse pour se convaincre de sa fidélité & de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de

sa tante ne faisoit que redoubler ; & pour la venger de l'insulte qu'elle avoit reçue , il fit maltraiter par ses Domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chere après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser , mais que ne pouvant espérer l'aveu du Prince son pere , il n'y avoit point d'autre voye pour être à elle que de lui donner la main en secret , jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mit tous deux en liberté. Elle y consentit avec joye. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur , & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fidèles , il sembloit que rien n'étoit capables de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches , qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa nièce ne souffrant plus aucun ménagement , elle jura sa perte , au risque même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser ,

à exécuter toutes ses volontés. Il avoit deux motifs au lieu d'un ; son ressentiment contre le Prince , dont il avoit été maltraité , & sa passion pour Donna-Maria , qu'il se flattoit toujours de vaincre par la constance : on se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa Maîtresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux , & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment se feroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le service qu'on a rapporté ? Il entra dans toutes ses vûes. Elle lui recommanda de se rendre à Rome , un jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa nièce. Elle la prit effectivement avec elle , sous prétexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers Marchands , pour faire traîner le temps en longueur , & lorsqu'elle vit la nuit arrivée , elle reprit avec elle le chemin de sa Terre dans son équipage. Trois hommes qu'elle avoit apostés sur la route arrêterent le Carosse dans un endroit écarté ; ils les volèrent toutes deux avec des menaces feintes , & se

faifissant de Donna-Maria , qu'ils regardoient , difoient-ils , comme la plus grande partie de leur proie , ils ordonnerent brufquement à fa tante de fe rendre feule à fa maifon.

On peut juger quelle fut la frayeur & la confternation de cette jeune perfonne lorsqu'elle fe vit au milieu de trois Voleurs , dans l'obfcurité de la nuit , & fans efpoir même que fes cris , qui étoient fon unique reflource , puffent être entendus. La perte de fon honneur & de fa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernieres extrêmités , elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par fes cris. Il fut à elle dans un instant. C'étoit le jeune homme , qui agiffoit de concert avec la tante , il feignit de ne la pas reconnoître ; mais s'adreffant aux trois hommes qui s'étoient faifis d'elle , il les exhorta à traiter une perfonne de fon fexe , avec plus d'humanité. Il ajouta que fi leur profeflion étoit de voler , il leur offroit volontairement fa bourse , à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette

Jeune Demoiselle. Ils lui refuserent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, se jeta aussi-tôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Donna-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ô Ciel ! que vous rendrai-je pour un tel bienfait ? Ensuite, s'adressant aux Voleurs ; Messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette Demoiselle en sûreté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle ; & lui ayant fait considérer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource : la rencontre que j'ai faite de vos Ravisseurs, ajouta-t-il, est un miracle du Ciel en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette proposition dût paroître à Donna-Maria, il

n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte , si elle demouroit entre les mains de ces trois hommes , & l'espérance du moins de se défendre plus facilement , lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul , lui arracherent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son Libérateur , qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois autres , continua de traiter avec eux dans sa présence , pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit , & les congédia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seule avec lui. Il la pressa d'exécuter sa promesse ; danger plus redoutable que celui dont elle se croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le Ciel qui pût la secourir ; mais il veilloit sur elle.

Donna-Maria demeurée seule & sans défense avec un Amant qui la respectoit si peu , conçut que s'il lui restoit quelque choix à faire , ce n'étoit plus qu'entre le sacrifice de son honneur & celui de sa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime , il n'y a jamais

dans ces occasions deux à parier contre un en faveur de la vertu ; non que la vertu manque de force pour demeurer victorieuse , mais elle est comme suspendue par la crainte , lorsque celle-ci s'empare du cœur , & ne présente à l'esprit que les horreurs de la mort ; de sorte que sans en être plus foible , elle cesse seulement d'agir , parce qu'il devient comme impossible qu'elle se fasse entendre. Je ne décide point de quelle maniere cette scene auroit pû se terminer , si Donna-Maria eut regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des personnes de son âge ; mais les chagrins qu'elle avoit essuyés , ceux qu'elle prévoyoit encore , & sur-tout la pensée qu'en achetant la vie par un crime , elle alloit se rendre indigne de son Prince , & perdre tout droit à son amour ; ces trois raisons étoient suffisantes pour lui rendre la vie odieuse , & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le temps de faire ces réflexions pendant qu'un reste de bienfaisance faisoit attendre au jeune homme que les Voleurs supposés fussent éloignés. L'ayant pressée aussi-tôt de tenir sa pro-

melle , il fut surpris de la voir tomber à ses genoux , & de recevoir d'elle une réponse touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette priere fut sans doute accompagnée de larmes , & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être insensible à la compassion , puisqu'il étoit si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'étoit point un scélérat , ni un barbare. La tante de Donna - Maria l'avoit empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente , & l'éguillon de la jalousie , il n'est pas surprenant qu'il eut marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour qui est capable successivement de tous les excès , les fit passer en un moment des plus lâches desirs aux plus nobles sentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir ; & la résolution formée du crime , qui l'avoit rendu si téméraire , étant enfin sortie de son cœur , il parut plus tremblant devant sa Maîtresse qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcé la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'appaiser, l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avoit jetté par ses mépris. Il la conjura de lui rendre la vie plus aisée à supporter, ou de lui donner la mort ; c'étoit la même scene ; les rôles seulement étoient changés. Donna-Maria, sans être fort versée dans l'art de ménager les passions des hommes, tira de son esprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience ; elle crut que dans une occasion de cette nature, il falloit flatter une passion si dangereuse. Voilà, lui dit-elle, des témoignages qui me persuadent de votre tendresse, & j'y suis plus sensible que je ne l'ai été jusqu'à présent à tous vos soins. Elle le pressa ensuite de la conduire promptement chez sa tante, en continuant de lui promettre qu'il seroit content de sa reconnoissance.

Ce pauvre Amant baisa la trace de ses pas, & se crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en étoit promis de si

différentes. Dans le mouvement de sa joye , il crut se faire un mérite d'apprendre à sa Maîtresse , que c'étoit par les conseils de sa tante qu'il s'étoit porté à lui causer le chagrin qu'elle venoit d'essuyer , & en lui racontant de quelle maniere l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre service , en effet , que de lui découvrir la malignité de sa rivale , & par conséquent de lui inspirer de la défiance contre les nouvelles insultes de cette furieuse. Donna-Maria résolut sur le champ de profiter de cette ouverture , pour chercher un azile dans une autre Maison que la sienne. Elle fit connoître son dessein au jeune homme , qui ne se fit pas presser pour y consentir , parce qu'il se flatta aussi-tôt qu'en lui procurant lui-même une retraite , il auroit la liberté non-seulement de la voir & de lui rendre ses soins , mais de disposer d'elle avec une espece d'empire. Il lui proposa la Maison d'une parente qu'il avoit dans un Village voisin , & Donna-Maria qui ne pensoit qu'au danger présent accepta l'offre volontiers. Elle se mit à cheval derriere lui. L'obscurité de la nuit

nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laisserent pas de marcher quelque temps assez satisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triste Maria sentoit au fond du cœur toute la dureté de son sort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit gueres de prendre une certaine confiance dans son guide. Quoique son repentir parût sincère, il venoit à la suite d'un projet si horrible, qu'elle n'y pouvoit penser sans fremir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de son changement, qu'à un miracle du Ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ses criminels desseins. Quelle assurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître ? Elle pressentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle se laissoit conduire, sa liberté seroit éternellement contrainte, ou lui seroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions, elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin, & qui étoit accompagné de plusieurs personnes à cheval. Son guide pensoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui représenta

sans affectation , que marchant tous deux de concert , ils n'avoient à craindre la rencontre de personne. Déjà le Carosse étoit assez proche , & le grand nombre de Laquais & de flambeaux annonçoit une personne de distinction. Donna - Maria prit sur le champ un parti fort étrange. Elle se laissa glisser de dessus la croupe , & courant légèrement au-devant du Carosse , elle étendit les bras , en suppliant le Cocher d'arrêter. Ce spectacle fixa effectivement toute la troupe. Le Cardinal C... qui en étoit le Maître , & qui retournoit à Rome , quoique la nuit fût fort avancée , mit la tête à la portiere. Il fut surpris d'appercevoir une jeune fille , bien mise & pleine de charmes , qui vint se jeter à genoux devant lui , & qui le pria , en joignant les mains , de lui sauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans son Carosse. Elle l'accepta ; & son guide , ou plutôt son Ravisseur , craignant que cette scene imprévüe ne tournât point favorablement pour lui , se hâta de prendre la fuite avec toute la vitesse de son Cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une douleur passagere ne servent qu'à relever la beauté, Donna-Maria parut aux yeux du Cardinal une des plus charmantes personnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empressement, par quelle aventure il se trouvoit assez heureux pour lui rendre service. Cette question, qu'elle devoit avoir prévûe, ne laissa pas de l'embarrasser. Elle auroit voulu cacher ses liaisons avec le Prince Justiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de sa tante & de la cause de son malheur. Une autre raison l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le Cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoissance particuliere à Rome, & toutes les espérances du monde ne l'auroient pas fait consentir à retourner chez sa tante. Enfin dans la nécessité de s'expliquer, elle se réduisit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouser malgré elle, & elle supplia le Cardinal de lui faire trouver un azile dans un Couvent.

Ce Prélat reconnut sans peine qu'elle lui déguisoit une partie de la vérité. Mais sa modestie & l'air noble de ses manieres parloient si fort en sa faveur qu'il lui renouvela les assurances de sa protection. Sa bonne volonté pour elle alla si loin, que ne pouvant la mener dans un Couvent à l'heure qu'il étoit, & la crainte du scandale ne lui permettant plus de lui faire passer le reste de la nuit dans le Palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaisance de retourner avec elle à sa Maison de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut servie avec toute sorte de soins & de respects. Le Cardinal étant obligé de se trouver à Rome le lendemain la laissa seule, après l'avoir priée d'être tranquille jusqu'à son retour, & s'être engagé à lui fournir l'azile qu'elle souhaitoit dans une Maison Religieuse.

Il étoit impossible que les Gens du Cardinal n'eussent point assez de curiosité pour souhaiter de sçavoir à qui leur Maître avoit rendu service. L'Intendant de ses affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'avanture du chemin, fut moins cré-

dule que lui. Il ne put se figurer qu'une fille sage & bien née, se fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit, & donnant l'effort à son imagination sur ce fondement, il forma les plus cruels soupçons sur son honneur & sa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de sa beauté; de sorte que le Prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que se promettant de tirer aisément parti d'elle, il se hâta de la voir dans son appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnoître pour son caractère. Un accueil si favorable augmenta l'espérance & les desirs de l'Intendant. Après quelques explications sur son infortune, dans lesquelles elle se garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le Cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le Couvent qu'elle paroïsoit desirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureuse en acceptant ses offres. Donna-Maria, sans se défier encore de son dessein, le remercia civilement, avec cette simplicité d'intention qui accompagne le véritable hon-

neur. S'il prit une meilleure idée de sa sagesse après ce refus, il s'assura du moins par son entretien qu'elle n'avoit point assez d'expérience pour être difficile à tromper, & il forma aussitôt un autre projet qui lui réussit plus heureusement. Il la laissa seule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le soir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du Cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre supposée par laquelle ce Prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome, dans un Couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonstances qui donnoient une vraisemblance parfaite à son artifice. Ses vûes étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit à quelque distance une jolie maison, qu'il faisoit servir depuis long-temps aux plaisirs de l'amour. Il se flattoit de vaincre Donna - Maria lorsqu'elle seroit en son pouvoir; & connoissant le caractère facile de son Maître, il comptoit de lui persuader aisément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une Avanturiere.

Elle fut, en effet, la dupe de ce

Scélérat. Le respect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ses défiances ; & le malheur de cette belle Fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une Chaise qu'il tenoit prête : mais ils ne suivirent le chemin de Rome qu'aussi long-temps qu'il étoit nécessaire pour déguiser leur route.

Si le nouveau Ravisseur eût assez de pouvoir sur lui-même pour tenir ses desirs en bride jusqu'à sa Maison, il changea de langage en arrivant, & Donna-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal-à-propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencerent à faire couler ses larmes. Foible ressource contre un Scélérat endurci, qui ne cherchoit que sa propre satisfaction avec elle, sans s'embarasser si elle en partageroit le plaisir. Les prières, les humiliations, & tous les petits artifices qui lui avoient réussi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'exciterent que la risée de ce Brutal. Elle se vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce

que le jeune Amant ne demandoit rien du moins qu'à titre d'époux , ou pour acquérir le droit de l'être.

Le Ciel fit un second miracle en faveur de Donna-Maria. Dans le moment que ce vieux satire étoit le plus incommode & le plus pressant , le Prince Justiniani paroît à la porte de la chambre , apperçoit sa Maîtresse , juge à ses larmes & à la posture humiliée où il la trouve , de ce qu'elle avoit à souffrir & à craindre. La fureur le saisit. Il perce l'Intendant d'un coup d'épée qui le renverse. Ah ! chere Maria , est-ce bien vous-même ? Est-ce vous , s'écrie-t-il , en l'embrassant avec transport ; & par quel affreux abandon du Ciel êtes-vous tombée au pouvoir d'un lâche & d'un infame ? Dans la rage qui le possédoit , il redouble ses coups sur l'Intendant , & lui arrache la vie par une infinité de blessures.

Donna-Maria si heureusement délivrée , consentit à prendre le chemin de Rome avec son Prince. Il lui raconta de quels moyens le Ciel s'étoit servi pour lui faire découvrir ses traces , & de quelle diligence il avoit eu besoin pour

la retrouver dans un moment où sa présence étoit si nécessaire. Il étoit allé la veille à la Maison de sa tante, où il avoit appris qu'elle étoit à Rome avec Donna-Maria, mais qu'elles devoient revenir le même jour. S'étant fait un plaisir d'attendre leur retour, il avoit vu la tante revenir seule avec des marques affectées de saisissement & de douleur. Elle n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son malheur prétendu & de celui de sa nièce. Il étoit monté aussi-tôt à cheval avec toute l'impétuosité de l'amour, & suivi de plusieurs de ses Gens, il avoit gagné le lieu où le vol supposé s'étoit commis. On ne l'avoit pas trompé pour le lieu; mais la distance avoit fait prévoir à la tante que son secours arriveroit trop tard. En effet, n'ayant aucune lumière sur la route qu'il devoit prendre, après avoir manqué les Voleurs, il avoit erré dans les Campagnes voisines pendant le reste de la nuit, avec moins de raison que de fureur & de désespoir. Il avoit trouvé enfin le jeune homme qui avoit pris la fuite à l'arrivée du Carosse, & que l'amour avoit ramené comme lui pour

chercher Donna-Maria. Il avoit sçu de lui une partie du détail qu'on a raconté, & s'étant informé avec soin des moindres circonstances qui regardoient l'équipage, la livrée & la route du Cardinal; il étoit parvenu à découvrir quel étoit ce Prélat. Le reste avoit été plus facile, quoique ce n'eût point été sans peine qu'il avoit découvert la route de l'Intendant. Il avoit crevé trois ou quatre Chevaux dans toutes ces courses, & l'on a vu par le besoin extrême que sa Maîtresse avoit de son secours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du Ciel.

Les deux Amans avoient à penser à deux choses qui étoient presque également nécessaires. De quelque crédit que le Prince pût se flatter, par lui-même & par sa famille, il falloit prévenir la Justice sur la mort de l'Intendant. Le choix d'une retraite pour Donna - Maria n'étoit pas une affaire moins pressante, & l'amour lui fit donner ses premiers soins. Le Prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche Marchand, qui avoit servi avant son ma-

riage sa mere en qualité de femme de Chambre. C'étoit une Bourgeoise de quelque distinction, parce qu'avec beaucoup d'esprit & d'agrémens, elle conservoit encore une certaine teinture de sçavoir vivre qu'elle avoit puisée pendant sa jeunesse dans une des plus illustres Maisons de Rome. Elle étoit d'ailleurs assez bien logée pour céder sans peine un appartement propre & commode à Donna-Maria. Ce fut sur elle & sur sa Maison que le Prince jeta les yeux. Il y conduisit lui-même sa Maîtresse, & le hazard ayant voulu que le Marchand ne fût point alors au Logis, on convint, pour la sûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le secret aussi long-temps qu'il seroit possible. L'épouse charmée de devenir nécessaire à un Prince qu'elle regardoit encore comme son Maître, lui promit ses services avec une affection qui rendit les deux Amans tranquilles.

Il n'étoit plus question que de calmer la Justice au sujet de l'Intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à son Amant

par un heureux mariage. Le Prince ne put se dispenser de faire connoître à son pere l'action violente qu'il avoit commise, & le besoin qu'il avoit d'être soutenu de son crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de son amour, & Donna-Maria qui pressentoit les obstacles qu'elle avoit à redouter d'une Maison si puissante, l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les poursuites de la Justice fussent suspendues, il arriva, comme Donna-Maria l'avoit appréhendé, que plusieurs personnes curieuses s'informerent du fond de l'Avanture, & que le détail de cette nouvelle se répandit enfin dans la Ville. Il alla jusqu'au pere du Prince, qui frémit en apprenant la violente passion de son fils, & le danger où il étoit à tous momens de ruiner sa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer sa crainte & ses intentions. Avec un peu de déguisement & de soumission, le jeune Amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de son pere, & conserver ses espérances. Mais l'amour dans un cœur sincere & généreux

n'est pas capable de dissimulation. En convenant de sa tendresse, il s'efforça seulement de la justifier par le mérite extraordinaire de sa Maîtresse, & cette constance ne servit qu'à irriter plus que jamais l'humeur impérieuse de son pere. La colere le porta jusqu'à supplier le Pape de faire publier une défense, sous peine d'excommunication, aux Curés & aux Prêtres de l'Etat Romain, de donner la bénédiction du mariage à son fils, sans un pouvoir exprès de la main du Pape & de la sienne. Il mit en même-temps plusieurs personnes à sa suite, pour découvrir la retraite de sa Maîtresse, dans le dessein apparemment de leur ôter tout-à-fait la satisfaction de se voir. Le jeune Prince reconnut qu'il étoit observé. Cette contrainte l'obligea de voir plus rarement Donna Maria, & lui mettoit dans les yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & de distraction qui ne put manquer d'allarmer cette tendre fille. Elle ignoroit encore leur malheur commun; mais ses propres instances lui firent obtenir de funestes lumieres.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévu cent

fois, & ce qu'une tendresse trop crédule ne lui avoit pas permis d'éviter : qu'elle se trouvoit dans le plus horrible état où puisse tomber une fille de son âge & de sa condition, qu'elle étoit condamnée à porter toute sa vie la honte d'un amour vertueux, & la peine d'une conduite innocente ; qu'après l'éclat où le vieux Prince s'étoit porté, elle devoit regarder son bonheur & sa réputation comme ruinés du même coup ; & que la tendresse même & la constance de son Amant ne pouvoient la consoler de rien, sans se rendre coupable d'un crime réel. Elle apprit, dis-je, une partie de ces vérités, & elle conçut le reste. Elle n'y résista point. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle n'en pouvoit trouver dans un cœur aussi sensible que le sien, & plus de force qu'elle n'en avoit à espérer d'une complexion extrêmement délicate. Donna-Maria tomba dans une maladie violente. On craignit quelque temps pour sa vie. Le Prince mortellement affligé du péril où il la voyoit, employa toutes les raisons qu'il crût propres à faire impression sur elle, & à la soulager du moins par l'espérance ;

mais il ne se présentoit rien de vraisemblable à lui faire envisager. Enfin , dans le moment où sa mort paroissoit certaine sans ce remède , il lui vint à l'esprit de quitter l'Italie avec elle , & il se flatta de lui rendre la vie par cette promesse. En effet , c'étoit le seul moyen de la sauver du dernier danger. Son ame déjà prête à partir , se laissa retenir aisément par une proposition qui lui rendoit toutes ses espérances , sur-tout lorsque le Prince , après avoir un peu médité sur ce projet , assura que sa résolution étoit de la conduire en Angleterre ; & de l'épouser en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fût sincere. Elle connoissoit son cœur , comme il connoissoit le sien. Deux cœurs tendres & généreux se connoissent si bien !

Sa santé ne tarda pas à se rétablir , & dès qu'elle le fut entièrement , on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la Marchande , qui étoit dans leur confiance , refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur causa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il seroit difficile au Prince , observé comme il l'étoit , par les or-

dres de son pere , de se dérober assez secretement pour tromper ses Gardes ; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec sa Maîtresse , c'étoit peut-être absolument fait d'elle. Le conseil qu'elle leur donna là-dessus , fut de quitter l'Etat Ecclésiastique l'un après l'autre , & de ne point s'exposer du moins à être pris dans le même filer. Elle ajouta que s'il n'étoit question que de trouver des Guides fidels pour Donna-Maria , elle lui offroit son pere & sa mere , qui avoient assez de sagesse pour mériter la confiance du Prince , & tant de zèle pour son service qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mere devoit passer pour sa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus sûr aux deux Amans. Ils se déterminèrent sans peine à une courte séparation , qui devoit servir au parfait rétablissement de leur bonheur. Donna-Maria quitta Rome pour prendre le chemin de Civita Vecchia , où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un Vaisseau Anglois , & enfin elle gagna la Tamise , sans autre accident que la mort du bon vieillard qui la conduisoit.

Il ne lui restoit d'autre compagnie ,

en arrivant au Port , que la vieille femme qui passoit pour sa nourrice. Le Capitaine qui les avoit traitées fort honnêtement sur la route , continua de leur offrir ses services. Elles les refuserent, en le remerciant ; & quoiqu'elles ne sçussent pas un seul mot d'Anglois , elles s'empresserent de gagner la Ville. Le Capitaine leur crioit en vain , où allez-vous ? Vous ne serez entendues de personne ; souffrez que je vous serve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner , comme si elles eussent appréhendé quelque chose d'une personne qui sçavoit d'où elles étoient venues , & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le hazard voulut que le Valet de Chambre d'un Seigneur Anglois , qui avoit fait le voyage d'Italie , se trouvât sur le Port , pendant que le Capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'Avanture n'étoit point ordinaire , & déjà frappé de l'éclat de la jeune fille , il prit le parti de marcher sur ses pas sans affectation. N'ayant pas tardé à la rejoindre vers Towerhill , il connut aisément par l'embarras où elle étoit sur le choix de la

rue qu'elle devoit enfilér, qu'un peu de secours ne lui seroit pas désagréable. Il fit semblant de reconnoître à son air qu'elle étoit Italienne, & lui parlant dans cette langue, il la traita avec une honnêteté qui le fit écouter. Elle accepta l'offre qu'il lui fit de la conduire. Ce n'étoit ni chez ses parens, ni chez ses amis; elle n'avoit pas la moindre connoissance à Londres: mais elle cherchoit un logement, & son guide n'eut pas de peine à lui en trouver un. Il la mit chez un de ses cousins, Tapisserieur de la Ville. Il prit soin d'elle avec un zèle où l'amour avoit beaucoup de part; il mangea le soir avec elle, & l'ayant recommandée à son parent, il se retira extrêmement content de sa bonne fortune.

La joye qu'il en eut ne put se cacher à son Maître. Il lui raconta son aventure en le deshabillant, & il ne manqua pas de faire un portrait charmant de la jeune Italienne. L'indiscret Valet de chambre fut pressé aussi-tôt de déclarer où il avoit laissé son Errangere, & le refus obstiné qu'il en fit lui attira les plus mauvais traitemens. Comme il

avoit amassé quelque chose dans sa condition, il se détermina sur le champ à la quitter. Mais le jeune Lord encore plus irrité, le fit chercher dès le lendemain avec des ordres si pressans qu'on découvrit le lieu de sa retraite. C'étoit la Maison même du Tapissier. Mylord... s'y fit conduire au même moment. On lui apprit qu'il étoit dans l'appartement de l'Italienne; il y entra brusquement, & le premier compliment qu'il fit à cette Demoiselle fut un reproche de sa familiarité avec un Laquais. N'étant préparée à rien, ce procédé l'effraya si fort qu'elle ne douta point qu'on ne l'eût reconnue. Elle se jeta aux pieds du Seigneur, en le priant d'avoir pitié d'elle. Malgré la surprise qu'il eut lui-même de la voir dans cet état, il conserva assez de présence d'esprit pour deviner une partie de la vérité, & il profita si habilement de son erreur qu'il l'engagea à monter dans son Carosse, & à se livrer à sa conduite. Mylord n'avoit point d'autre pensée que de la mener chez lui, dans l'espérance apparemment de lui expliquer ses desseins dans sa chambre. Au

moment qu'il arrivoit à l'Hôtel, le Carosse de Miladi.... sa mere, y arrivoit aussi. Cette Dame apperçut une fille avec son fils. Elle voulut être informée qui c'étoit. L'embarras du Maître & des Laquais la divertit. Enfin étant devenue plus pressante, elle apprit le détail de l'Avanture. Heureusement qu'elle sçavoit aussi la langue Italienne. Elle eut la curiosité d'entretenir la jeune Etrangere, qu'elle prenoit encore néanmoins pour une fille sans honneur. Mais après quelques momens de conversation, elle lui trouva tant d'esprit, d'éducation & de graces, tant d'innocence & de modestie, qu'elle prit d'elle une opinion route différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le secret de sa naissance & de son infortune furent inutiles, ce qui n'empêcha point qu'elle ne prit sur le champ des mesures pour la placer dans une retraite honorable, jusqu'à ce que le fond de ses affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec sa fidelle Compagne.

La perte de son Guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-temps. Ce vieillard avoit

promis au Prince de lui donner avis de son arrivée à Londres en sortant du Vaisseau, & de lui marquer le quartier de la Ville qu'il choisiroit pour demeure. C'étoit à ce signal que le jeune Amant se proposoit de quitter l'Italie, & l'on se figure aisément quelle devoit être son impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jetté deux femmes timides, & leurs premières Avantures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome aussi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le Prince sçavoit déjà par les informations qu'il avoit reçues de Civita Vecchia, que le Vaisseau étoit arrivé heureusement en Angleterre, & que le Capitaine l'avoit marqué lui-même à ses correspondans. Il ne pouvoit donner d'explication vraisemblable au retardement des lettres de sa Maîtresse. Son inquiétude n'eut plus bientôt d'autre mesure que son amour & sa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractère qu'on a déjà fait de ce jeune Seigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mère, qui

n'avoit rien de si cher que lui , son éducation s'étoit ressentie de l'indulgence excessive d'une tendresse aveugle & mal entendue. Avec des passions fort vives , il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les satisfaire , qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit point des crimes ; mais tous les déréglemens qui sont compatibles avec un bon naturel l'avoient rendu fameux à Rome depuis plusieurs années , & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait désespérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant par un effet propre à l'amour , sa passion pour Donna-Maria avoit rompu le cours de ses désordres. L'innocence & la modestie de cette aimable fille faisoient sur son cœur autant d'impression que sa beauté ; & quand on est sensible à cette sorte de mérite , il est impossible que tôt ou tard un si beau sentiment ne s'exprime point par la sagesse & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de sa conversion n'étoit pas encore aussi répandu que celui de ses débauches ; & , comme il n'étoit

pas question d'ailleurs d'une conversion de Capucin, ce n'étoit pas au premier coup d'œil qu'on pouvoit remarquer ce changement.

Dans le chagrin de n'apprendre aucunes nouvelles de sa Maîtresse, il passoit la meilleure partie de son temps chez la Marchande dont il avoit fait sa confidente, à l'entretenir de ses craintes, & à recevoir ses conseils sur le parti qu'il avoit à prendre. Souvent le jour ne suffisoit pas pour des délibérations si importantes. Il y employoit une partie de la nuit; & l'amour qui est *un vrai recommenceur*, pour parler dans les termes du Comte de Bussi, lui faisoit trouver le jour & la nuit encore trop courts. Des visites si fréquentes & des entretiens si longs, joint aux anciennes raisons que tous les maris de Rome avoient de le redouter, firent naître mille idées facheuses au Marchand. Ce bon homme n'étoit pas plus jaloux que le commun des Italiens; mais c'étoit l'être assez pour s'alarmer des apparences. Il devint plus attentif que jamais sur les démarches de sa femme, & tout ce qui n'auroit paru qu'é-

quivoque à des yeux plus tranquilles , se changea pour les siens en autant de vérités funestes à son honneur.

On assuroit néanmoins qu'il étoit d'un caractère trop timide pour se porter aisément à la violence. Il nourrit quelque temps au fond de son cœur le ressentiment qu'il avoit conçu contre le Prince , sans oser même en donner la moindre marque à son épouse. Son respect pour elle alloit jusqu'à la foiblesse. Il s'étoit cru fort honoré dépouser une fille qui appartenoit en quelque sorte à une des meilleures maisons de Rome , par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-temps , & d'en recevoir une dot considérable. Il la craignoit. Mais s'étant rencontré malheureusement avec un de ses amis , qui avoit eu des raisons mieux fondées de se plaindre du Prince , & qui cherchoit depuis long-temps l'occasion de se venger , la conformité de leur haine les porta insensiblement à s'ouvrir l'un à l'autre ; ils se trouverent dans les mêmes dispositions , & la chaleur du vin les fit jurer ensemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient ils pas

pas laissé de manquer de courage avant l'exécution, s'ils ne s'étoient avisés, pour fortifier leur parti, de lier secrètement connoissance avec les deux frères de l'Intendant qui étoit mort de la main du Prince. Ils leur communiquèrent le dessein qu'ils avoient de se défaire de lui. C'étoit s'assurer des complices. Le jour, l'heure, le lieu, & le genre de mort, tout fut réglé d'avance, avec les mesures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles; car rien ne leur étoit si aisé que de parvenir au succès de leur entreprise. Le Prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit régulièrement chez la Marchande, avec un seul Laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Donna-Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long temps, & elle combattoit fortement cette résolution; mais comme

il élevoit la voix avec plus de chaleur qu'elle, le jaloux qui prêtoit l'oreille à la porte ne pouvoit expliquer ce qu'il entendoit que dans un mauvais sens. Il se crut trop certain qu'il étoit question de l'enlèvement de son épouse, & cette pensée fit monter sa rage au comble. Elle lui fit même presser l'exécution du complot, qui fut ainsi avancé de quelques jours.

Il seroit inutile de s'étendre sur les circonstances de cette scene. Le jeune Prince tomba sous les coups de quatre infâmes, qui ne lui donnerent la mort qu'après lui en avoir fait sentir toutes les horreurs. Sa confidente eut le même sort. En vain prirent-ils le Ciel à témoin de leur innocence. Les discours & les prières furent aussi inutiles que la résistance. Cependant on sçut, par la déposition du mari, qu'après les avoir tourmentés avec beaucoup de fureur, à demi-vaincu par les protestations de sa femme, & sur-tout par la preuve qu'il tiroit en sa faveur de la manière tendre dont le Prince prononçoit à tous momens le nom de Donna-Maria, il avoit non-seulement pensé à leur accor-

der la vie, mais qu'il en avoit fait la proposition à ses complices. Il ne put rien obtenir de ces barbares. La cause de leur haine étoit toute différente. Ils se hâtèrent au contraire d'achever leur entreprise dans la crainte de voir échapper leur victime ; & pour étouffer les remords du Marchand, ils lui représentèrent avec beaucoup de force qu'après avoir été si loin, ils ne pouvoient laisser leur crime imparfait, sans s'exposer infailliblement à leur perte.

Tandis que cette barbare action se passoit à Rome, Donna-Maria vivoit assez tranquillement dans l'asile que Miladi... lui avoit procuré. Elle y étoit libre avec sa compagne. Le jeune Lord continuoit de la voir. Quelqu'eussent été ses desseins sur elle, lorsqu'il s'étoit proposé de la conduire dans son appartement, il ne lui avoit fait aucune déclaration qui put l'offenser ; & simple comme elle étoit dans tous ses sentimens, elle avoit pris ses civilités & ses offres pour le mouvement d'une noble générosité à l'égard d'une étrangère. Elle n'eut point sujet dans la suite de changer d'opinion ; mais le

bruit de son Avanture s'étant bientôt répandu, elle se trouva forcée d'employer de nouveau les services de ce jeune Seigneur dans une circonstance qui rendit la tentation fort dangereuse pour lui.

Des milliers de jeunes gens oisifs, dont Londres est rempli, n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles l'arrivée d'une belle Italienne & ses premières aventures, que ce fut de toutes parts un empressement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ses charmes qu'avec admiration, & sa beauté méritoit cette justice. Elle devint si célèbre que la Cour en fut remplie comme la Ville. La hardiesse en amour étant plus ordinaire parmi les Courtisans, ce fut d'eux aussi qu'elle essuya les premières importunités. On omet vingt Histoires, qui allongeroient trop ce récit, pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux Officiers des Gardes du Corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu; il l'aima passionnément. Il n'étoit aisé néanmoins pour personne de la voir souvent. Elle vivoit dans une retraite si

impénétrable, qu'une infinité de gens qui vouloient du moins satisfaire leurs yeux, prirent le parti de recourir à l'artifice usé de se déguiser, & d'entrer chez elle sous mille formes différentes. Cordonniers, Tailleurs, tous les Ouvriers dont elle pouvoit avoir besoin furent engagés à prêter leurs noms par promesses ou par menaces. Les jeunes gens déguisoient jusqu'à leur sexe, & quelquefois réussirent fort bien par cette voye. L'Officier dont je parle fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une Lingere. Les graces de son visage favorisoient son entreprise. Il plut si fort à Maria, qu'étant d'ailleurs satisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques visites, pour lesquelles il ne manqua point de prétextes, le rendirent si passionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieusement riche, il résolut de faire la fortune de cette étrangere, & son propre bonheur en lui offrant ouvertement son cœur & sa

main. Il n'en fit point mystère à ses amis. Ceux qui combattirent son dessein le trouverent en défense contre toutes leurs objections. Il estoit un livre que Londres avoit accueilli aussi favorablement que Paris ; c'étoit les Mémoires d'un homme de qualité. » Serait-ce, disoit-il ; la première femme, dont un Amant auroit fait la fortune ? n'est-ce pas une chose qu'on voit arriver tous les jours ? d'ailleurs, la distance est-elle donc si grande entre cette belle fille & moi ? Si elle est sans biens, tout marque qu'elle a de la naissance, & faut-il compter pour rien les charmes de la jeunesse & de la beauté ! elle auroit sur moi trop d'avantage, si avec tant d'attraits elle étoit aussi riche que moi. Ne faut-il pas que je paye de quelque chose le bonheur d'être aimé d'elle ? Croyez-moi, ajoutoit-il du ton de Donna-Elisa, un Amant riche doit être assez content de ses richesses lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable ; & s'il est honnête-homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient.

Personne n'avoit assez d'intérêt à le faire changer de sentiment pour s'obstiner à lui répondre. Il ne tarda point à faire demander à Donna-Maria la permission de la voir , & craignant de trouver quelque difficulté à l'obtenir , il choisit pour cette commission un grave Ministre à qui il fit l'ouverture de ses vûes ; le respect ne permit point de fermer la porte à son Messager ; mais on refusa civilement de le recevoir lui-même ; & la proposition du mariage fut regardée comme un badinage , de la part d'une personne qu'on croyoit n'avoir jamais vûe. En vain força-t-il le Ministre de retourner sur ses pas , & de renouveler ses offres. On continua de lui répondre sur le même ton ; & cet air de plaisanterie lui causa plus d'impatience & de chagrin qu'un refus moins menagé , parce qu'ignorant toutes les raisons qui caufoient l'indifférence de Donna-Maria , il ne l'attribuoit qu'à la défiance qu'elle avoit de sa sincérité.

Cette scene fut rejouissante pour ceux qu'il avoit mis dans sa confiance. On lui demandoit de qui il croyoit devoir

se plaindre , puisque sa Maîtresse igno-
roit son mérite , & que sa cruauté par
conséquent ne pouvoit tomber que sur
le Ministre qu'il avoit employé. Il s'i-
magina , en effet , que l'air grave de ce
Personnage avoit pu nuire à ses affaires ,
par l'idée peu galante que Donna-Maria
avoit prise de sa personne , & sans con-
sultier plus long-temps , il résolut de
s'introduire de nouveau chez elle sous
la figure de Lingere , de lui expliquer
lui-même ses sentimens , & de réparer
par sa présence le tort qu'il avoit reçu
de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de
peine à se faire admettre à la porte qu'il
avoit eu les premières fois. Mais par un
malheur qu'il n'avoit pas prévu , My-
lord. étoit avec elle dans le temps
qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce
jeune Seigneur , la première connois-
sance que Donna - Maria avoit faite à
Londres , méritoit par les services qu'il
lui avoit rendus d'être traité avec quel-
que distinction. Elle devoit d'ailleurs
beaucoup de reconnoissance à sa mere.
Ils étoient tous deux à s'entretenir fami-
lièrement , lorsque la prétendue Lin-
gere fut introduite. Donna-Maria qui

ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un Officier des Gardes sous l'habit d'une fille, lui fit des caresses fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarrassé. Mylord R. reconnut facilement un visage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans sa surprise de le nommer son ami, & de l'embrasser à son tour en le raillant de cette mascarade.

L'Officier étoit sans armes. La honte & la jalousie l'eussent porté sur le champ à quelque violence sanglante, s'il eût pu suivre ses premiers transports. Mais ne se trouvant qu'un éventail à la main, il se contenta d'en frapper son Rival au visage, & de joindre à cet outrage quelques mots insultans qui firent connoître au jeune Lord de quelle source venoit sa colere. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune Seigneur voyoit Donna-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occasion. Quelques malins ne laisserent pas de l'expliquer dans un mauvais sens; mais l'approbation de toutes les personnes sages le justifia. Il ne fit que rire de

l'emportement de son ami, & le traitant de (*) *Miss*, il se plaignit de la rigueur avec laquelle une si belle fille recevoit ses caresses.

Cette scene n'eut point d'abord d'autres suites. L'Officier se retira avec beaucoup de confusion, & sans avoir expliqué ses sentimens à sa Maîtresse. Mais le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la nuit suivante une résolution qui l'eut conduit à sa perte, si sa naissance & son crédit n'eussent arrêté le cours ordinaire de la Justice. La Maison qui servoit de retraite à Donna-Maria touchoit par derrière au Parc de Saint James. Il prit cette voye pour escalader les murailles, soutenu de quelques-uns de ses Domestiques, & s'étant glissé jusqu'à l'appartement de Donna-Maria, il se vit au moment d'emporter par la force ce qu'il n'espéroit plus de ses artifices. Son dessein étoit d'enlever sa Maîtresse, & de l'épouser malgré elle, s'il ne pouvoit la fléchir autrement.

(*) C'est le nom que les Anglois donnent aux filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

Mais le Ciel veilloit sur l'innocence. Le Maître de la Maison fut éveillé par quelque bruit , & sa défiance lui fit appeller du secours. Les sentinelles qui bordent le Parc avertirent la Garde. En un moment l'Officier fut investi , & par le bon ordre qui regne proche de la Maison Royale , la connoissance de son nom & de son emploi ne put le sauver d'une prison fort étroite. Il n'en sortit que long-temps après , & la fraîcheur du lieu refroidit insensiblement son amour.

Donna-Maria aussi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait si proche d'elle , pria son Hôte sur le champ de la faire conduire chez Milady R. . . . Elle regardoit cette Dame comme sa mere , & sa Maison comme un azile. Cependant le péril dont elle étoit menacée surpassoit celui qu'elle venoit d'éviter. Milady étoit depuis deux jours à la Campagne. Son fils profitoit de son absence pour se réjouir avec quelques amis de son âge. Ils étoient au dessert , c'est-à-dire , dans le feu du plaisir , & quelques-uns dans la chaleur du vin , lorsqu'on vint les avertir que Donna-Maria arrivoit à la

porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre sujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle, ils se la firent répéter, ils demeurèrent immobiles de surprise & de joye. Enfin, chacun se promettant de tirer parti d'une si belle Avanture, ils se hâterent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut surprise à son tour de ne pas voir Milady, & de se trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas possible de se dérober. Où tourner ses pas, sans guide, & dans l'obscurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuse. Sa confusion augmentoit ses charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puisqu'elles peuvent réprimer les desirs les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Donna-Maria fut aussi respectée qu'une Déesse. Elle passa une partie de la nuit avec eux, sans avoir rien à souffrir de leurs actions, ni de leurs discours.

Ils ne la quitterent pas avec moins de passion dans le cœur. Ce célèbre sonper eut d'autres suites qu'il seroit trop long de raconter. Pour Mylord R..... toujours plein de zèle & de respect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire absolu de sa Maison, & ne marqua d'empressement que pour la servir. Cependant la bienfaisance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette constance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le Public & même sa mere dans l'opinion qu'il étoit passionné pour elle. En effet, ses soins ressembloient beaucoup à ceux de l'amour; & la reconnaissance de Donna-Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tout différens. Une tendre amitié, le seul sentiment dont ils fussent capables dans la situation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à se confier mutuellement leurs plus chers intérêts. Mylord aimoit en Italie. Il se consolait des peines de l'absence dans l'entretien d'une fille aimable dont la vue lui retraçoit

les charmes de sa Maîtresse. Donna-Maria n'étoit occupée que de son Prince, mais la compagnie d'un jeune homme tendre & discret, à qui elle s'étoit ouverte de toutes ses infortunes, étoit un soulagement qu'elle recevoit volontiers. Voilà du moins ce qu'on se figura de plus vraisemblable pour accorder le plaisir qu'ils trouvoient à se voir avec la certitude qu'on eut depuis de leurs véritables sentimens.

Donna-Maria avoit écrit à Rome aussi-tôt qu'elle en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût déguisé le nom de son Amant au jeune Lord, elle ne lui cachoit point l'espérance qu'elle avoit de le voir à Londres. Il entroit tendrement dans ses impatiences, & il ne manquoit pas de lui raconter tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les nouvelles publiques. L'usage des Anglois étant de publier dans leurs Gazetes jusqu'aux moindres circonstances qui leur viennent des Pays étrangers, il espéroit que sans sçavoir précisément ce qui pouvoit lui plaire, il seroit assez heureux pour lui rapporter quelque article auquel elle prendroit intérêt. Ainsi ce fut l'excès

de son zèle & de son amitié qui lui fit donner à cette malheureuse Amante des lumieres qu'elle ne devoit recevoir que de la bouche d'un ennemi. Ayant lu avec toute la Ville ce qui regardoit la mort funeste du Prince Justiniani, il se hâta de lui porter cette affreuse nouvelle. Le seul trouble qu'elle marqua au nom du Prince devoit l'avertir du mal qu'il alloit causer. Mais on oublie les précautions quand on est sans défiance. Il s'imaginoit si peu qu'il y eut quelque rapport entre Donna-Maria & le Prince Justiniani, qu'après lui avoir porté le coup de la mort par une horrible relation, il ne pouvoit comprendre pourquoi elle tomboit à ses pieds sans connoissance & sans sentiment.

En effet, la misérable Maria ne put entendre ce cruel récit sans un saisissement mortel, qui lui ôta jusqu'à la force d'exprimer sa douleur par des cris. Elle demeura long-temps dans un état qui fit douter de sa vie. Mylord s'étant éclairci avec la nourrice, fut si désespéré de son imprudence, qu'il pensa s'en punir sur le champ par ses propres mains. Mais se croyant nécessaire à sa

triste amie, il résolut d'employer sa vie, s'il étoit besoin, pour la servir en Angleterre & en Italie. Le seul desir qu'elle marqua en revenant à elle-même, fut de retourner promptement à Rome. Elle se flattoit encore de quelque espérance. Une Gazette Angloise n'est pas toujours fidelle. Quelle apparence qu'un Prince eût été tué si misérablement que les nouvelles le rapportoient? S'il étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne vouloit pas vivre, mais elle étoit résolue de le venger, & de mourir ensuite sur son tombeau.

Mylord qui dans le transport où il étoit lui-même ne pouvoit manquer d'applaudir aux premières fureurs d'une Amante, s'offrit à lui servir de guide jusqu'à Rome, & à lui prêter son bras contre toutes sortes d'ennemis, à peine se donnerent-ils le temps de penser aux nécessités du voyage. Ils partirent, suivis d'un seul Laquais & de la Nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entreprise de cette importance, s'ils eussent pu seulement arriver au pied de ses murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec

sant de diligence , qu'ils furent arrêtés au Port de Rye , & ramenés malgré eux à Londres.

Les suites de cette évasion furent moins funestes qu'on ne l'attendoit du désespoir de l'Amante. Milady R. loin de paroître irritée de la fuite de son fils qu'elle avoit fait arrêter , loua sa générosité , lorsqu'elle en scut la cause. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus nécessaire pour Donna-Maria que pour lui , elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ses caresses , & en les obligeant tous deux d'être continuellement sous ses yeux. Tous les remèdes de la douleur furent employés en faveur de la triste Donna ; inutilement pendant quelques semaines ; mais le temps leur fit obtenir du moins à l'extérieur leur succès ordinaire. Elle resta à Londres sous la même protection ; & quoiqu'il parût à la langueur de ses yeux qu'elle porteroit long-temps dans le cœur beaucoup d'amour & de tristesse , on ne désespéra pas , lorsqu'on vit la passion de l'Officier des Gardes reprendre naissance

avec la premiere vivacité qu'elle ne
pût accepter une fortune qui acheve-
roit de fermer toutes les playes de
son cœur.



228 UT XIA 345

HISTOIRE
DE MOLLY-SIBLIS,

Célèbre beauté d'Angleterre.

Molly-Siblis, une des plus belles femmes dont on puisse se former l'idée, fut condamnée à mort pour quelque vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une espece de dédain pour les Juges, comme si sa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la sauver du châtiment. Plusieurs personnes de distinction, qui lui vouloient du bien, employerent, en effet, tout leur crédit pour obtenir sa grace. Mais une confession si libre, jointe à des preuves de la dernière évidence, ne permettoient guères à la clémence Royale de s'exercer en sa faveur. La sentence de sa

mort fut confirmée par la Cour, & tout le monde en attendoit l'exécution comme un spectacle extraordinaire.

Avec si peu d'espérance, Molly-Siblis eut assez de fermeté d'ame pour résister au désespoir. Elle ouvrit les yeux sur son imprudence, & sans paroître plus timide, elle fit demander au chef de la Justice quelques momens d'entretien particulier. Loin de retracter sa confession, elle la répéta avec de nouvelles circonstances; mais après avoir reconnu qu'elle méritoit la mort, elle ajouta que le vol pour lequel on la condamnoit au supplice étoit le moindre de ses crimes; que depuis dix ans qu'elle s'étoit livrée au libertinage, elle avoit causé mille désordres qu'il importoit au Public de sçavoir, & dont elle vouloit décharger sa conscience en mourant; que la Patrie & la Personne même du Roi y étoient intéressées; enfin, que ne pensant plus à demander grace, & croyant son supplice certain, elle étoit persuadée qu'on ne lui refuseroit pas le délai nécessaire pour entendre ses dépositions.

Bien des gens prirent d'abord cette

apparence de sincérité pour un artifice. Cependant la Cour, qui fut aussi-tôt informée de ses offres, ordonna que sa mort fut différée. On nomma des Commissaires particuliers pour l'entendre. Elle s'expliqua avec une netteté & une présence d'esprit admirables. Les conférences durèrent huit jours. Elle racontoit l'Histoire de sa vie, dont voici les circonstances les plus intéressantes qu'on écrivoit à mesure qu'elle parloit. C'est elle-même qui va expliquer ce tissu d'horreurs.

» J'étois née de fort honnêtes gens,
 » mais l'amour & l'abondance du plaisir
 » me firent mépriser ma naissance,
 » parce que mes Parens n'étoient point
 » assez riches pour satisfaire ces deux
 » penchans. Je ne me plains pas que
 » les hommes ayent féduit mon innocence,
 » Mon parti étoit pris avant que
 » j'eusse le moindre commerce avec
 » eux. J'étois résolue de me livrer à
 » celui qui me proposeroit le premier
 » de me mener à Londres, pourvu
 » qu'il se présentât la bourse à la main,
 » & qu'il me permît libéralement d'y
 » puiser. J'étois belle, & je ne l'igno-

» rois pas. Je passai ainsi cinq ou six
» mois à chercher l'occasion que je de-
» sirois. Je ne voyois point arriver
» une Chaise, un Carosse, que je ne
» trouvasse le moyen de m'offrir aux
» regards du Maître, & je m'affligeois
» mortellement lorsque je n'en rece-
» vois que des civilités. Enfin la for-
» tune en amena un qui m'offrit sans
» détour sa bourse & son cœur. Je le
» pris au mot. Nous partimes pour
» Londres la nuit suivante, & je vécus
» pendant quelques mois fort contente
» avec lui. Je jugeai de son rang par
» sa dépense; je le croyois homme de
» quelque condition; mais il m'apprit
» naturellement au bout de trois mois
» qu'il n'étoit que le Valet de Cham-
» bre d'un des premiers Seigneurs de
» la Cour, & que son dessein étoit
» de me mettre en liaison avec son
» Maître. Il ne me cacha pas même
» qu'il ne m'avoit proposé de venir à
» Londres que dans cette vûe, quoi-
» que la passion qu'il avoit conçue pour
» moi l'en eût fait changer; qu'il étoit
» employé par son Maître à chercher
» au loin de quoi fournir à ses plaisirs;

» qu'il espéroit tirer une grosse somme
 » de lui pour une fille telle que moi ;
 » & que si je sçavois ménager ma fortune avec un peu d'esprit , j'allois
 » être une des plus heureuses créatures de Londres. Je reçus cette ouverture avec une satisfaction extrême. L'effet répondit à mes espérances. Je vécus près d'un an dans l'abondance de tous les plaisirs.

» Le Seigneur vint à mourir. Il m'oublia à sa dernière heure. De tant de biens dont j'avois joui sans penser à l'avenir , il ne me resta que de l'orgueil & de la fierté. Je ne voulus plus souffrir le Valet de Chambre qui vint m'offrir de remplacer son Maître. Il en fut irrité , jusqu'à me faire un cruel affront ; mais je jurai d'en tirer vengeance. Un nouvel Amant , que je ne fus pas long-temps à trouver , entra dans mon ressentiment. Nous attendîmes mon ennemi le soir dans un lieu détourné. Je voulus qu'il mourût de ma main. Le premier coup néanmoins lui fut porté par mon second ; mais je ne le vis pas plutôt à terre , où

» il étoit tombé de sa blessure, que
» saisissant un poignard que j'avois avec
» moi, je lui arrachai la vie par mille
» playes lentes & douloureuses. Je dois
» confesser que c'est un de mes plus
» grands crimes ; parce que c'est un
» de ceux que j'ai trouvé le plus de
» plaisir à commettre. D'ailleurs, c'est
» celui qui a ouvert la porte à tous les
» autres.

» Le nouvel Amant que j'avois pris
» étoit un joueur, dont les richesses
» m'avoient ébloui. Nous vécumes pen-
» dant quelque temps avec beaucoup
» d'éclat ; mais n'ayant point d'autre
» fond que le jeu, un revers soudain
» nous jeta dans la misère. Il falloit
» vivre. Je fus la première à lui faire
» naître la pensée de voler un de ses
» amis qui vivoit aussi des profits du
» jeu ; & qui avoit ménagé heureuse-
» ment ses avantages. Un jour qu'il
» sortoit de l'Académie, après avoir
» gagné des sommes considérables,
» mon Amant le pressa de venir sou-
» per avec nous. Notre dessein étoit de
» l'empivrer ; mais, soit défiance, ou
» force de tête, il conserva assez de
présence

» présence d'esprit pour tromper tou-
 » tes nos mesures, J'avoue que dans
 » le dépit de nous voir enlever cette
 » proie, je me levai de table, je
 » m'approchai de lui sans affectation,
 » & je lui passai si promptement ma
 » ceinture au col, que le serrant en
 » même-temps de toute ma force, je
 » lui fis perdre aussi-tôt la respiration
 » & la connoissance. Nous achevâmes
 » de l'étrouffer avec sa serviette. Nous
 » nous saisîmes de tout son argent,
 » avec la précaution de lui laisser quel-
 » ques guinées & sa montre. Tout s'é-
 » toit exécuté si adroitement, qu'ayant
 » appelé sur le champ nos Domes-
 » tiques, ils n'eurent pas le moin-
 » dre soupçon de notre crime. Cette
 » mort passa pour l'effet d'une apo-
 » plexie.

» Je ne sçais par quel affreux aveu-
 » glement j'étois sans horreur pour
 » l'effusion du sang & pour le meurtre.
 » Cependant mon caractère n'est point
 » la dureté de cœur; ou du moins le
 » Ciel permit alors que je ne l'eusse
 » que trop sensible, pour commencer
 » peut-être ma punition, que sa just-

» tice est à la veille de consommer. Le
» fils du malheureux qui avoit péri si
» cruellement par nos mains , conti-
» nuant de nous regarder comme les
» meilleurs amis de son pere , se mit
» à nous rendre des visites fréquentes
» pour se consoler avec nous de sa
» perte. J'avois vu cent fois ce jeune
» homme sans faire attention s'il étoit
» propre à m'inspirer de la tendresse ;
» & la maniere dont j'avois traité son
» pere n'annonçoit rien de trop favo-
» rable pour le même sang. Cependant
» je me laissai prendre à sa figure , qui
» étoit effectivement des plus aima-
» bles. Les engagements que j'avois eus
» jusqu'alors n'étoient point des pas-
» sions. Je m'abandonnai toute entiere
» à la douceur de ce nouveau senti-
» ment.

» Mais l'amour devoit me rendre
» aussi criminelle & beaucoup plus mal-
» heureuse que la haine. Je ne trouvai
» point dans l'objet de ma tendresse
» le retour que ma vanité me faisoit
» espérer. Qu'il m'en coûta de larmes !
» Enfin , renonçant à tout ménage-
» ment , je résolus d'expliquer sans

» détour à mon ingrat les sentimens
 » que j'avois pour lui, & comme je
 » le soupçonnois de n'être si sourd aux
 » marques de ma passion que par con-
 » sideration pour mon Amant, je com-
 » mençai par lui déclarer en maniere
 » de confidence, que je n'avois jamais
 » eu de véritable affection pour celui-
 » ci, & que je ne cherchois qu'une
 » circonstance favorable pour le quitter
 » tout-à-fait. Je continuai de lui par-
 » ler avec un air de franchise & d'ou-
 » verture de cœur, que tout autre au-
 » roit mieux entendu; & pour n'être
 » pas obligée d'y revenir, je lui appris
 » enfin que je l'aimois passionnément.
 » Cette déclaration l'embarrassa. Il me
 » fit une réponse civile, prise de la
 » foiblesse de son mérite, & de l'excès
 » de sa reconnoissance; mais j'y remar-
 » quai tant de froideur que j'en fus pi-
 » quée jusqu'au vif. Le soir du même
 » jour je trouvai un changement ex-
 » traordinaire dans l'humeur & dans
 » les manieres de mon Amant. Je me
 » défilai aussi-tôt de la vérité, & je
 » tremblai pour les suites. L'ingrat que
 » j'aimois s'étoit fait un mérite de

» l'avertir de mon infidélité. Ma fureur
» monta tout d'un coup au comble. Je
» résolu de perdre l'un & l'autre, au
» risque de périr moi-même dans l'en-
» treprise. Dès le lendemain j'allai
» trouver un Juge de paix, auquel
» j'offris de révéler un crime horrible
» dont j'avois été complice, pourvu
» qu'il obtint d'avance mon pardon de
» la Cour. Il m'assura deux jours après
» qu'il l'avoit obtenu, avec les excep-
» tions ordinaires. Je n'exigeai point
» d'autre garant que sa parole; non-
» seulement je lui déclarai toutes les
» circonstances du vol & du meurtre,
» mais voulant envelopper le jeune
» homme dans la même ruine, je
» l'accusai d'avoir eu part à la mort
» de son père, & j'apportai pour preu-
» ve l'étroite intelligence qu'il avoit
» toujours gardée avec ses meurtriers.
» On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque
» temps en prison: mais malgré toute
» ma rage, je manquai de hardiesse
» lorsqu'il fallut insister sur les preuves
» & soutenir la confrontation. Nos
» Domestiques d'ailleurs s'accorderent

à déposer que le malheur qui étoit arrivé leur avoit paru venir d'une cause naturelle ; & les accusés répondant toujours d'un air ferme aux interrogations, ils vinrent à bout de me faire passer pour une Amante furieuse qui les avoit voulu sacrifier injustement. Je me trouvai réduite au plus infame état, lorsque mon Amant eut obtenu la liberté, & que je me vis contrainte de le fuir pour me mettre à couvert de son ressentiment.

Après tant d'expérience de la faiblesse des hommes, je demeurai convaincue qu'une belle femme peut tout entreprendre impunément. L'affreuse condition dont j'avois trouvé le moyen de sortir fut bientôt effacée de ma mémoire. Il ne me restoit d'embarras que pour mes dettes, qui m'exposaient aux insultes de plusieurs créanciers. Je pris le parti d'épouser un Soldat (*), après lui avoir fait

(*) C'est l'usage établi à Londres par les Loix, qu'on n'y fait aucune peine aux fem-

» promettre de ne se présenter jamais
» devant mes yeux. Deux guinées dont
» je lui fis présent, le disposerent à
» suivre toutes mes volontés. A peine
» connu il mon nom ; je puis assurer
» que de sa vie il ne m'a vue qu'à l'E-
» glise. Plus fière que jamais du droit
» que j'avois acquis de faire impuné-
» ment de nouvelles dettes, j'augmen-
» tai ma dépense, & je formai une
» Maison qui devint le rendez-vous
» de tout ce qu'il y avoit de jeunes
» débauchés à Londres. J'étois l'idole
» de ce temple profane. Les moindres
» signes de ma volonté étoient des
» loix souveraines. Mes faveurs se
» payoient au poids de l'or. Je ne sçais
» quelle idée ceux à qui je les refusois
» pouvoient se faire de ma conduite,
» mais je n'avois point d'explications
» à donner à mes Esclaves. Ce fut dans
» cette brillante saison de ma vie que

mes mariées pour leurs dettes. Tout retombe
sur le dos des maris, du moins lorsqu'ils n'a-
vertissent pas le public que la mauvaise con-
duite de leurs épouses les oblige à se séparer
d'avec elles.

„ Je liai connoissance avec le jeune....
 „ Il me plut. Je m'en fis adorer. Son
 „ pere, qui fut informé de notre com-
 „ merce, prit la résolution de le ma-
 „ rier pour le rompre. Il me fut im-
 „ possible de parer le coup, & j'eus
 „ le chagrin de voir que son épouse
 „ étant devenue enceinte, il commen-
 „ çoit à se refroidir pour moi. Ma fier-
 „ té ne put souffrir ce changement. Je
 „ pris le parti de m'en venger sur le
 „ fruit de ses nouvelles amours, par
 „ un breuvage composé que j'eus l'a-
 „ dresse de faire présenter à la mere.
 „ Il lui fut aussi funeste qu'à l'enfant
 „ qu'elle portoit dans son sein. J'eus
 „ quelque regret que ma vengeance
 „ eût été si loin; je n'en voulois point
 „ à la vie d'une rivale que je redou-
 „ tois peu sous toute autre qualité que
 „ celle de mere. Cependant le retour
 „ de mon Amant n'en fut que mieux
 „ assuré.

„ Sa passion, qui avoit repris de nou-
 „ velles forces, dura plus long-temps
 „ que la mienne. Ayant cessé de l'ai-
 „ mer, je me souvins du chagrin qu'il
 „ m'avoit causé, & je résolus de l'en

» punir. Il avoit une belle Maison dans
» le voisinage de Londres , où il m'a-
» voit menée plusieurs fois , & j'y étois
» toujours trop peu pour satisfaire son
» empressement. J'en connoissois tous
» les êtres ; sur-tout le Cabinet où son
» argent étoit , avec ses bijoux & tou-
» tes les pierreries qui avoient appar-
» tenu à son épouse. Je me levai secre-
» tement pendant la nuit. J'introdui-
» sis dans la Maison trois personnes
» qui attendoient mes ordres , & qui les
» exécuterent avec tant d'habileté , que
» non-seulement le Cabinet , mais la
» plupart des appartemens furent dé-
» pouillés de ce qu'il y avoit de plus
» précieux. Je me fis le lendemain un
» plaisir extrême de la douleur d'un
» homme que je commençois à mé-
» priser , parce qu'ayant cessé de l'ai-
» mer , mes yeux s'ouvrirent tout d'un
» coup sur ses défauts. Enfin , je l'aban-
» donnai.

» Quelque temps après , un Fran-
» çois arrivé nouvellement à Londres ,
» me vit à la promenade du Parc , &
» me fit connoître par ses regards &
» sa constance à me suivre , qu'il avoit

» pour moi des sentimens fort passion-
 » nés. Je lui fis naître naturellement
 » l'occasion de m'aborder. Il la saisit
 » en homme versé dans la galanterie.
 » Ses manieres étoient pleines de dou-
 » ceur. Il s'expliquoit mal en Anglois,
 » mais il se faisoit entendre. Je goûtai
 » si fort son entretien qu'oubliant le
 » dessein que j'avois eu de le tromper,
 » je résolus de faire une liaison de ren-
 » dresse avec lui. Il m'offrit la main
 » pour me conduire chez moi. Je l'ac-
 » ceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
 » pour une Aventuriere, il parut sur-
 » pris de la beauté de ma Maison,
 » du nombre de mes Domestiques, &
 » de la richesse de mes meubles. Son
 » admiration éclatoit à chaque mo-
 » ment. Je vis un homme qui ne se
 » possédoit plus dans le transport de
 » sa joye, & toutes ses réflexions tom-
 » boient sur l'abondance qu'il remar-
 » quoit autour de lui. J'en conclus que
 » malgré l'air de distinction qu'il sça-
 » voit prendre, il n'étoit point accou-
 » tumé à fréquenter les Grands, ni
 » à vivre dans l'opulence. Cette pen-
 » sée me rendit plus retenue. Quoique

» je ne sentisse point diminuer le pen-
» chant que j'avois pour lui , je crus
» devoir le mettre à l'épreuve , & m'as-
» surer de son affection jusqu'à un cer-
» tain point , puisque c'étoit l'unique
» chose que je m'étois proposée d'obte-
» nir. La victoire que je lui avois laissée
» espérer dès le jour même fut diffé-
» rée sous quelque prétexte. Il revint
» le lendemain , & je continuai de le
» recevoir avec tendresse , mais sans
» rien changer à la résolution que j'a-
» vois prise de ne lui rien accorder.
» Mes Amans ordinaires ne laisserent
» pas d'en marquer de la jalousie. Je les
» forçai au silence. Peu à peu je me fis
» une affaire sérieuse de ce nouvel en-
» gagement ; & soit vanité , soit in-
» clination , je voulus être aimée d'un
» François pour l'amour de moi-mê-
» me.

» Cependant je n'appercevois point
» dans les assiduités , & dans les mar-
» ques mêmes de la passion dont il
» m'entretenoit , ce qui devoit y être
» pour me persuader qu'elles étoient
» sincères. La première réflexion que
» j'avois faite sur son caractère se con-

» fermoit tous les jours par de nou-
 » velles preuves. Il étoit intéressé, avi-
 » de du gain dans les moindres parties
 » du jeu, grossier lorsqu'il s'empor-
 » toit contre la fortune, & dans ces
 » occasions aussi peu complaisant pour
 » moi que pour les autres. Avec de si
 » mauvaises qualités, il ne cessoit point
 » de me paroître aimable. Un de ses
 » rivaux me dit un jour qu'ayant pris
 » quelques informations sur son comp-
 » te parmi les François qui sont à Lon-
 » dres, on lui en avoit parlé comme
 » d'un misérable, sans naissance &
 » sans honneur, qui n'avoit point d'au-
 » tre fond pour vivre que sa hardiessé
 » & son industrie, & qui étoit venu
 » à Londres pour fuir le châtiment qu'il
 » avoit mérité en France par mille fri-
 » poneries. Je pris ces accusations pour
 » autant de calomnies, inventées par
 » la haine d'un Amant jaloux. D'ail-
 » leurs je ne me sentoís pas la conscien-
 » ce assez nette, pour condamner trop
 » rigoureusement la mauvaise conduite
 » d'autrui.

» Quelques semaines s'étoient écou-
 » lées. Je ne pouvois plus résister à

» mon impatience , & j'étois détermi-
» née à passer par-dessus toutes les rai-
» sons qui m'avoient rendue si difficile ,
» lorsqu'une Servante de ma Maison
» vint m'avertir qu'une autre fille , qui
» servoit à ma chambre , avoit fait
» secretement le paquet de ses hardes ,
» qu'elle y avoit fait entrer quantité de
» choses qui m'appartenoient , & qu'à
» juger par les liaisons qu'elle avoit
» avec le François qui étoit continuel-
» lement chez moi , il y avoit beau-
» coup d'apparence qu'elle se disposoit
» à partir avec lui. Un coup de foudre
» m'auroit moins étonnée. Je me pré-
» parois à traiter ce perfide en Amant
» chéri dès la nuit suivante. Ma fureur
» s'enflamma au dernier point. Je fis
» venir la Fille de Chambre en ma
» présence. Je lui fis connoître que
» j'étois informée de ses vols & de son
» dessein ; que je pouvois la livrer sur
» le champ à la Justice ; mais que je
» mettois sa grace à prix , & qu'en me
» faisant l'aveu sincere de sa faute , elle
» pouvoit être assurée du pardon. La
» crainte lui fit confesser que le Fran-
» çois l'avoit engagée par mille pro-

» messes à quitter l'Angleterre avec
» lui ; que le temps de leur départ étoit
» fixé au lendemain ; qu'elle m'avoit
» dérobé par son conseil tout ce qui
» étoit tombé entre ses mains , & qu'ils
» devoient non-seulement voler ensemble tous mes bijoux dès la nuit suivante , mais se défaire de moi , s'il arrivoit que je m'éveillasse lorsqu'ils entreroient dans ma chambre pour forcer mes armoires & mes coffres. Elle se jeta à mes pieds après cette confession , en m'assurant qu'elle m'avoit toujours aimée , & qu'elle ne concevoit point par quel damnable artifice elle s'étoit laissé séduire. Je lui pardonnai sans autre condition que de cacher au perfide que j'étois informée de sa trahison. Je lui donnai même de prendre avec lui les mêmes manières & le même visage , & je m'enfermai seule pour méditer sur ma vengeance. Tous mes mouvemens allèrent d'abord à l'assassinat. J'en avois commis plus d'un qui ne m'avoient pas paru si justes. Mon amour méprisé étoit bien un autre éguillon que l'intérêt. Je conclus la

» mort du traître , & par mes pro-
» pres mains. Cependant en me rap-
» pellant tout ce que j'avois souffert
» pour lui , je ne trouvai pas juste qu'il
» mourût sans m'avoir donné la satis-
» faction que j'avois désirée. Je résolus
» de lui faire passer la nuit avec moi ,
» & de l'étrangler le matin dans mon
» lit. Il n'y avoit d'embarras qu'à cacher
» mon crime. J'en vins à bout fort heu-
» reusement par le secours même de
» ma Fille de Chambre , qui étoit de-
» puis long-temps dans ma confiance ,
» & qui m'avoit prêté la main dans plu-
» sieurs Aventures de la même impor-
» tance.

Telles furent en partie les déposit-
tions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut
porté au Roi , & quelques jours se
passèrent à l'examiner. On étoit dans
une impatience extrême de voir la fin
de cette scene , lorsqu'on apprit , sans
autre explication , que la Sentence étoit
changée , & que Molly-Siblis , au lieu
de mourir par la corde , devoit être
transportée dans une Colonie d'Améri-
que.

Un changement si peu attendu ne fit

qu'augmenter la curiosité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le Mémoire eut produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du temps pour renouveler leurs sollicitations à la Cour, & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confessant tous ses crimes, ils avoient obtenu de la bonté du Roi l'adoucissement de sa Sentence. Mais un nouvel événement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un Vaisseau pour l'Amérique, chargé d'Emigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'Anglois qui se destinoient volontairement aux Colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & masqués se rendirent au Vaisseau dans une Chaloupe, & l'enleverent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point passée sans combat, un des Ravisseurs reçut une profonde blessure, qui ne lui permit point de se retirer avec les autres; de sorte qu'il demeura prisonnier, sans que ses compa-

gnons s'en apperçussent. On ne manqua point de faire toutes sortes d'efforts pour rirer des éclaircissemens de sa bouche. Mais il résista si constamment aux menaces, que pour le punir de son opiniâtreté autant que de son crime, on lui fit prendre le chemin des Isles à la place de Molly. Le bruit se répandit qu'il avoit l'air d'un homme de distinction, & que les Juges qui l'avoient condamné n'ignoroient pas son nom, quoi qu'ils eussent feint de ne le pas connoître.

Ainsi l'heureuse Molly s'assura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles pas avec les charmes de l'esprit & de la beauté? Non-seulement Molly se déroba à la justice, mais sa disgrâce avoit mis le public dans ses intérêts, & tout le monde parut se réjouir de sa délivrance. Ce dernier sentiment étoit d'autant plus étrange que personne n'ignoroit ses crimes & le désordre de sa vie.



R E L A T I O N

D'UN ÉVENEMENT

fort extraordinaire.

*Quand on lit d'Amadis les faits inimitables ,
Tant de Châteaux forcés , &c.*

ON n'a point de regret que ce soient là des Fables; mais on en auroit beaucoup peut-être qu'une Relation aussi intéressante que celle qu'on va lire, ne fût pas certaine dans toutes ses circonstances.

L'usage des Anglois est comme le notre, de faire nourrir leurs enfans à la Campagne, par des femmes qui se présentent au hazard, ou du moins sur de fort légères recommandations. On sçait à quels inconveniens cette confiance expose souvent des parens crédules. Une Dame riche & de quelque nais-

sance , avoit ainsi livré sa fille unique , le premier fruit de son mariage ; & se reposant sur la bonne-foi de la nourrice , qui avoit un enfant du même sexe , elle n'avoit pas d'autre soin que de la payer régulièrement. Quelques mois se passerent sans trouble ; mais la nourrice étant morte subitement , son mari qui étoit un Laboureur fort simple , & qui n'avoit jamais considéré les deux enfans avec assez d'attention pour les distinguer , se trouva dans l'impossibilité de reconnoître le sien. La probité dont il manquoit moins que d'esprit , le porta bien à confesser son embarras à son Curé ; mais n'en pouvant recevoir aucune lumière , il prit le parti de les transporter tous deux à la Ville , & de les présenter à la Dame qui devoit partager sa peine. Après lui avoir expliqué leur malheur commun , il lui dit avec la même franchise , que si elle n'avoit pas les yeux plus clairvoyans que lui , il étoit d'avis qu'elle prît celui des deux pour lequel elle se sentoit le plus d'inclination.

En effet , elle n'avoit guères à choisir d'autre voye. Après avoir tiré bien des

conjectures de la ressemblance de quelques traits avec les siens, & du plus ou moins de délicatesse dans le teint & la complexion, ces règles ne lui paroissant point assez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on se l'imagine aisément, de se déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le Payfan fut congédié avec celle qu'on lui laissa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicatesse qui convenoit à la condition où le hazard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant si sujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint si laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La Dame qui passoit pour sa mere fut d'autant plus affligée de cette disgrâce que le Ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en ressentait, se rappelant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue sa fille, elle ne put résis-

rer à la curiosité de voir celle qu'elle avoit rejetée ; & sans communiquer son dessein , elle se fit un jour mener seule dans le Village où elle étoit sûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté , elle y trouva du moins une figure des plus aimables ; des yeux tels qu'on le souhaite à la Ville ; un teint que l'ardeur du Soleil n'avoit pu ternir , & dont on pouvoit espérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos ; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la grossiereté des alimens ; enfin , la taille non-seulement droite , mais assez bien prise pour paroître noble & dégagée , sous un habit vil & informe. L'impression de cette vue se joignant au dégoût que la Dame avoit pour sa fille , il ne lui resta pas le moindre doute qu'elle ne se fût malheureusement trompée dans son choix , & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette pensée lui causa , pour un avertissement de la nature , & l'amour propre ne lui

persuada pas moins aisément qu'une si jolie personne avoir beaucoup de ressemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de caresses dans le premier transport ; mais la prudence l'obligeant de garder des mesures, elle se contenta de faire appeller le Paysan. Elle le prit à l'écart, & suivant quelques vûes qu'elle avoit formées sur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumieres dont elle étoit redevable à la bonté du Ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorsqu'ils avoient réglé le sort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens vous redemander, & je suis prête à vous rendre la vôtre. Son dessein étoit d'abord de sonder les dispositions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit espéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui ; il lui importoit peu qu'elle conservât ce nom, lorsqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuse ; & peut-être se flatta-t-il que sa fortune s'étendrait jusqu'à lui. Il consentit donc tout d'un coup à la premiere partie de cette proposition. Mais avec

plus de jugement qu'on ne l'en auroit crû capable, il représenta qu'il y auroit peu de raison & de justice à le charger d'un autre enfant, dont il sçavoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne songeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'assurer du fond de ses sentimens, on eut trop de joye de le trouver de si bonne composition sur le seul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appelée aussi-tôt. On eut soin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître; & celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour son pere, la remit lui-même à la Dame qui vouloit être sa mere, & qui se hâta de l'emmener à Londres. Quelques pistoles laissées à sa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque chose de plus à l'avenir, empêcherent que sa perte ne fut sentie trop amèrement.

Il n'étoit pas difficile à la Dame de Londres d'introduire une étrangere dans sa Maison, & de la traiter même avec toutes les distinctions qu'elle pût s'ima-

gner pour satisfaire sa tendresse ; mais comment la faire reconnoître pour sa fille , & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage ? Son mari qui avoit toujours été dans le secret fut aussi-tôt consulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille si aimable, il fut d'avis , que sans s'exposer à mettre le trouble dans sa maison , il devoit remercier le Ciel de lui donner deux enfans pour un , & les regarder en effet tous deux comme s'ils fussent nés de son mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richesses suffisoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une distinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raisonnable , & qui lui laisseroit toujours sujet de douter s'il ne se seroit point rendu coupable d'une injustice.

Personne ne l'accusa d'avoir manqué de sagesse dans ce raisonnement ; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit presque impossible d'éviter. L'une du côté de la femme , qui n'avoit point assez d'empire sur ses sentimens pour tenir la balance si égale entre ses

deux filles ; l'autre du côté de celle qui étoit de tout temps en possession de ce titre , & qui n'étoit pas disposée à le partager si légèrement. Dès les premiers jours la faveur de la mere se déclara si visiblement pour la dernière venue , que la jalousie & les murmures éclatèrent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à mesure que sa sœur se forma aux usages de la Ville , & que l'art parut relever ses agrémens naturels. Celle-ci se nommoit *Anne* , & l'autre *Sara*. Anne n'abusa point de ses avantages ; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvassent aimable , & cette observation qui n'échappa point à la malheureuse Sara , fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir sa haine , elle chercha toutes les occasions de la marquer , sans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens démêlés que la mere à qui Anne avoit eu jusqu'alors assez de bonté pour les cacher , survint au bruit de quelque emportement de Sara. La vûe de sa fille chérie , qu'elle trouva les yeux en pleurs ,

pleurs, & qui ne put lui en déguiser la cause dans ce moment d'amertume, l'émut jusqu'au point de ne plus garder de mesures. Elle apprit à Sara que si elle étoit soufferte dans la maison, c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne; & lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un Payfan, elle lui donna ordre de respecter désormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer sa sœur, mais qui étoit en effet sa Maîtresse, & qui lui faisoit trop de grace en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point sans esprit; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de soin de quel droit on lui donnoit une sœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais se voyant poussée jusqu'à perdre le titre & les droits de sa naissance, elle résolut d'approfondir un mystère si funeste, & de se faire rendre justice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel Village sa sœur étoit venue, & les informations qu'elle se procura l'ayant assurée qu'Anne n'avoit jamais passé elle-même que pour la fille

d'un Paysan , qui vivoit encore , & qui pouvoit rendre témoignage de sa naissance , elle se persuada de plus en plus que son pere & sa mere ne pouvant lui ravir ses droits que par une imposture , il lui seroit aisé de les soutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures ; mais sa hardiesse fut si vivement excitée par le dépit & la haine , qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un Avocat , moins riche qu'ambitieux de le devenir , en lui promettant de se donner à lui avec toutes ses espérances , s'il avoit assez d'habileté pour les faire valoir & pour la vanger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'Avocat qui n'envisageoit que la fortune , sans s'arrêter à la laideur , commença par vérifier secrètement la naissance de Sara. Les registres de la Paroisse qui portoient son nom & son âge , le témoignage des anciens Domestiques de la Maison , à qui l'aventure de la campagne avoit toujours été soigneusement cachée , la déposition même des parens & des voisins , tout enfin paroissant favorable , il ne balança point à recevoir des promesses dont l'âge ne

diminue point la validité en Angleterre, & se les ayant fait confirmer par des gages encore plus certains, il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane, lorsqu'elle est animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit sur deux points, l'un consistant à prouver la naissance de Sara, & l'autre à détruire la supposition de celle d'Anne, il avoit remis ses observations sur celui-ci après l'éclaircissement de l'autre; assez satisfait d'abord de se croire certain du principal intérêt qui le faisoit agir, & sur lequel il fondeoit toutes ses vues. Cependant le second objet demandant aussi ses soins, à peine se fut-il assuré de Sara, qu'il se transporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue, pour se mettre en état par ses propres lumières de pousser cette partie de son entreprise avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée sur le rapport de plusieurs habitants du Village, quel fut son étonnement, lorsque s'adressant au Curé & au Paysan même qui passoit pour le père d'Anne, il apprit par un récit fort

simple toutes les circonstances de l'ancienne aventure ! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas si singulier le caprice d'une mere n'avoit pu suffire pour fixer la condition d'un enfant , & que par conséquent l'incertitude étant toujours la même , il ne résulroit rien du premier choix qui fût capable de donner l'exclusion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuser des louanges à la sagesse & à la bonté d'un pere , qui avoit mieux aimé se charger d'un double fardeau , que de s'exposer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévint même que les Tribunaux de la Justice ne reformeroient rien à une disposition si raisonnable. L'emportement de la mere contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre , furent les seuls mysteres qui lui parurent capables de l'arrêter ; mais les pénétrant encore , il ne douta point que la cause de cet éclat n'eut été quelque querelle passagere , & il s'en crut encore plus assuré , lorsqu'il fit réflexion qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la

condition présente & dans les espérances des deux filles.

Ainsi revenant à Londres avec moins de satisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confusion de son entreprise au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux sujets de crainte dans une fausse démarche que l'impatience avoit déjà fait faire à Sara. N'ayant pu se contraindre assez pour attendre à sortir de la Maison de son pere, que les procédures fussent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ses oncles qu'elle avoit eu l'adresse de faire entrer dans son ressentiment, & ne gardant aucune mesure, elle avoit déjà fait éclater ses projets de vengeance. L'Avocat qui apprit cette fâcheuse nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour se mettre à couvert du ridicule, que de se rendre aussi-tôt chez le pere & chez la mere, auxquels il confessa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aisément à une fille furieuse. Il ne déguisa pas même ses motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épousant.

Le pere , homme facile & toujours disposé à traiter ses deux filles avec une certaine égalité , prit si bien cette confiance , que loin de s'offenser contre Sara , il fut ravi de trouver une occasion de la marier , que sa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premieres vûes , dit-il à l'Avocat ; je lui ferai une fortune qui ne lui laissera point de jalousie pour celle que je réserve à sa sœur. La proposition fut acceptée ; on convint que Sara seroit rappelée sans bruit , & que le mariage seroit célébré peu de jours après.

Ce traité supposoit le consentement de Sara , qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte , soit fureur , elle ne put apprendre ce qui s'étoit passé , sans ressentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que sa naissance ne demeurât incertaine ; elle ne voulut souffrir aucune composition sur cet article ; & traitant son Avocat de perfide , elle engagea son oncle , qui ignoroit encore les circonstances de l'ancienne aventure , à prendre ouvertement sa cause.

Le procès alloit commencer sans ménagement, lorsqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la scène.

Anne avoit fait quelques liaisons depuis son séjour à Londres, & d'une connoissance à l'autre, elle étoit parvenue à se lier particulièrement avec la fille du Ministre de la Paroisse. Il étoit servi depuis quinze ans par une vieille Gouvernante, qui n'avoit jamais pensé à quitter une condition si douce. Un jour que cette femme s'étoit mêlée dans quelqu'entretien de sa jeune Maîtresse & de son amie, il lui échappa de nommer le lieu de sa naissance, qui étoit le même Village d'où Anne étoit venue. Celle-ci ouvrant l'oreille à un nom qui lui étoit toujours cher, demanda ardemment des explications. Elle en donna elle-même sur quantité de circonstances, dont il étoit surprenant qu'une fille de Londres fût si bien instruite; de sorte que la Gouvernante eut la curiosité de s'informer après son départ comment elle pouvoit les avoir apprises. Le Ministre qui n'avoit pu ignorer tout-à-fait l'histoire des deux sœurs, sur-tout depuis que l'Avocat avoit consulté ses

Registres , raconta simplement ce qui étoit venu à sa connoissance. Il fut étrangement surpris d'entendre dire à sa Gouvernante qu'elle étoit en état de donner bien des lumieres sur ce qui paroissoit si obscur , & qu'ayant été la meilleure amie de la nourrice , elle se souvenoit de l'avoir aidée dans une opération dont les traces devoient encore subsister , & leveroient nécessairement toutes les incertitudes. Elle assura la-dessus son Maître , que la nourrice dont elle lui dit le nom , ayant reçu de Londres un enfant nouveau-né qu'elle s'étoit chargée de nourrir , & s'en trouvant un du même sexe , l'embarras où elle craignoit d'être tôt ou tard pour les distinguer , lui avoit fait prendre le parti de marquer l'un des deux dans quelque endroit du corps où cette marque fût secrète & sans danger ; que s'étant ouverte à elle en lui demandant son secours , elles avoient fait rougir ensemble un petit anneau de fer qu'elles avoient appliqué sur la plante du pied droit de la petite étrangere , & qu'il étoit impossible qu'une figure si bien imprimée fût disparue tout-à-fait. Je quittai le Vil-

lage quelques semaines après, dit-elle, & n'y ayant eu depuis aucune communication, je n'ai su ni la mort de ma voisine, ni le sort des deux enfans.

Une preuve de cette nature étoit si claire & si décisive, que la chicane n'y pouvoit rien opposer. Le Ministre qui ne croyoit point que l'amour des biens célestes auxquels sa profession l'obligeoit particulièrement, pût l'empêcher d'en avoir un peu pour ceux de ce bas monde, résolut de faire servir cette connoissance à l'établissement d'un de ses frères, jeune Officier, mieux pourvu de mérite que de bien. Il ordonna le silence à sa fille & à sa Gouvernante; & s'étant rendu chez celui qui passoit pour le pere des deux Demoiselles, il lui dit naturellement qu'ayant entendu parler du désordre qui étoit prêt d'éclater dans sa famille, il y enoit lui en offrir le remède; mais que sans avoir recours à l'artifice pour s'assurer le prix du service qu'il vouloit lui rendre, il lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son

frere. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joye qu'il s'en étoit flatté. La mere tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fut, ne se trouvât pas favorable à sa chere Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pû se procurer dans l'espace de quinze ans; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne ne parut pas plus pressé; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le Ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractère, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance du Ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frere fort connu, on ne marqua point de loignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfait point absolument le Ministre, elle ne lui ôta pas l'espérance de réussir par une autre voye. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le consentement du pere & de la mere pour le mariage qu'il méditoit; mais comme il ne le souhaitoit lui-même qu'autant que la naissance d'Anne deviendrait certaine, & qu'il croiroit donner à son frere une femme riche & bien née, il résolut de se procurer la certitude qu'on refusoit de recevoir. Anne étoit souvent avec sa fille; il prit une de ces occasions pour lui parler du doute où elle étoit de son sort, & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir secrètement, il n'y mit point d'autre condition que son mariage avec son frere. Elle l'avoit assez vu pour le trouver aimable. Son consentement fut donné sans violence; après quoi le Ministre la pria de se déchausser, & prenant lui même sa jambe, il chercha la marque qui devoit éclaircir tous les mysteres. Anne se défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit, parce qu'elle se connoissoit cette marque; & comme

elle ignoroit encore si c'étoit le signe de son bonheur ou de son malheur, elle tomba évanouie de frayeur, & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudissemens du Ministre, qui ne put modérer sa joye en voyant ses espérances heureusement remplies. La Gouvernante fut appelée au même moment; elle répéta les explications qu'elle avoit déjà données à son Maître, & elle vérifia elle-même la marque, qui se trouva exactement conforme à son témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureuse aventure à sa mere, si le Ministre n'eût exigé de sa reconnoissance qu'elle lui laissât le ménagement d'une si agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de son frere n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le pere, pour se hâter de lui faire renouveler sa parole aux premieres conditions; & le pressant de conclure la cérémonie, il la fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit désiré, que sui-

vant sa propre ardeur autant que celle de sa nièce, il prit le pere & la mere en particulier, pour leur communiquer une decouverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis jusqu'au transport, & la mere ne vouloit pas différer un moment à publier sa joye. Cependant la bonté & la prudence du pere lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le désespoir de la malheureuse Sara. Il ne put étouffer ce sentiment de tendresse; & voulant lui assurer du moins un état honnête & tranquille, il demanda le temps d'exécuter un projet qui lui venoit à l'esprit.

Ce fut d'aller trouver Sara chez son oncle, & de lui apprendre que son sort étoit réglé par des preuves sans réplique, en l'assurant néanmoins que loin de l'abandonner, il étoit toujours résolu de lui faire la dot qu'il lui avoit destinée, si elle vouloit renoncer à des poursuites inutiles, & prendre modestement le parti d'épouser l'Avocat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut son discours avec un torrent de

larmes , & ne voyant plus de jour à l'espérance , elle parut se soumettre à tout ce qu'on lui proposoit. L'Avocat , qui n'avoit point changé de sentiment , reçut avec joye l'avis qu'on lui donna de se rendre à l'Eglise. Ils furent mariées , & le pere remplit ses engagemens de bonne grace.

Le Ministre , la mere & les deux familles , qui entrèrent dans les mêmes sentimens , n'ayant gueres tardé à répandre le bruit de cette aventure , chaque circonstance qui revint aux oreilles de Sara , fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ses chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut-être que l'effet de sa laideur ; mais qu'elle prit pour un reproche méprisant de la bassesse de sa naissance. Elle passa ainsi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le pere & la mere d'Anne , qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection que leur erreur même leur avoit inspirée , s'efforcèrent-ils de la consoler

par leurs caresses & leurs bienfaits. Elle évitoit leur présence ; & celle d'Anne étoit encore un tourment plus insupportable ; le seul nom de cette heureuse rivale la jettoit quelquefois dans des transports dont on ne pouvoit attendre que des suites funestes. Enfin , six mois après son mariage , on la trouva pendue dans sa chambre , avec un billet près d'elle qui paroissoit écrit le même jour , dans lequel elle reprochoit amèrement ses malheurs à la fortune. N'ayant point laissé d'enfans à son mari , il se trouva obligé de restituer son bien , quoique sous prétexte qu'elle n'étoit point la fille de celui que le public avoit cru son pere , il employât toutes les ressources de la chicane , pour prouver que ce qu'elle avoit reçu à titre de dot , devoit être regardé comme un simple présent dont il devoit demeurer le possesseur. Le pere , homme riche & libéral , ne se seroit pas porté à cette rigueur contre l'Avocat , s'il n'eût voulu punir la dureté avec laquelle il avoit traité sa femme ; & dans un

pays où les morts volontaires seroient
moins fréquentes, peut-être l'auroit-
on soupçonné d'avoir eu part à la
mort.



HISTOIRE

INTÉRESSANTE

DE DEUX INCONNUS.

ON vit arriver à Amsterdam & descendre dans une Hôtellerie du *Neff* une Dame dont la figure annonçoit une personne de distinction. Son équipage y répondoit. Plusieurs Domestiques qui la suivoient s'empressoient autour d'elle. Un homme assez bien mis, mais qu'on ne prenoit à la physionomie que pour son premier Domestique, lui donna la main, prit soin de la faire loger commodément, & lui rendit tous les soins qui marquent beaucoup de respect & d'attachement. Le premier repas se fit avec une sorte d'ostentation. Les Domestiques servoient avec ordre, & celui

qu'on avoit pris pour l'Ecuyer se mit à table avec la Dame. Tout le reste du jour se sentit d'un air de grandeur dans la dépense & dans les manieres. Cependant dès le lendemain, l'équipage & les Domestiques furent réformés. Ceux-ci partirent fort bien payés, & si on leur faisoit quelque question sur le nom de leur Maîtresse, sur le lieu d'où ils venoient & sur les motifs de leur voyage, ils répondoient qu'ils ignoroient à qui ils avoient appartenus, qu'on les avoit loués à Paris pour faire le voyage de Hollande, que celui qu'on prenoit pour un Ecuyer s'étoit fait nommer M. le Baron pendant la route, & que la Dame, quelque rapport qu'on voulût supposer entr'eux, prenoit le nom de Madame la Baronne.

On étoit donc libre de les regarder ou comme époux ou comme amans. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenoient puisqu'ils passaient la nuit ensemble, & que leurs affaires, leur dépense, & tous leurs autres intérêts étoient constamment les mêmes. Cependant après s'être défaits de toute leur suite, ils prirent pour seul Do-

mestique une Servante Hollandoise , dont le ministere étoit encore partagé par le soin d'un enfant de quinze mois qu'ils avoient avec eux. Ils ressererent leur dépense. Ils passioient les jours entiers dans leur appartement , sans la moindre communication ; civils d'ailleurs pour les Gens de l'Hôtellerie , doux pour leur Servante , attentifs à ne pas causer d'incommodité à leurs voisins.

J'étois (*) du nombre. Un séjour de trois mois que j'avois fait dans la même Hôtellerie m'avoit mis en liaison avec quelques autres étrangers qui s'y trouvoient logés. Ce que j'appris de mes nouveaux voisins , & plus que tout le reste leur douceur & leur politesse , me fit naître quelque desir de les voir. Je me figurai que par quelques motifs qu'ils eussent été amenés en Hollande , ce ne pouvoit être que faute d'amis & de connoissances qu'ils demeuroient comme ensevelis dans leur solitude.

(*) C'est M. l'Abbé Prevost lui-même. On le laisse parler , & la Relation n'en sera que plus agréable dans sa bouche.

Je leur fis offrir ma visite par notre Hôte commun. Ils l'interrogerent beaucoup sur mon caractère & mes occupations ; & satisfaits ou non des explications qu'ils reçurent , non-seulement ils acceptèrent mes offres , mais le Baron se hâtant de me prévenir vint me prendre chez moi pour me présenter à la Dame. Je les voyois pour la première fois. Le portrait qu'on m'avoit fait du Baron me parut assez juste : un homme de quarante ans , d'une taille haute & épaisse , la physionomie commune , mais avec un air de bonté néanmoins qui intéressoit tout d'un coup en sa faveur ; parlant mal notre Langue , & né , comme je le remarquai aussi-tôt à son langage , dans quelque partie de l'Italie. Les manières d'ailleurs assez douces & assez polies pour faire juger que de quelque condition qu'il fût , il avoit reçu une fort bonne éducation. A l'égard de la Dame , tout ce qu'on m'avoit dit de sa figure & de l'air de noblesse qui éclatoit dans ses moindres manières , me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes aussi belles &

aussi bien faites. Elle ne parloit pas notre Langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils se fissent entendre tous deux fort aisément. Mais ce que je découvris par son accent aussi-tôt que par son aveu, c'est qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient passé quelques mois à Paris, & qu'ils se proposoient de faire un long séjour en Hollande. C'est l'unique éclaircissement qu'on ait jamais eu sur la source de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractère. Il étoit vrai, comme je l'avois pensé, qu'ils ne gardoient leur solitude que parce que sans connoissances ils n'avoient aucune occasion d'en sortir. Ils se suffisoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant plusieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'aperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoissance de deux personnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de

notre liaison. Tout le temps que je ne donnois point à mes occupations se passoit chez eux. Quoiqu'ils parussent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, & quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret, nous ne laissions point échapper une occasion de leur offrir nos services, en leur faisant entendre que nous étions capables de zèle & de discrétion.

Il étoit impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent jusqu'à la Bourse, ne servoient qu'à nous embarrasser par leur opposition. Les uns affuroient que le Baron n'étoit qu'un Maître d'Hôtel Italien qui avoit enlevé la fille d'un Ambassadeur Allemand à la Cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'un autre bruit les fit passer pour un Prélat Romain qui étoit venu se réfugier avec sa Maîtresse dans le pays de la liberté. Il ignora

tout ce qu'on publioit ; & si je n'avois pas assez de lumieres pour détruire ce qui ne me paroissoit point à son avantage , je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ses mœurs & à son caractère.

Cependant après plusieurs mois d'une vie fort tranquille , nous découvrîmes sur le visage & dans l'humeur du Baron des marques sensibles de tristesse & d'inquiétude. Il se fit long-temps violence pour les déguiser ; mais il paroissoit un air de contrainte jusques dans sa jöye ; & fort souvent il se dispensoit , sous divers prétextes , de la petite assemblée que nous avions formée régulièrement. La Baronne ne cessa point d'en être , & se chargeant des excuses de celui qui passoit pour son mari , elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient nécessairement. Il fit divers voyages , dont le plus long ne dura point plus de quatre jours. Le plaisir qu'il avoit apparemment de revoir sa femme lui rendoit toute sa bonne humeur à son retour ; mais il retomboit dès le lendemain dans sa mé-

lancolie. La Baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réussit mieux à cacher la sienne. Je la surpris plus d'une fois dans une rêverie si profonde qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir sa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche dans l'absence de son mari, je fus extrêmement étonné de voir aussi-tôt couler ses larmes. La discrétion m'empêcha de lui en demander la cause, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'absence du Baron. Je raisonnois dans cet intervalle avec mes amis, sur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous serions imaginé qu'il étoit question de quelqu'embarras de fortune, si la multitude de bijoux précieux que nous connoissions à la Baronne ne nous eût persuadés qu'ils étoient fort éloignés de se trouver dans la nécessité. De calcul fait, en montres d'or, en tabatières, en étuis, &c. nous avions vu entre elle & son mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette seule somme un fond suffisant pour deux années. Cependant
comme

comme deux personnes qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette sorte d'épreuve pouvoient manquer d'attention pour les ressources qu'ils avoient dans leurs propres mains ; nous délibérâmes si nous ne devions point fonder le Baron de ce côté-là , & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis , je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service , & je ne fus précis que dans les protestations de zèle & d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étoit point des nécessités de fortune qui caufoient l'inquiétude du Baron. Il arriva dans cet intervalle un Gentilhomme Moscovite à Amsterdam , qui forma quelque liaison avec nous par une rencontre de pur hazard. Il vit la Baronne. Il en devint amoureux , & ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort observés , mes

amis & moi , dans la conduite que nous avions tenue avec une femme si aimable ; de sorte qu'il nous parut fort étrange qu'un Moscovite , qui n'avoit pour toute recommandation que beaucoup d'argent & d'effronterie , vint attaquer à nos yeux un ecut pour lequel nous n'aurions pas eu moins de goût que lui , si la bienfaisance & l'amitié n'eussent servi de frein à notre inclination. Cependant comme c'étoit l'affaire du Baron , nous supportames ce spectacle sans murmurer , & nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de sa femme , ou si l'on veut de sa Maîtresse , pour la croire capable de prêter l'oreille aux séductions d'un Amant.

Nous en étions à ce point , lorsque le Baron se crut obligé de quitter Amsterdam , pour un voyage qui ne devoit pas durer plus que le précédent. Nous fumes témoins des efforts que la Baronne fit pour l'arrêter ; & sans pénétrer le secret de leurs affaires , nous jugeames qu'une faveur demandée avec tant d'instances supposoit des raisons fort importantes. Elle ne put lui

faire changer de dessein , mais il lui promit d'être de retour le jour suivant. Ses larmes durèrent long-temps. Nous nous retirâmes , après avoir employé bien des soins pour la consoler ; il étoit cinq heures après midi. Je sortis de chez moi , pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en arrivant que Madame la Baronne étoit dans les transses de la mort , & qu'on la soupçonnoit de s'être empoisonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une dose de sublimé , sans avoir expliqué l'usage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée seule après souper , & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jeter des cris qui avoient attiré les voisins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit souffrir mortellement. On la traita dans cette supposition. Mais les progrès du mal étant sensibles , on trouva par divers éclaircissemens qu'il devoit venir d'une autre cause. Elle mourut sans en faire l'aveu , & l'unique soin qu'elle prit en mourant fut de recommander à ceux qui lui offroient leur secours de ménager son mari , & de ne pas lais-

ser son enfant dans le besoin. Une si tragique aventure fit l'entretien de tout le monde, & chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord, fut que le Baron l'avoit abandonnée, & que se croyant sans support & sans espérance dans un Pays étranger, elle avoit choisi la mort comme le plus court chemin pour se délivrer de ses peines. On demeura dans cette idée jusqu'au lendemain au soir, que le Baron vint dissiper par son retour une si misérable conjecture. Quelques personnes de sa connoissance qui se trouverent à la porte de l'Hôtellerie lui donnerent si adroitement le change, que sous le prétexte d'une affaire importante où son secours leur étoit nécessaire, ils le conduisirent dans une autre Maison pour lui déclarer sa perte. Les transports auxquels il s'abandonna détruisirent encore mieux les soupçons qu'on avoit eus de son voyage. Il ne parla que de désespoir & de mort. On se saisit de son épée; mais demandant du poison, un poignard, & tout ce qui pouvoit servir à le délivrer promptement de la vie, il alla jusqu'à faire

mille efforts pour se précipiter par une fenêtre. Enfin au défaut de routes les voyes qu'il cherchoit pour mourir , il trompa ceux qui l'observoient , & s'élançant tête baissée contre le mur de la chambre , il se seroit blessé mortellement , si l'épaisseur de la tapisserie n'eût diminuée la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expressions de sa douleur , pour en recueillir quelque lumière sur le fond de son aventure. Mais il ne se trahit par aucune indiscretion. Huit jours , qu'on le força de passer dans la Maison où il s'étoit laissé conduire , ne mirent point de changement dans ses dispositions. Il parloit encore d'aller se tuer , ou mourir de douleur , sur le tombeau de sa malheureuse compagne , & ses larmes couloient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant l'intérêt de son fils qu'on lui remit devant les yeux parut faire enfin quelque impression sur lui. Il promit de renoncer aux résolutions violentes , & de ne pas faire un mauvais usage de sa liberté. L'ayant obtenue à cette condition , il employa le peu de jours qu'il

passa dans la Ville, à vendre tous les bijoux de la Baronne & les siens, pour faire un fond qui pût engager quelqu'un à se charger du soin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéresser le Magistrat, en le mettant sous sa protection, & lorsqu'il se fut acquitté d'un devoir si juste, il partit sans avoir pris congé de personne.

Ceux qui avoient été témoins de ses transports, & qui l'avoient fait consentir si difficilement à faire une espèce de trêve avec son désespoir, jugerent qu'il étoit allé finir sa vie par quelque résolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle point sur la mort de la Baronne ! Ce qui m'en est resté dans l'esprit fera juger quelle foi ces misérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le Moscovite, qui étoit amoureux d'elle, étoit rentré dans sa chambre sans qu'elle s'en fût apperçue, & que l'ayant surprise sur son lit, qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obscure, il l'avoit trompée si adroitement qu'elle s'étoit crüe d'abord entre les bras de son mari. Il est inutile

d'ajouter les circonstances d'un fait que je regarde comme une imposture. Cependant on prétendoit expliquer par là les efforts qu'elle avoit faits pour retener le Baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du Moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit on pu sçavoir ? Il est vrai seulement que ce Gentilhomme, presque aussi touché que le Baron de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le Baron dont on n'avoit point entendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une fort mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette Ville, mais si usé & si mal en ordre qu'il ne paroïssoit point que depuis son départ il put en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues, & sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs, il confes-

soit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un Couvent de Westphalie. Son fils qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeler des souvenirs qui lui avoient encore arraché quelques soupirs. Mais paroissant fort satisfait du soin qu'on avoit pris de son éducation, il avoit recueilli le reste de la somme qu'il avoit laissée à ses Curateurs. Elle s'étoit trouvée suffisante pour lui faire un présent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans sa patrie.



TRIOMPHE

D'UNE FEMME

Sur un Adversaire de son sexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuse, écrivoit dans ces termes à son Amant, sur le visage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. » Vous êtes tristes & j'en ignore » la cause. Est-ce là l'empire que j'ai » sur votre cœur ? Apprenez-moi au » plutôt de quoi il est question. Je verrai si je dois vous permettre de vous » affliger, & en attendant je vous le » défens.

On demande s'il est d'un homme d'honneur & d'un homme raisonnable, à quel degré qu'on suppose sa passion, de laisser prendre ces marques d'empire à une Maîtresse, & d'en faire la

N^y

regle de sa conduite. Cette question parut assez importante pour occuper, il y a quelque temps, les plus beaux esprits de Londres, & dans un pays où la complaisance pour les femmes est sans bornes, il se trouva bien des gens qui ne laisserent pas de se déclarer contre elles. Leurs principales raisons étoient prises de la dignité de l'homme, qui ne lui permet pas de renoncer au rang de supérieur & de maître, qu'il a reçu du Créateur; & de la nécessité absolue dont il est pour la société, c'est-à-dire, également pour l'intérêt des femmes & des hommes, que celui des deux sexes qui est chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune, conserve toujours sur l'autre l'autorité que demande un soin si difficile. Les partisans de l'opinion opposée ne manquèrent pas de traiter ces deux raisons d'argumens *Turcs*, qui vont à l'humiliation d'un sexe charmant & à la ruine des plus doux plaisirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à se grossir d'injures, autant que de preuves & de raisonnemens, lorsque le hazard fit découvrir

une aventure qui décrédisa beaucoup le principal adverfaire des femmes, en le faisant soupçonner de mauvaise foi.

Mylord L..... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle, étant à la Maison de Campagne d'un de ses amis; se trouva un jour forcé par quelque insomnie de se lever aussi-tôt que le Soleil, c'est-à-dire, si matin, que ne trouvant personne qui voulût imiter sa diligence, il prit le parti de faire seul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoissoit peu les environs; mais ne se défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'est qu'à quelques milles de Londres, il se livra insensiblement au plaisir de parcourir un des plus beaux Cantons de Middlesex. On sçait qu'une des propriétés de l'Angleterre est d'être en tout temps couverte de verdure. La terre & les arbrisseaux se disputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs y sont environnés de hayes, qui ne sont jamais sans feuillage, on les prendroit pour autant de Jardins, qui conservent le même agrément dans toutes les saisons. Mylord L..... ne se lassant point

de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'espace d'une heure, & s'aperçut enfin qu'il ne lui seroit pas aisé de retourner sur la même route. Il rit de son imprudence. Cependant ayant jetté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque distance le sommet d'une Maison. Il en prit le chemin, pour finir tout d'un coup son embarras. La croyant une Métairie, son dessein étoit d'y demander un Guide. Mais il distingua bientôt, malgré la simplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaisir, & que la solitude où elle étoit située n'avoit point empêché qu'on n'eût pris beaucoup de soin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richesses. Les environs n'étoient que des prairies, telles qu'on vient de les représenter, & l'on n'avoit pas eu besoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'Avant-cour étoit un de ces beaux *Boulingrins*, qui se trouvent dans toute perfection en Angleterre, soit parce que l'herbe y est propre d'elle-même à les former, soit parce que les Anglois

qui en font les (*) Inventeurs, & qui en font un autre usage que nous, réussissent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuses. La Cour étoit séparée du Boulingrin par un mur, & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment dont tout le corps consistoit en un Pavillon, allongé par deux Cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la Cour, s'offroient deux Cabinets de verdure dont le feuillage étoit mêlé de fleurs; & comme il ne paroissoit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la Maison pour celle du Jardin. La suite du récit fera connoître d'où cette description est tirée.

(*) C'est ordinairement un carré spacieux, couvert d'herbe très-menue & très-basse, dont la surface est unie comme une glace, & qu'on a soin d'entretenir dans cet état, en y faisant passer tous les matins un Cilindre de fer ou de marbre. Ces lieux sont très-célèbres en Angleterre par les parties de Boule qui s'y font entre les plus gros Seigneurs.

Mylord L. admira quelque temps un si beau lieu, & n'étant pas moins surpris du silence qu'il y voyoit regner, il entra dans un des Cabinets de la porte pour s'y reposer un moment. A peine étoit-il assis, qu'il apperçut à l'entrée du Boulingrin une jeune Dame qui revenoit seule des prairies, & qui s'avançoit vers la Maison. On s'attend peut-être à la description de ses charmes, qui ne finiroit pas si-tôt que celle du lieu; mais il suffira de se la représenter, comme une des plus belles personnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec simplicité; car sans le moindre air de parure, son habillement étoit riche, & le désordre même dans lequel il paroissoit, lui donnoit un air de noblesse, par le peu de cas qu'elle sembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'Angloise, qui ne diminue pas, comme on sçait bien, l'éclat du teint, ni la finesse des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voisins, & ne se croyant vüe de personne, elle marchoit d'un pas lent,

comme ensevelie dans une profonde méditation.

L'admiration du Seigneur Anglois ne faisant qu'augmenter, il résolut de se tenir caché dans le Cabinet pour jouir plus librement d'une si belle vûe. Son dessein étoit d'attendre que la Dame fût entrée, & de chercher quelqu'un de qui il pût apprendre son nom. Mais la fatigue d'une longue promenade la tenta elle-même de se reposer en arrivant à la porte. Elle s'assit dans le second Cabinet, sans remarquer que l'autre fût occupé. Après s'être amusée quelques momens avec ses fleurs, elle tira un ouvrage de broderie, qui étoit aussi dans sa corbeille, & elle se mit à travailler avec assez d'attention; mais paroissant tout d'un coup rappelée à elle-même par quelque nouvelle pensée, ses mains devinrent immobiles sans quitter leur ouvrage, & elle se livra toute entiere à sa distraction. Un quart d'heure se passa sans qu'elle parût se détacher un moment de l'objet qui fixoit son imagination. Enfin jetant sa toile dans la corbeille, elle étendit le bras, comme l'on fait en sortant

du sommeil , & elle se mit à réciter d'un ton passionné quelques Vers d'une Tragédie Angloise (*) dont voici le sens : » ce petit espace de terre a plus » de charmes pour moi que les vastes » états de mon pere. Les bornes de » mes desirs sont plus étroites encore » que celles de mes regards. On ne » cherche point le bonheur au dehors , » quand on peut le trouver dans soi-même , & dans ce qu'on possède » sans partage & sans allarmes , &c.

Mylord L.... aussi étonné de ce qu'il entendoit que de tout ce qu'il avoit vu , oublia que le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quelque bruit qu'il fit sans y penser , avertit la Dame qu'elle étoit écoutée , & la fit sortir aussi-tôt pour sçavoir de qui. Elle aperçut le Mylord qui n'étoit pas d'une figure à lui causer de l'épouvante , & le reconnoissant à plusieurs marques pour un homme au-dessus du commun , elle

(*) Ils sont d'une Tragédie nommée *Oroonoko* , qui est fort estimée pour la force du sentiment. Voici les Vers Anglois.

This little spot of ground is dearer to me
Than my greet father's unbonded Kingdom, &c., &c.

reçut civilement les excuses qu'il lui fit de l'avoir interrompue. L'entretien se lia par le récit de l'inquiétude où il s'étoit trouvé sur sa route, & de l'embarras où il étoit encore pour regagner le lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politesse de lui offrir des rafraîchissemens. Il ne se fit pas presser pour les accepter. La porte s'ouvrit, & tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée qu'il avoit prise de cette élégante demeure. La cour étoit une autre espece de Jardin, par ses compartimens, & ses embellissemens de verdure. Plusieurs statues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la Maison, rien n'étoit si bien entendu que la distribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés secrètement, on ne tarda point à servir un déjeuner aussi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les Domestiques qui se présenterent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit More, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajustement. La conversation roula d'abord sur les charmes

d'une si belle solitude, & sur l'heureux hazard qui avoit produit une partie de table si imprévüe. Mylord L..... aussi plein de respect que d'étonnement, n'osoit la faire tomber sur ce qui excitoit beaucoup plus son admiration. Mais sa compagne qui devinoit aisément ce qui se passoit dans son esprit, & qui avoit déjà résolu de se faire un divertissement de sa surprise & de sa curiosité, fut la première à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit seule, depuis trois ans, & qu'elle se trouvoit aussi heureuse que le premier jour; que par le secours de la Philosophie, dont elle faisoit son étude continuelle, elle étoit parvenue à se délivrer des foiblesses de son sexe, & à se composer un sort digne d'envie; qu'elle ne connoissoit rien dans le monde qui pût lui causer les troubles de la crainte, ou les impatiences du desir; que la lecture, la promenade, la peinture & la musique étoient sa principale occupation, & ne lui laissoient point un seul vuide qui demandât d'être rempli par d'autres amusemens;

que s'il vouloit passer avec elle une partie de la journée, il connoïtroit par ses yeux l'emploi qu'elle faisoit de son temps, & les ressources qu'elle trouvoit sans cesse autour d'elle contre l'ennui. Enfin ce discours qu'elle accompagna de toutes les graces qui font le principal charme de la beauté, & de cet air de liberté & d'enjouement que la satisfaction du cœur répand dans les manieres, fit tant d'impression sur le Seigneur Anglois, que loin de refuser l'offre qu'elle lui faisoit de demeurer une partie du jour avec elle, il auroit fait vœu sur le champ de ne la plus quitter de sa vie.

On se leva; la Dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin, & le Seigneur pour l'attendre dans le Jardin, où elle prit soin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi satisfaire plus que jamais ses yeux, dans la beauté du Parterre, dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été rassemblés pour l'embellir, & dans les allées d'un Bois, où l'exacte proportion, la fraîcheur & la netteté se disputoient l'avantage. En se promenant

seul il réfléchissoit sur une rencontre si extraordinaire , & sur les suites qu'elle alloit avoir pour lui-même. Son cœur sentoit déjà combien il étoit difficile , auprès d'une personne si charmante , d'être long-temps aussi tranquille & aussi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'il éprouva , lorsque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant , & parée de tout ce qui pouvoit relever son éclat naturel , il la prit moins pour une mortelle que pour la Déesse d'un lieu qu'il avoit déjà comparé à l'Olimpe. Elle affecta de ne pas s'appercevoir de son trouble , & l'ayant invité de retourner au Salon , elle le conduisit dans divers Cabinets , où elle lui fit voir une collection des meilleurs Livres , & quantité de bons Tableaux dont plusieurs étoient son ouvrage. Ensuite ouvrant la porte d'une Salle voisine , elle le pria de s'y reposer , tandis qu'elle alloit lui donner pour amusement un petit Concert , composé d'un Clavecin qu'elle touchoit elle-même , d'un Violon dont son More jouoit d'une manière supportable , & de deux voix qui étoient les deux fem-

mes. Elle commença en effet à lui faire entendre ce qu'il y a de plus fin dans les compositions de Naples & de Milan. Ses femmes chanterent avec beaucoup de propreté & de méthode, & elle chanta elle-même quelques *Solo* avec tout le goût & toute la grace imaginables.

L'enchantement n'étoit pas fini. Il continua de la même sorte au dîner, qui n'eût pas été plus délicat, ni servi plus régulièrement, au milieu de Londres; Mylord, devenu plus familier par l'habitude, conjuroit sa compagne de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit se remettre son visage; & comparant sur-tout le temps qu'elle avoit passé dans la solitude, avec le souvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit disparu de Londres avec le Maître-d'Hôtel de son père, il ne doutoit pas que ce ne fût cette Dame, qui avoit préféré la satisfaction de son cœur à son honneur & à sa fortune. Mais pen-

fant aussi qu'il ne l'avoit jamais vüe d'assez près pour la reconnoître parfaitement, il craignoit de faire outrage à celle qui le traitoit avec tant de bonté, par une conjecture qui ne pouvoit s'accorder avec l'élévation de son esprit & de ses sentimens. Il laissa échapper néanmoins quelques mots équivoques dont il lui parut qu'elle comprenoit le sens. Elle rougit. Il s'expliqua plus ouvertement; & lorsqu'elle l'entendit parler du Maître-d'Hôtel, & du bonheur qu'il avoit eu de plaire à la fille d'un des premiers Seigneurs de Londres, elle traita cette aventure de fable indigne, & elle se plaignit de la malignité du public, qui empoisonne tout par la médisance ou par la calomnie; ensuite s'appercevant qu'elle s'étoit exprimée avec un peu de chaleur, elle rompit tout d'un coup sur cette matière.

Mylord affecta de lui faire des excuses. Elle les reçut en tâchant avec adresse d'écarter les soupçons. Il n'ajouta rien qui pût marquer qu'il les conservât; mais de quelque manière que l'article du Maître-d'Hôtel dût être expliqué, il demeura persuadé qu'il parloit à l'héroïne de l'aventure.

Cependant la conversation ayant pris un autre tour, Mylord qui n'avoit rien de plus nouveau à raconter que la dispute qui s'étoit élevée à Londres sur l'empire des femmes, fit valoir le zèle avec lequel il avoit soutenu leurs intérêts, & donna un tour fort odieux aux raisonnemens de leur principal adversaire. L'ayant nommé dans son récit, il remarqua que ce nom réveillait l'attention de la Dame, & qu'il lui causoit de la surprise. Elle en devint plus curieuse sur les moindres circonstances. Elle se fit répéter tout ce qu'il y avoit d'offensant pour son sexe dans les écrits qui avoient été publiés. Elle demanda plusieurs fois s'il étoit sûr qu'ils fussent de la personne que Mylord avoit nommée. Quoi, disoit-elle avec un air de ressentiment qu'elle ne pensoit pas même à déguiser, c'est lui qui a soutenu qu'un homme ne peut se soumettre sans honte aux volontés d'une femme ? C'est lui qui nous traite de créatures foibles, imparfaites, légères & capricieuses ; qui prétend que nous ne sommes bonnes qu'à la chaîne, pour le plaisir & l'amusement de l'homme qui nous tient

captives ? C'est lui qui doute si nous avons une ame raisonnable , & si après avoir servi à la propagation & à l'amusement du genre humain , notre sort ne sera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de còte que nous avons eue dans notre origine ? C'est lui qui propose au Gouvernement de nous interdire toute sorte de commerce les unes avec les autres , parce que nos vices sont contagieux , & que nous corrompant ainsi mutuellement nous en sommes moins dociles sous le joug pour lequel nous sommes nées ? C'est lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous , qu'ils s'appriivoisent par la société de leurs pareils , au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieuses & plus indomprables ; d'où il conclut que pour nous rendre douces & aimables , il faut nous tenir autant qu'on peut dans la solitude ? Quoi ? C'est lui ? C'est Mylord C.... ? Elle se fit ainsi confirmer mille fois la même chose , & n'en pouvant douter après toutes les assurances qu'elle en reçut , il lui échappa de dire amèrement qu'il s'en repentiroit.

Mylord

Mylord L. fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité , l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe ; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter , mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs , & Mylord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-temps , quoiqu'assez languissant d'une part , tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux , ils virent entrer dans une cour de derriere , dont la porte répondoit au chemin des voitures , & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la Salle à manger où ils étoient encore , une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Mylord le reconnut aussi-tôt pour C. ce même adversaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La Dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous , lui dit-elle , en le regardant ? Assurément ,

lui répondit-il. C'est C. l'adversaire de votre sexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je suis ravie qu'il arrive plutôt que je ne l'attendois. Vous aurez une scène qui sera réjouissante pour vous. Hâtez-vous de me suivre, ajouta-t-elle, & le prenant par la main, elle le fit entrer dans un Garde-manger séparé de la Salle par une légère cloison. Ne sortez point, lui dit-elle, que je ne vienne moi-même vous avertir, & ne perdez pas un mot de ce que vous allez entendre. Commencant à se défier d'une partie de la vérité, il répondit malignement, que ce ne seroit jamais lui qui disputeroit à une personne comme elle le droit de commander en souveraine, & qu'il lui juroit une obéissance absolue.

Mylord C. étoit descendu de sa chaise; & sans s'arrêter à demander des explications aux Domestiques, il vint droit à la Salle, en homme à qui les chemins de la Maison étoient familiers. Il n'y trouva que la Dame, qui s'étoit remise sur sa chaise, & qui ne la quitta point en le voyant paroître. Cette froideur, & l'air dont elle le

regarda, le déconcertèrent un peu. Cependant comme il la voyoit parée avec plus de soin qu'elle ne l'étoit tous les jours, il en prit occasion de lui dire quelque chose de civil sur ce surcroît de charmes, dont elle avoit relevé ses agrémens naturels. Vous me fatiguez par un compliment si fade, lui dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous déclarer tout ce que je pense, votre présence elle-même m'importune. Je vous défens de mettre ici le pied sans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparaissez jamais. Elle se leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il seroit trop long de représenter cette scène avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéressante. Mais on présente le fond du tableau; c'est à l'imagination des Lecteurs à le remplir. Qu'on se figure une femme irritée, qui a ses raisons pour seindre de ne pas l'être, & qui dans la résolution d'humilier un Amant dont elle commence à sentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris

à son ressentiment. De l'autre côté, un homme amoureux, mais gâté par les complaisances d'une Maîtresse passionnée, & accoutumé à se voir obéir en maître, qui doute du sens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui essaye ensuite de le faire cesser avec hauteur, & qui voyant que cette voye lui réussit mal, prend le parti de fléchir, pour conserver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il est accoutumé à donner. Il fut poussé, jusqu'à se croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grace à genoux; il versa même des larmes, auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendresse. Cependant tout ce qu'il put obtenir, fut la permission d'espérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre absolu de retourner sur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de respect & de soumission que dans la première naissance de ses sentimens.

Aussi-tôt qu'il fut parti, la Dame se hâta de délivrer Mylord L... de sa

prison. Vous avez tout entendu , lui dit-elle ; jugez si notre adversaire est aussi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir , je ne puis vous retenir ici plus long-temps avec bienséance. D'ailleurs la nuit approche , & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez. Je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas , ajouta-t-elle , tout ce que vous venez d'entendre , & ne manquez pas pour l'honneur de mon sexe , d'en instruire promptement le public. Cachez seulement mon nom , si vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promesse avec serment , & malgré toutes les instances qu'il lui fit pour être souffert plus long-temps , elle le conduisit à sa porte , où il trouva une chaise & deux Porteurs auxquels elle avoit déjà donné ses ordres. Il lui demanda du moins la permission de la revoir. Je ne vous chasserai point , lui dit-elle , lorsque votre politesse vous ramènera dans ma Maison.

Ses Porteurs se mirent en marche à grands pas. L'obscurité ne lui permit pas d'étudier le chemin ; mais il se

proposoit bien de gagner ces deux hommes , & d'en tirer à toutes fortes de prix le nom de la Dame & du lieu. Étant arrivé au Château où ils le conduisoient , sa premiere attention fut de les presser d'entrer , sous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y consentir ; mais pendant qu'on se faisoit attendre avec de la lumiere , ils se déroberent adroitement , & les soins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

Mylord , quoiqu'au désespoir de s'être trompé dans ses mesures , se consola par l'espérance de reconnoître le lendemain sa route. Il cacha son aventure à ses amis , & le Soleil éclairoit à peine l'horison , que se recommandant à la fortune & à l'amour , il reprit le chemin qu'il crut avoir suivi la veille. Il marcha d'abord avec assez de certitude ; mais la ressemblance des prairies , & le grand nombre de passages qui se présentoit à toutes les hayes , confondit bientôt ses idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles , jusqu'à ce que la fatigue & la faim le forcerent d'abandonner son en-

treprise. A peine se reconnut-il assez pour revenir sur ses pas.

Cependant avec le secours d'un homme du canton , qu'il prit avec lui les jours suivans , il découvrit enfin le terme auquel il aspirait. C'étoit le quatrième jour. Mais quelle fut sa surprise de trouver la demeure vuide , & *Maison à louer* sur la porte ? Il n'en croyoit pas ses yeux. Il frappa en mille endroits , doutant toujours si l'on ne se faisoit pas un jeu de sa peine & de son embarras. L'habitant d'une chaumière voisine auquel il fut obligé de s'adresser leva tous ses doutes. Il apprit de lui que la Dame qu'il cherchoit , & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne , ne s'étoit jamais fait connoître que sous le nom de *Mistriss Anna* , avoit quitté sa Maison deux jours auparavant , sans qu'on sçut quelle route elle avoit prise avec ses meubles.

Dans le chagrin qu'il ressentit de se voir si habilement trompé , il ne lui resta point d'autre consolation que de publier son aventure à Londres , en observant néanmoins la parole qu'il avoit

donnée à l'héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le héros, qui fut si humilié de cette relation, qu'on le vit disparaître pendant quelques semaines aux yeux du public, & renoncer ensuite à la cause qu'il avoit soutenue. Ainsi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus sages n'en pensèrent pas moins qu'il seroit peut-être plus conforme à l'ordre & plus avantageux au monde, que les choses allassent tout autrement; mais comme le mal est fort ancien, très-difficile à guérir, & que bien des hommes d'ailleurs ont la foiblesse de le trouver agréable, il semble que le meilleur parti soit de l'adoucir autant qu'on peut par les compensations que le beau sexe ne refuse pas toujours, & de supporter le reste sans se plaindre.



HISTOIRE

DE CIDAL ACMET,

Riches Seigneur de Constantinople.

LE commerce amène tant d'étrangers à Londres, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne fasse attention à la singularité de leur habillement, de leurs usages, & de leurs mœurs. La plupart n'y demeurent pas plus long-temps que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur séjour ; soit qu'ils se laissent prendre aux charmes de la liberté, soit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & sur-tout pour entretenir de-là des correspondances avantageuses dans leur propre pays. Ce dernier prétexte est si

O v

commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de sorte qu'un étranger qui s'arrête long-temps à Londres, passe pour un Marchand qui y est retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plusieurs années d'un Turc qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faisoit sa demeure à deux milles de la Ville, dans une Maison magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un Directeur de la Compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenses continuelles. Les Jardins en étoient vastes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres Maisons dans le voisinage, à la distance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de personnes connoissoient l'intérieur de cette belle solitude. Ce n'est pas qu'il n'eût des Domestiques en grand nombre ; mais la plupart étoient des Turcs qu'il avoit amenés de son pays, & qui

paroissoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le servir dans ses appartemens & dans ses Jardins. Ceux qu'il avoit pris à son service en Angleterre, avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de passer, & dans lesquelles ils se contenoient d'autant plus facilement, que la moindre indiscretion les faisoit chasser sans miséricorde; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuse pour eux.

Pendant que M. Herby se tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne sortoit que pour se faire voir quelquefois à la Bourse & sur le Port, plusieurs familles de Londres avoient vû disparaître de leurs Maisons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage, ou à la séduction de leurs Amans. Dans une Ville de la grandeur de Londres, ces sortes d'aventures ne font point assez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand soin des parens est de cacher leur perte; l'impossibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en

consolent. D'ailleurs, qui se feroit défié que tant de beautés Angloises fussent volontairement au pouvoir d'un Turc ? C'étoit néanmoins chez M. Herby qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes ; & si la plupart y avoient été attirées par adresse, & sans sçavoir à quel sort elles étoient destinées, il avoit trouvé le secret de rendre leur esclavage si agréable, qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naissance bien distinguée. Mais la beauté est de toutes les conditions ; & pour un Turc qui ne se piquoit pas sans doute de cette délicatesse de goût qui fait regarder la politesse des manieres & les graces comme l'attrait le plus séduisant du beau sexe ; c'étoit assez qu'elles fussent belles pour lui paroître aimables, sans qu'elles eussent besoin de ces autres charmes qui sont le fruit de l'éducation & de l'usage du monde. La première qu'il avoit attirée dans sa Maison, étoit une Lingere. Il l'avoit gagnée à force de présens. Celle-ci avoit contribué ensuite à lui en procurer d'autres ; car la

crainte du partage avoit fait moins d'impression sur elle que le déplaisir de se voir condamnée à une solitude continuelle. On sçait que les jeunes filles qui sont nées avec un peu de beauté, se recherchent & se lient naturellement. La Lingere avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. Herby. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles; & sans leur marquer le lieu de sa demeure dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort, qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite, & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses lettres. Un Carosse que M. Herby avoit envoyé jusqu'aux murs de Londres, les reçut & les lui amena. Elles étoient trois. Il avoit étalé ses meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ses richesses. En effet, on verra par la suite de cette Histoire qu'elles étoient immenses. Les bijoux & les curiosités

brillantes qui éblouissent les yeux des femmes , y paroissoient semés avec profusion. La Lingere avoit eu soin surtout de se couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ses trois amies , & la description qu'elle leur fit de son prétendu bonheur surpassa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites Bourgeoises , qui n'avoient peut-être rien vû de plus beau que leur boutique , ne manquerent point de se laisser prendre à tant de magnificence. La jalousie suivit sans doute l'admiration , & elles se demanderent au fond du cœur ce qu'elles avoient fait à la fortune , qui ne leur accorderoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas souffrir long-temps ; car après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux séjour , la Lingere leur fit entendre qu'elle s'estimerait fort heureuse si elles vouloient partager son bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir , elle n'avoit point eu d'autre dessein que de leur

faire cette offre ; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter , & qu'elles n'avoient qu'à donner un signe de consentement pour être aussi-tôt Maîtresses aussi absolues qu'elle-même , & de la Maison , & de toutes les richesses qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce discours l'éloge du Maître , qui étoit effectivement un homme de bonne mine , & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ; de sorte que venant à paroître dans le temps que les trois filles étoient déjà fort ébranlées , il acheva de les gagner par ses civilités & par ses promesses.

C'est ainsi que M. Herby commença son établissement. Il seroit trop long d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de sa solitude. Il en séduisit quelques-unes par lui-même , d'autres par ses émissaires ; & il vint à bout par sa complaisance & par la vie délicieuse qu'il leur fit mener , de les rendre contentes de leur sort. Il falloit être aussi riche qu'il l'étoit , pour pouvoir fournir constamment à tant de dépenses. Les engagements

qu'il avoit avec ses douze Maîtresses s'étendirent bientôt plus loin. Il se trouva comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles ; & la crainte d'être découvert , s'il eût refusé d'y consentir , lui en fit une nécessité indispensable. Cet incident mérite d'être rapporté avec toutes ses circonstances.

Une de ses filles commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite , le pressa un jour de lui accorder la liberté de voir son pere & sa mere , qu'elle supposoit être fort affligés de son absence. Soit caprice , ou tendresse naturelle , elle lui fit cette priere avec tant d'instances & de larmes , que si elle n'obtint point la liberté de sortir du Logis , elle fut du moins satisfaite autrement. M. Herby forma lui-même le plan de cette entrevûe , & se proposa d'en tirer autant de plaisir que sa Maîtresse. Il résolut de faire amener chez lui le pere & la mere , qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée , & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ses trois premieres filles ; c'est-à-dire , de leur cacher autant qu'il seroit

possible, le nom & le lieu de sa demeure, en les faisant conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneurs & de magnificence qu'il pût se faire un divertissement de leur surprise & de leur embarras. Il y ajouta une circonstance qui servit encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable; ce fut de prolonger si bien le temps par les détours qu'on leur fit faire sur la route, qu'ils n'arriverent à sa Maison qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut si facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas platôt reconnu sa main dans la lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brulerent d'envie de la revoir. Elle leur parloit d'ailleurs de sa fortune comme si elle eût été la première Reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion, & convenant avec eux du temps de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un Carosse. C'étoit peut-être

la premiere fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidelement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce temps-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses appartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies surtout n'avoient point été épargnées, pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ses Hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ses onzes compagnes contribuassent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique, afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placée sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. Herby même, qui vouloit être regardé comme son premier Domestique, étoient debout à quelque distance d'elle, dans une posture soumise & respectueuse. Les Va-

fers Turcs de la Maison se tenoient dans les anti-chambres, où ils avoient aussi leur rôle qui convenoit au dessein de leur Maître.

La scène que M. Herby vouloit se donner, ne pouvoit manquer d'être agréable après tant de préparatifs. Elle réussit au-delà de ses espérances. Les deux Bourgeois de Londres se crurent dans une maison Royale, & s'imaginèrent que leur fille étoit devenue tout au moins Princesse d'Angleterre. On les traita délicatement à souper. Ils furent servis avec autant de respect que leur fille; & pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un sac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vu n'étoit point un songe.

On eut soin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée pour les empêcher de se reconnoître. Cependant quelque précaution qu'on eût pu prendre, on ne trompa point tout-à-fait les soupçons du pere, qui étoit un homme de bon sens. Il avoit déjà remar-

qué en venant, que le Carosse avoit fait plusieurs détours. Les réflexions qu'il fit en sortant de cette belle Maison, sur l'éclat où il avoit vu sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisément une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à observer le chemin par lequel on le conduisoit. La nuit n'étoit pas si sombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit assez pour s'assurer de pouvoir les reconnoître le lendemain ; & quittant le Carosse sans affectation dans les rues de Londres, il résolut de ne pas laisser passer le jour suivant sans s'éclaircir du sort de sa fille. Ses recherches réussirent heureusement. Il apprit que M. Herby étoit un Turc, qui possédoit de grandes richesses. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché sa fille. Après s'être un peu livré au ressentiment de cette injure, il revint doucement à penser que le mal étant sans remedes, il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour sa for-

tune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un sac d'écus, lui paroissoit un prix trop modique pour l'honneur de sa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. Herby en avoit débauché onze avec la sienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage sur lui, il crut pouvoir lui causer assez d'inquiétude sur l'article auquel il étoit intéressé, pour l'obliger d'entrer en composition. Ainsi prenant la plume sans perdre de temps, il lui marqua avec beaucoup de hauteur non-seulement qu'il le connoissoit pour le ravisseur de sa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'insulte, il étoit résolu de le poursuivre dans toute la rigueur de la Justice. L'amour de la paix, l'ignorance des loix du pays, & d'autres craintes, firent souhaiter aussi-tôt à M. Herby de finir secrètement cette affaire. Il convint avec le pere de lui faire une pension annuelle, aussi long-temps que sa fille consentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à qui cette aventure ne put être cachée

& qui n'avoient pas vû sans jalousie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne, souhaiterent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour leurs familles. Herby craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crut perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, pouvant donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses Maîtresses, & il devint ainsi comme le pere de douze filles & de douze familles.

Quelques temps après un des Domestiques de M. Herby étant entré dans la chambre de son Maître à l'heure qu'il avoit ordonné de l'éveiller, ne trouva dans son lit qu'un cadavre sanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit passé la nuit proche de lui, avoit été assassinée aussi de plusieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré aussi-tôt toutes les filles & tous les Domestiques dans la chambre, on s'apperçut qu'il manquoit deux Valers Tares qui n'ont pas reparu depuis, quelque diligence qu'on ait fait

pour les trouver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierres qui y étoient renfermés, de la connoissance même des Domestiques Turcs, avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle, fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux Valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre, que deux hommes eussent pû transporter en si peu de temps tous les trésors de M. Herby. L'or seul, suivant le témoignage d'un de ses Esclaves Turcs qui avoit toujours été son confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenses qu'il avoit faites depuis environ dix ans. La Justice qui fut appelée sur le champ, se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances : mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues & sur de sim-

ples vraisemblances , les filles & les Domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscur que cette affaire eût paru d'abord , on eut le même jour , avant la nuit , divers éclaircissimens , qui servirent à expliquer une partie de l'aventure. Les Esclaves Turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur Maître , déclarèrent naturellement tout ce qu'ils sçavoient de sa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet*. Il étoit de Constantinople , & l'un des gros Seigneurs de l'Empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses desirs jusques sur une des filles du Sultan , il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser , & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un Baccha plus heureux l'avoit emporté sur lui ; mais favorisé par l'amour autant que son rival l'étoit par la fortune , il s'étoit fait aimer de la jeune Sultane , & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie ;

galanterie ; jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue , il avoit fait consentir sa Maîtresse à la fuite , pour se dérober tous deux à la vengeance du Grand-Seigneur & du Bacha. Il avoit chargé un Vaisseau de ses richesses. La Sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à Venise , où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la Sultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte , & la crainte d'être reconnu tôt ou tard dans une Ville si voisine de la Turquie , le portèrent ensuite à changer d'azile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'est l'extrémité du monde pour un Turc. Il remonta sur le même Vaisseau qui l'avoit apporté à Venise , & il vint droit à Londres avec toutes ses richesses. Ce détail parut certain touchant sa personne.

A l'égard de sa mort , on sçut par

Tome I,

P

les dépositions de plusieurs Marchands Turcs établis à Londres, qu'il y étoit arrivé six semaines avant cet accident trois hommes de leur pays, avec lesquels ils avoient eu plusieurs entretiens, sans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faisoient entendre seulement qu'ils étoient chargés d'une commission importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curiosité du nom & de la situation de tous les Turcs qui étoient à Londres. Il se trouva que ces trois Turcs avoient pris congé de leur Hôte, pour retourner, disoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonstance, jointe avec la fuite des deux Valets, avec l'impossibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de transporter un million en or & quantité de pierreries, avec la connoissance qu'on eut d'ailleurs de l'enlèvement de la Sultane & du ressentiment que le Grand-Seigneur & le Bacha durent concevoir de cet outrage; toutes ces raisons firent croire que la cause du malheur d'Acmet étoit venue

de plus loin que Londres, & que ses assassins étoient des émissaires de Constantinople qui avoient gagné deux de ses principaux Domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête, qu'ils avoient coupée, fut encore une circonstance qui favorisa ce soupçon. Ils l'emportèrent avec eux, sans doute pour rendre témoignage du succès de leur commission, & pour satisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits semblables qui confirment cette opinion. Il est arrivé souvent que des Esclaves Turcs, chargés par leur Maître de se défaire d'un ennemi, ont employé vingt ans à le poursuivre, ou à chercher l'occasion de lui ôter la vie, & n'ont osé reparoître sans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le sort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pû espérer d'autres éclaircissements, s'il avoit laissé quelqu'un après lui qui prît assez de part à sa mort pour chercher ses meurtriers avec un peu de vigueur; mais chacune de ses filles ne

s'y intéressoit sans doute que pour un douzieme, ses Domestiques n'étoient capables de rien, & tous ses trésors avoient été enlevés.



D É C O U V E R T E
D'UNE ISLE INCONNUE
OU
A V A N T U R E
D E G E O R G E S P I N È S.

LA route d'un voyage qui fut entrepris, il y a quelque temps au Sud d'Afrique par quelques Portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques Marchands Anglois la pensée d'y envoyer un Facteur pour chercher les moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce dessein la permission de la Reine Elisabeth, l'an de grace 1589. l'onzieme ou douzieme année de son regne, ils chargerent quatre Navires; & se reposant de tous leurs intérêts sur mon Maître, ils le

firent partir avec sa famille, qui étoit composée de sa femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux Servantes & d'une *Moreffe* & de moi qui étoit son teneur de ritres.

Le Lundi, troisieme d'Avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit servir au succès de notre entreprise, nous entrâmes dans le Navire nommé le *Marchand Indien*, du port d'environ cent cinquante Tonneaux; le vent nous étant favorable, nous vîmes le 14 de Mai les Isles Canaries, & peu après celles du Cap Vert, où nous prîmes des rafraîchissemens, ensuite nous cinglâmes au Sud, en tirant un peu à l'Est, & nous abordâmes le premier d'Août à l'Isle de Sainte-Hélène, d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le Cap de Bonne-Espérance. La chaleur, qui étoit excessive, fit naître diverses maladies dans l'Equipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon Maître avec plusieurs Matelots; mais la faveur du Ciel conserva heureusement le reste de notre famille.

Jusqu'alors notre navigation avoit été si douce, que nous ne scâvions ce

que c'étoit que le mauvais temps. Nous étions à la vûe de l'Isle de Saint-Laurent, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête & la plus violente qu'aucun de nos Matelots eût jamais vûe. Elle sépara notre Vaisseau de trois autres, & ne faisant qu'augmenter pendant les deux jours suivans, nous perdîmes enfin toute espérance de salut. Il ne nous restoit aucune connoissance de notre route; & dans les furieuses secousses que le Vaisseau éprouvoit continuellement, nous ne pouvions nous attendre qu'à briser contre la pointe de quelque rocher, ou à être englouris tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croissant encore pendant la nuit, parce que l'obscurité nous empêchoit de réparer les désordres du Vaisseau, nous étions dans l'attente continuelle de la mort, lorsque le troisieme jour au matin, qui étoit le premier d'Octobre, nous apperçûmes la terre; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroissoit haute & montagneuse. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la Mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une Côte roide

& escarpée , rendoit encore l'écume plus épaisse & le bruit plus terrible. Ainsi à la vûe de la terre nous ne désespérions pas moins de notre salut : lorsque le Capitaine & mon Maître ayant pris un moment favorable pour jeter la Chaloupe en Mer , y entre-
rent fort heureusement , dans l'espérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher ; mais une vague épouvantable les sépara aussi-tôt du Vaisseau. Tous les Matelots sauterent dans la Mer , pour se sauver à la nage , je me trouvai seul à bord avec la fille de mon Maître , les deux Servantes & la Moresse.

Ceux qui nous abandonnerent auroient été mieux conseillés par leur crainte , s'ils eussent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas ! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne se seroit point attendu au même sort dans la déplorable extrémité où nous étions ? Mais lorsque notre perte nous paroissoit inévitable , il plut au Ciel de nous sauver par un miracle. Le Navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher , se brisa en plusieurs pièces.

Le Beaupré s'étant rompu, les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas, suivirent l'exemple que je leur donnai, en embrassant comme moi ce grand mâ. Nous fumes soutenus sur l'eau, sans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle assez courte. Un courant nous porta dans un petit Golphe qui étoit environné de roches, & par conséquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adresse nous fit joindre la terre, & tout épuisés de forces nous nous trouvâmes enfin à sec, où nous demeurâmes longtemps étendus, sans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche, aussi immobiles de joie que de foiblesse.

Ayant repris un peu de vigueur, je montai au-dessus du rocher, d'où je regardai avec pitié les débris de notre Vaisseau. J'avois dans ma poche un fusil, avec tout ce qu'il falloit en cas de nécessité pour allumer du feu. Comme la boîte étoit de fer & bien fermée, la mèche ne s'étoit point sentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce sèche, que j'arrachai de quelques arbres, je fis un feu capable de

nous sécher. Ensuite laissant mes quatre compagnes, je suivis assez loin la Côte, & j'eus soin en marchant de jeter continuellement des cris, pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être sauvés aussi heureusement que nous. Mais personne ne m'ayant répondu, & ne trouvant point d'autres traces que celle d'un infini d'oiseaux, je retournai le soir à ma compagnie qui étoit déjà fort alarmée de mon absence. Ma présence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue, je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & sans défense, comme nous étions, la peur nous représentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête sauvage, qui rôdoit peut-être autour de nous pour nous surprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit, malgré le besoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la pensée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain; car la faim commençoit à nous presser, & n'ayant au-

cune ressource pour nous en défendre , nous envisagions déjà toute l'horreur de notre situation pour le jour suivant.

Le temps s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochames de la Mer à la pointe du jour , & nous sentîmes une espece de joie , dans la tristesse même du spectacle que nous apperçûmes. C'étoient les cadavres de plusieurs de nos Matelots qui flotoient au long de la Côte , & parmi eux quantité de pieces & de meubles de notre Vaisseau , des planches , des caisses , des voiles , enfin mille choses que nous ne désespérâmes pas de pouvoir attirer au rivage , & qui pouvoient être utiles à nos besoins. Je coupai de longues branches d'Arbres que je joignis les unes aux autres ; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la Mer avec cette espece de chaîne , dont mes compagnes tenoient le bout , je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en assez grand nombre , me servirent à composer sur le champ une cabane où nous passâmes tranquillement la nuit suivante. Quelques provisions

de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine , ne nous furent d'aucune utilité , parce que l'eau de la Mer les avoit entierement corrompues ; mais parmi plusieurs tonneaux il s'en trouva un de biscuit , que nous mimes en pièces , & que l'eau avoit heureusement épargné. Nous satisfimes aussitôt le plus pressant de nos besoins : ce qui restoit de cette provision nous suffisoit pour être sans inquiétude , pendant plusieurs jours. Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de se calmer pendant la nuit , nous fumes dans la dernière surprise en retournant le matin à la Mer , d'appercevoir quantité de caisses & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes sur le sable. Nous trouvames dans l'espace d'environ quatre cens pas une partie considérable de notre cargaison. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en sûreté des biens si précieux. Ce qui étoit absolument trop lourd , nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caisses furent ouverts. Il y avoit tant d'habits , de linges , & d'ustenciles de ménage ,

qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une Maison plus spacieuse & plus commode que la nôtre. A la vérité les vivres étoient trop corrompus pour nous être jamais d'aucun usage. Mais avec le peu de biscuit que nous avions sauvé, il nous restoit l'espérance de faire notre nourriture de différens Oiseaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorsque nous apperçûmes autour de nous quelques Coqs & quelques Poules qui s'étoient échappés du Vaisseau & qui avoient gagné heureusement la Côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aisé de les faire multiplier, & nos soins réussirent si bien, que nous en fumes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes aussi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiseaux semblables à des Canards, dont le goût nous parut agréable; de sorte que nous devinmes fort tranquilles sur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation, &

la crainte de nous exposer à quelques nouveaux malheurs , ne nous permettant point de nous engager dans des terres inconnues , je ne pensai qu'à chercher une place commode , pour y établir notre demeure. Je la trouvai telle que je la désirois , au coin d'un Bois d'où l'on découvroit la Mer & proche d'une belle source qui sortoit du pied d'une Montagne. Avec une hache & quelques autres outils , je préparai quantité de chevrons ; ensuite choisissant les plus unis , je fis des fosses où je les mis à une distance égale , & j'y attachai des planches de coffre avec des clouds. Je plaçai la porte vers la Mer , & je couvris la loge de voiles. En huit jours elle fut achevée , & si grande que tout mon butin & mon monde y pouvoient tenir. Mon espérance étoit qu'il plairoit à Dieu d'envoyer vers nous quelque Navire , pour nous faire retrouver la route de notre pays. Cependant je ne remarquois que trop bien que le lieu où nous étions devoit être fort écarté. Quatre mois se passerent sans aucune apparence d'obtenir du Ciel ce que nous lui demandions chaque jour.

avec d'ardentes prieres. Il ne se présentoit nul habitant de l'Isle, ni aucun reste de nos misérables Compagnons, qui étoient péris sans doute jusqu'au dernier. Une si longue expérience, jointe à de continuelles recherches, nous persuada à la fin que nous étions dans un pays qui n'avoit jamais été habité, & que d'autres Vaisseaux n'y pouvant être amenés que par une aventure semblable à la nôtre, nous ne devions pas nous flatter que le Ciel fit servir exprès le malheur d'autrui à notre consolation. D'ailleurs nous ne trouvions rien de chagrinant que notre solitude. Le pays nous paroissoit le plus agréable du monde, toujours couvert de verdure, rempli de fruits, abondant en Oiseaux de toutes sortes d'especes; une chaleur continuelle, ou du moins jamais moindre que celle du mois de Septembre en Angleterre. Une si belle Isle, cultivée par des gens d'esprit, seroit un Paradis Terrestre. A la longue nous découvrîmes dans les Forêts une sorte de Noix de la grosseur d'une Pomme, dont le dedans étoit assez sec

& assez agréable pour nous servir à composer du pain. Outre les Oiseaux dont j'ai parlé, les Bois & les Vallées sont remplies d'une prodigieuse quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature des Chevres, qui rapportent deux fois l'année, & deux petits à chaque fois. Ils sont innocens & stupides, de sorte qu'il nous étoit facile de les prendre & de les tuer. Le Poisson n'y est pas moins abondant sur-tout le *Schellwis* qui ressemble à une petite Morue fraîche, & qui est assez connu sur les Côtes d'Hollande & d'Angleterre. Il se laisse pêcher facilement. Ainsi nous ne ressentions point la nécessité, & rien ne pouvoit nous la faire craindre.

L'oïssiveté & l'abondance m'inspirerent quelques sentimens d'amour pour mes Compagnes. J'étois libre avec elles. Je gagnai d'abord successivement les deux Servantes, & nous réûffîmes assez long-temps à tenir cette familiarité secrète. Mais l'habitude nous rendit ensuite moins retenus, & la fille de mon Maître à qui notre commerce ne de-

meura plus caché , paroissant un peu offensée de ce que j'avois donné la préférence à deux femmes qui étoient ses Servantes , je n'eus pas de peine à l'apaiser par mes assurances d'attachement.

Elles étoient toutes trois parfaitement belles , & rien ne leur manquoit pour la propreté & la parure. Le désespoir de retourner dans notre patrie & de voir jamais d'autres créatures de notre espece , nous fit convenir ensemble de vivre avec toute la liberté que notre malheur paroissoit autoriser. Celle qui s'étoit laissée gagner la première , & qui étoit aussi la plus haute & la plus belle , devint la première enceinte. La seconde fut la fille de mon Maître , & l'autre ne tarda pas non plus fort longtemps. Il ne restoit que la Morelle qui attendoit son tour avec impatience. Elle fut favorisée par les autres , & je me rendis aux raisons qu'elles m'apportèrent. Ainsi étant accouchées toutes quatre en divers temps , elles se prêterent les mêmes secours avec beaucoup de zèle & d'amitié. Nous passâmes vingt-deux ans dans cette union , au bout des-

quels la mort emporta la Morelle , sans aucune marque de maladie qui nous eût fait prévoir cet accident. Le nombre de mes enfans s'étoit multiplié ; je les mariois à mesure qu'ils croissoient en âge , & je les envoyois de l'autre côté de la Riviere , chacun dans des habitations séparées , en leur recommandant la paix , & tout ce qui pouvoit empêcher qu'ils ne fussent à charge les uns aux autres. Ils n'ont jamais manqué de respect pour mes volontés.

A l'âge de 60 ans , qui étoit le quarantieme de ma demeure dans cette solitude , j'avois près de moi quarante-huit enfans de mes quatre femmes , & de la troisieme génération , cinq cens soixante , des deux sexes. Je pris les garçons d'un ménage , & les mariaï avec les filles d'un autre , pour commencer à leur faire abandonner la coutume d'épouser leurs sœurs , comme la nécessité en avoit fait d'abord une sorte de loi. Je les laissai dans cette pratique , en remerciant le Ciel de sa providence & de sa bonté.

J'avois appris à lire à quelques uns

de mes enfans, car il m'étoit resté une Bible que je leur recommandai de lire ensemble une fois le mois; & prévoyant qu'elle s'useroit en passant par tant de mains, je leur fis prendre l'habitude d'en apprendre quelque chose par cœur, & je leur ordonnai d'avoir le même soin pour leurs enfans. Il me mourut encore une femme âgée de 68 ans; je la mis en terre: & une autre encore la même année, de sorte qu'il ne me restoit plus que la fille de mon Maître, avec laquelle je vécus encore douze ans. Elle mourut enfin, & je la mis où j'avois dessein d'être enterré moi-même, entre la grande fille ma première femme, & l'autre. Ma volonté étoit que la Moresse fût seule à ma gauche.

Mes forces commencerent aussi à s'affoiblir, il ne me restoit plus qu'à me préparer au dernier passage, j'avois près de 80 ans. Je donnai mon buffet & tous les outils que j'avois encore de reste, à mon fils aîné, qui avoit épousé la fille aînée de ma chère femme, & je les fis reconnoître par tous les autres pour leur Seigneur & leur Maître. Mes

dernieres instructions furent longues ; & répétées pendant plusieurs jours. Je leur recommandai instamment sur toutes choses , de se souvenir de la religion Chrétienne , suivant les principes & les usages de ceux qui parloient leur langue , & de ne pas s'en rapporter à d'autres , s'il arrivoit jamais qu'ils eussent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes , je les fis venir devant moi , & m'étant donné la satisfaction de les compter , je trouvai dans la quatre-vingtième année de mon âge & la soixantième de mon arrivée , qu'ils étoient , de l'un & de l'autre sexe , sept mille quatre-vingt dix-neuf personnes sans y comprendre ceux qui étoient morts dans un si long espace , & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin , priant Dieu qu'il voulût les multiplier , les bénir & leur conserver la lumière de l'Evangile , je les renvoyai tous à leurs habitations. La vue commençoit à me manquer de vieillesse , & j'étois averti par bien des marques , que je n'avois plus que peu de temps

à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre main, à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conserver soigneusement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre Isle; ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli sur la terre. Je donnai en général à ceux qui étoient sortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon Maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes se nommoient *Maria Sparkes* & *Elisabeth Trevors*. Les descendans particuliers de ces trois femmes, ont pris insensiblement de leurs meres, les noms d'*Engelses*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la Moresse se sont nommés *Philips*, de son nom, qui étoit *Philippa*. Mais leur dénomination commune est *les Anglois de Pinés* que Dieu bénisse de la rosée du Ciel & de la graisse de la terre. *Amen*.

L'an 1669 un Navire Flamand ayant abordé à l'Isle de Pinés, trouva que le

nombre des habitans s'étoit multiplié jusqu'à douze mille , & que la langue Angloise s'étoit fort bien conservée parmi eux. Le Capitaine reçut du fils aîné de Pinés , une copie de l'écrit de son pere.



AVANTURES

D'UN

SOLITAIRE.

A quelque distance de Spolere en Italie, sur une Montagne qui est à couvert de toutes sortes d'incommodités par sa situation, l'on trouve un grand nombre d'Hermitages où le goût de la solitude rassemble quantité d'honnêtes gens. Chacun y vit en particulier, dans la cabane qu'on lui a cédée, ou qu'il s'est fait construire. La tranquillité & l'indépendance sont des biens constans dans cet heureux séjour. On y vit du travail de ses mains, & l'on n'y désire que ce qui suffit pour vivre. Quelques riches particuliers des environs y ont fait bâtir une Eglise, &

comme il se trouve toujours quelques Prêtres entre les Solitaires, on n'a plus besoin d'autre secours pour le service divin. Il consiste dans une Messe basse, qui se dit chaque jour à la même heure. Il n'y a point d'autre exercice commun, ni de loi qui gêne la liberté dont chacun jouit dans sa cabane. Le Prélat Diocésain est le seul chef qu'on y reconnoisse; mais il se mêle peu de ce qui se passe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné.

Un Espagnol, après s'être présenté modestement à l'Evêque, se fit construire un hermitage dans un lieu des plus solitaires de la Montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une manière éclatante, & qu'il n'eût pris qu'un espace médiocre pour son Jardin, on s'aperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé plusieurs Ouvriers du pays, & les ayant payés libéralement, on avoit jugé aussi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant personne n'eut l'indiscrétion de vouloir

vouloir pénétrer dans ses vûes , ni de l'interroger même sur sa naissance & sa fortune. Il se communiqua peu. Il n'assistoit à la Messe que les jours marqués par le précepte , & se retirant aussi-tôt dans sa solitude , il se contentoit de saluer civilement ceux qui se trouvoient sur son chemin. Le hazard fit remarquer à quelques autres Solitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les semaines une malle remplie , & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée : mais en supposant qu'elle contînt des provisions , ce n'étoit point un sujet de reproche dans un lieu où chacun est libre de se vêtir & de se nourrir à son choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux mois , sans marquer au Solitaire le plus voisin , qui étoit éloigné de lui d'environ deux cens pas , la moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit un Gentilhomme Véronois , qui devoit son inclination pour le genre de vie qu'il avoit embrassé au dérangement de sa fortune. La douceur de son caractère & la force de l'habitude

l'y retenoient depuis quelques années beaucoup plus que le zèle. Il s'étoit fait à sa condition , & réprimant aussi aisément sa curiosité que le mouvement de ses autres passions , il laissoit à son voisin toute la liberté qu'il souhaitoit pour lui-même. Dans cette disposition il auroit été indifférent toute sa vie pour une liaison qu'on ne paroïssoit pas désirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui vers le soir , il entendit frapper brusquement à sa porte. Ayant ouvert , il fut surpris de voir tomber à ses genoux une fille de dix-huit ou vingt ans , qui le conjura , les larmes aux yeux , de la suivre , pour secourir un honnête-homme qu'elle croyoit expirant. Cette prière fut faite avec tant d'instances & de graces que le Véronois aussi touché de ces deux motifs que du desir de sauver la vie à son prochain , lui offrit sans balancer tout ce qui dépendoit de son pouvoir. Elle le conduisit à l'hermitage de l'Espagnol , & ne s'exprimant que par ses pleurs , elle lui montra ce malheureux Soli-

taire qui étoit étendu, sans connoissance, sur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le secours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les transports de la jeune fille ne permirent pas de long-temps au Véronois de lui demander quel autre service il pouvoit lui rendre. Après avoir embrassé mille fois de mort, elle ne parla que de finir elle-même sa vie par les voyes les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de sa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à sa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonstances de mon malheur. Ecoutez mon histoire.

L'infortuné que vous voyez est mon mari. Il m'adoroit ; mais je l'aimois aussi plus que moi-même. Je suis née à Rome, d'un pere dont la tendresse m'a causé plus de mal que n'auroit jamais fait sa haine. Mon mari, qui

occupoit , avant que de l'être , un poste considérable dans les troupes Espagnoles , prit une si forte inclination pour moi pendant quelques semaines qu'il fut obligé de passer à Rome , que ne pouvant s'éloigner sans être assuré d'obtenir ma main , il la demanda ouvertement à mon pere. Un Officier , à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre , n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille , & trop chérie pour être livrée si légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon Amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos desirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter , & comptant trop sur l'affection de mon pere , je me flattai de vaincre insensiblement sa répugnance. Malheureusement la Cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les Espagnols ayant reçu ordre de se retirer , mon Amant fut peut-être le seul qui manqua d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un moment de

vûe. Sa tendresse lui coûta son emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire consentir mon pere à un mariage que cette disgrâce rendoit plus desavantageux que jamais ? Aussi sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je recevois des visites secretes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon Amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinames tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que dans la fuite, & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cependant la fortune de mon Amant n'ayant jamais consisté que dans ses emplois militaires, & ses dépenses continuelles ayant épuisé toutes ses ressources présentes, à peine aurions-nous pû trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je

ſçavois dans quel lieu mon pere ſeroit ſon argent. J'y conduiſis mon Amant ſans lui avoir expliqué mon deſſein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois ſûre de trouver une fort groſſe ſomme : Voyez, lui diſ-je, ſi notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laiſſe le maître. Il me répondit, ſans balancer, que je lui étois plus chere que la vie, mais que pour être à moi il vouloit en être digne; qu'il ne mettroit point la main au tréſor que je lui offrois; que ſi cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois deſtinée tôt ou tard à poſſéder une partie du bien de mon pere; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commiſe à ſes yeux. Je ne ſçais à quoi cette généreuſe réponſe m'auroit portée; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon pere parut dans la chambre, accompagné de quelques Domestiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureuſement appuiée ſur le coffre, & prenant ſes gens à témoins de la ſituation où il

l'avoit trouvé, il l'accusa d'avoir entrepris tout à la fois de lui enlever sa fille & son argent. En vain implora-t-il la justice du ciel & des hommes. Il fut mis hors de défense par les Domestiques, qui reçurent ordre de le garder étroitement.

Je demurai seule avec mon pere. Il m'accabla de reproches. Cependant sa tendresse ordinaire ayant bientôt prévalu, il employa les prieres & les caresses pour me guérir d'une passion dont il commençoit à craindre les suites funestes. Dans les allarmes où j'étois, je lui promis une obéissance absolue, sans autre condition que de rendre aussi-tôt la liberté à mon Amant. Quoiqu'une promesse de cette nature dût lui paroître extrêmement suspecte, il feignit de me croire sincere, & se le faisant amener aussi-tôt, il m'ordonna de répéter la même chose en sa présence. Je cédaï à ses ordres, mais avec des marques de douleur qui étoient capables de servir d'interprètes à mes sentimens. Mon Amant reçut en effet la liberté ; mais à peine

fut-il éloigné de mes yeux que je fus menée à l'Eglise , où je trouvai un jeune homme qui s'efforçoit depuis long-temps de me plaire. Le Prêtre fut appelé , & sans me laisser un moment pour rappeler mes esprits , que la frayeur m'avoit fait perdre , je fus mariée avec les cérémonies ordinaires.

Mon pere sentit néanmoins un reste de pitié , qui ne lui permit pas d'exiger tout d'un coup que je me livrasse aux empressemens d'un mari si odieux. Après avoir mis tout en usage pour me consoler , il m'assura qu'on me laisseroit le temps de me délivrer des sentimens qu'il avoit condamnés , & que reprenant pour moi toute son affection , il alloit se faire une étude de me rendre heureuse. Je voulois l'être , mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penser jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impossibilité de m'arrêter à quelque chose d'honnête & de raisonnable entre deux extrêmes si cruelles , me fit prendre dès le

même jour la résolution de renoncer au monde. Je me dérobaï de la Maison de mon père , pour me retirer dans un Couvent où j'étois connue , & dont l'on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce sacrifice , je ne pus me refuser la seule douceur qui me restoit à prétendre. J'écrivis à mon Amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui , je prenois le parti de m'ensevelir dans un Cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver , & n'attribuant mon désespoir qu'à mon embarras , il accourut au Couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon père & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes , sur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent , & ne doutant point de ses intentions , ils fondirent sur lui l'épée à la main avec toutes les marques du dessein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le servit que trop bien. Pour une légère blessure qu'il reçut au bras , il en fit deux

mortelles à ses adversaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeste nouvelle. Elle me confirma dans la résolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon pere pût jamais se présenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon dessein. Il fallut céder néanmoins aux instances de mes parens, qui jugerent ma présence nécessaire pour disposer de mon héritage. Ils me forcèrent de quitter mon asile, & ne se croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon pere, ils dressèrent une plainte en mon nom pour commencer les poursuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne sais à quoi mon cœur auroit consenti, car ses sentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter sur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raison m'imposoit; mais cette pensée ne faisant qu'augmenter mon trouble,

parce qu'elle combattoit mes plus chères inclinations, je passai quelques jours dans une agitation si violente que je perdis l'idée du Cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce temps-là mon Amant, qui n'avoit d'abord songé qu'à se mettre à couvert de la Justice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma sollicitation, & que c'étoit moi par conséquent qui paroissois en vouloir à sa vie. Il ne résista point à cette pensée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le soir. Il se jeta à mes pieds, pour m'offrir sa vie, qu'il ne vouloit pas conserver un moment si elle m'étoit odieuse ; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur ; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort ; il me renouvela ses protestations de fidélité & de tendresse ; enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorsque le hazard amena mes parens.

qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter , & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur , ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez , leur dis-je , ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne ; & croyant m'être apperçu que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le Couvent avoit commencé à les allarmer , je résolus de les prendre par le motif auquel je les croyois sensibles. J'avoue , continuai-je , qu'il a donné la mort à mon pere , mais dans le dessein où je suis de me consacrer au Cloître , je ne dois souhaiter celle de personne. Accordez-moi sa vie & sa liberté ; je vous promets en récompense de vous donner tout mon bien , & je fais vœu devant le Ciel de quitter aussi-tôt le monde. Cette proposition leur inspira plus de douceur. Ils feignirent d'admirer ma générosité , & la crainte de me voir changer de sentiment les fit

consentir sans peine à la priere que je leur fis de recevoir sur le champ ma donation. Elle fut revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Ils eurent soin d'éloigner de mes yeux mon Amant qui me reprochoit avec trop de grandeur d'ame le sacrifice que je lui faisois de ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre voisine, & cette précaution leur fut d'autant plus utile qu'elle servit à me faire hâter ma résolution. Je n'exceptai du présent que je leur fis de mon héritage, que le coffre-fort, où je sçavois que mon pere avoit amassé une somme considérable. Mon prétexte fut la nécessité de payer ma dot au Couvent, & de m'y attirer quelque considération par mes libéralités. Mais j'avois une autre vûe.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle satisfaite, qu'ils rendirent la liberté à mon Amant sans se faire presser, en l'exhortant seulement à s'éloigner de Rome, pour les délivrer de l'obligation de le poursuivre. La joie qui les occupoit ne leur permit

point de s'arrêter long - temps auprès de moi. Je vis paroître aussi - tôt mon malheureux Amant , qui ne m'aborda qu'avec transport. Qu'avez - vous fait ? me dit-il. Ma vie vous est donc assez chere , pour vous faire renoncer à toutes les douceurs de la vôtre ! Il est donc vrai que vous ne me haïssez pas ? Mais quelle preuve m'en donnez-vous ? Est-ce me rendre la vie que de me condamner à vous voir malheureuse ? Il ajouta mille choses passionnées ; mais le plaisir que j'avois à les entendre ne m'empêcha point de l'interrompre. Fuyez , lui dis - je , en détournant la tête ; il n'y a que la fuite qui puisse vous mettre en sûreté. Je ne vous ai rien sacrifié , puisque mon bien va cesser de m'être nécessaire. Je ne pense pas même , ajoutai-je en lui montrant le coffre , que cette somme que je me suis réservée pour vous la faire accepter , vous oblige à la moindre reconnaissance. Vous avez tout perdu pour moi. Il est juste qu'en prenant le parti du Cloître je me décharge de toutes mes dettes , &c celle de la tendresse

& de la générosité font les plus pressantes. Je le priai de faire emporter le coffre, ayant d'un autre côté ce qui suffisoit pour me faire ouvrir l'entrée du Cloître, & de recevoir mes derniers adieux. Que vous dirai-je ? Mon projet étoit sincère ; mais en me flattant d'être prête à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de l'amour. Les reproches & les instances d'un homme que j'aimois uniquement eurent plus de force que mes résolutions. Il scût me persuader que l'honneur & le devoir ne s'opposoient point à notre bonheur ; & pour le vœu que j'avois fait indiscrètement, il dissipa mon scrupule en me proposant de chercher quelque retraite écartée où nous renoncions effectivement au commerce du monde, pour joindre les exercices d'une vie sage & réglée aux douceurs d'un mariage légitime. J'embrassai d'autant plus avidement cette ouverture, qu'elle me paroissoit satisfaire tout à la fois la bienfaisance, l'amour & la Religion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'indifférence pour

les richesses, je me promis plus de tranquillité & même plus de plaisir dans la solitude, que dans toutes les distinctions que ma naissance & ma fortune devoient naturellement me faire espérer.

Ainsi, sans regretter ce que j'avois abandonné à mes parens, je consentis à quitter Rome sous la conduite & la bonne-foi de mon Amant. La somme qui me restoit lui parut suffisante pour nous garantir de la nécessité. Notre premier soin fut de mettre le Ciel dans nos intérêts, en scellant nos liens par les cérémonies de l'Eglise. Nous primes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vûes, nous entendimes bientôt parler de la Montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous assurât que la liberté y passoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fût aisément admise avec son mari, & cette difficulté nous auroit effrayés, si étant venus nous-mê-

mes pour reconnoître la situation de la Montagne , nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de soins je pouvois me dérober à la curiosité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les mesures qui sont en usage , se présenta à l'Evêque , sous le simple titre d'un Officier Espagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faisoient désirer une retraite libre & solitaire. Après lui avoir fait agréer son dessein , il employa quelques semaines à faire bâtir cet hermitage. J'étois dans un Village voisin , d'où je venois chaque nuit visiter le lieu qui devoit me servir de demeure , & sans penser à l'embellir , j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux Domestiques fidèles , gens sans passion , quoique de sexe différent , & résolus de borner leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier , pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent , & mon mari ayant

placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolere, il leur en laissa la jouissance avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable, vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir, & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas ! je ne lui étois pas plus chère que la Religion & la vertu. La droiture de son cœur, l'innocence de ses desirs, le mépris du monde & l'espérance des biens célestes, l'attachoient autant à cette Montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux, dans un monde que Dieu a maudit. Mais tout est changé pour sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencerent avec la même impétuosité qu'au

premier moment. Le Véronois qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession, lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un honnête homme, & la pria d'abord de prendre un parti sur les circonstances présentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher son aventure au public, & de se retirer même sans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conservât de goût pour la solitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impossible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embrassé. Il lui en proposa même les moyens, en lui promettant un secret inviolable sur son sexe. L'histoire de l'Eglise est pleine de ces exemples, & si la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le respect dû à la Religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du Solitaire, qu'il a confessé lui-même que les charmes de sa voisine avoient déjà fait sur lui beaucoup d'impression, & que n'étant

forcé au célibat par aucun engagement ; il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir succéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre , en lui proposant sous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles , de persister dans le goût qu'elle avoit pour la solitude. Il s'efforça de lui faire sentir la nécessité où elle étoit de se déterminer promptement entre les deux voies qu'il lui proposoit , car la mort de son mari ne pouvoit être cachée long-temps , & la connoissance de son aventure lui auroit ôté aussi-tôt la liberté de choisir. Elle convint de la sagesse de ce conseil ; mais ayant déjà pris son parti au fond du cœur , elle ne lui demanda que le secours dont elle avoit besoin pour faire avertir ses Domestiques de se rendre auprès d'elle ; & lui ayant recommandé le secret jusqu'à son départ , elle lui confessa que son dessein , après avoir rendu les derniers devoirs à son mari , étoit de s'écarter de Spolète & de se renfermer dans un Couvent.

Il combattit en vain cette résolution. Ne voyant rien même dans ses sentimens qu'il ne pût découvrir sans honte, il s'expliqua nettement sur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir, & il lui offrit sans détour un cœur aussi sincère & aussi pur que celui qu'elle avoit possédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle passa quelques jours dans le voisinage, tandis que les Solitaires donnoient une sépulture honorable à son mari, & laissant son Hermitage au Véronois, avec la liberté de raconter son histoire, elle partit sans autre suite que ses deux Domestiques.

Fin du premier Volume.

T A B L E

Des Pieces contenues en ce Volume.

A VENTURE intéressante des Mines de Suède.	page 1.
Avanture d'un Désespéré.	15.
Avanture de Miss B...	39.
Avanture d'une jeune Fille de la cam- pagne.	45.
Avantures singulieres d'un Espagnol dans l'Isle de la Jamaïque.	53.
Avantures d'une belle Musulmane.	81.
Avanture d'un jeune Flamand.	127.
Avantures d'un Gentilhomme Anglois; Relation curieuse de Sibérie.	143.
Histoire de Donna-Maria, & du jeune Prince Justiniani.	179.
Histoire de Molly-Siblis, célèbre beauté d'Angleterre.	235.
Relation d'un événement fort extraor- dinaire.	257.

T A B L E. 383

<i>Histôtre intéressante de deux inconnus.</i>	281.
<i>Triomphe d'une femme sur-un adversaire de son sexe.</i>	297.
<i>Histoire de Cidal Acmet, riche Seigneur de Constantinople.</i>	321.
<i>Découverte d'une Isle inconnue, ou Avanture de Georges Pinés.</i>	341.
<i>Avantures d'un Solitaire.</i>	359.

Fin de la Table.

The Commission on the
 Government of the
 District of Columbia
 Report
 1971

